Histoire officielle, officieuse et marginale
de
l'Institut de Biologie Physico-Chimique

Fondation Edmond de Rothschild

d'Avril 1927 à Décembre 1958

par

Denise Lévy-Astruc

Secrétaire honoraire de l'Institut de Biologie Physico-Chimique

et, par surcroît,
archiviste de facto

1968

édition de Mai 2020

Les procès-verbaux des Conseils d'Administration, des Comités de Direction et, quand il y en a eu, des Commission Permanentes,

Les lettres, factures, avis qui nous ont fourni des précisions,

Les cahiers d'archives, les fichiers où, depuis les premières années, j'ai (1) noté au jour le jour ce qui me paraissait intéressant de conserver sur la vie de la maison, ont été la base de cet essai.

Les souvenirs de tous ceux qui ont travaillé à l'Institut de Biologie avant la guerre - quand ils ont bien voulu répondre à mes questionnaires ou à mes interviews - ont permis de restituer en partie l'atmosphère qui y régnait.

J'ai fait dans cet essai mes débuts d'archiviste, métier plein de chausse-trappes quand on essaye de préciser un texte.

Que l'on m'excuse des insuffisances de cet essai : j'ai fait ce que j'ai pu et le mieux que j'ai pu, avec sérieux et plaisir.

D.L.A.

(1) J'ai employé la première personne du singulier pour des souvenirs personnels ou des actes dont j'ai été seule responsable, la première personne du pluriel pour des souvenirs collectifs.

Edition de Mai 2020

Ce document a été réalisé par François Lapadu-Hargues, petit fils de Pierre Girard. Il révèle le rôle de son grand-père aux côtés du physicien Jean Perrin, du physiologiste André Mayer et du chimiste Georges Urbain comme administrateur de l'Institut de biologie physico-chimique. L'IBPC installé par le philanthrope Edmond de Rothschild en 1927 fut le berceau d'une révolution scientifique majeure, la biologie moléculaire, et il a servi de modèle pour organiser le Centre national de la recherche scientifique à la veille de la Seconde Guerre mondiale.

Les pages de l'ouvrage de Denise Lévy-Astruc ont été scannées et traitées par un logiciel de reconnaissance optique de caractères (OCR). Le texte ainsi obtenu a été repris afin de corriger les erreurs du logiciel. Il a été ensuite mis en forme avec une pagination plus serrée que pour l'original. Les copies de documents, lettres et comptes-rendus y ont été incluses avec de plus une transcription dactylographique des texte.

François Lapadu-Hargues

Lettre de reconnaissance de la Fondation Edmond de Rothschild

LE PRESIDENT DE LA REPUBLIQUE FRANCAISE

Sur le rapport du Ministre de l'Intérieur

Vu la demande présentée par l'Œuvre dite : "Fondation Edmond de Rothschild pour le développement de la Recherche scientifique" ;

L'acte de donation du 27 juin 1921 ;

Les statuts proposés et les autres pièces du rapport ;

Les lois des 4 février 1901 et du 25 février 1901 ;

L'avis du Conseil d'Etat du 17 janvier 1816 ;

La section de l'Intérieur de l'Instruction publique et des Beaux-arts du Conseil d'Etat entendus ;

D E C R E T E :

ARTICLE 1er.- L'Œuvre dite : "Fondation Edmond de Rothschild pour le développement de la Recherche scientifique" dont le siège est à Paris, est reconnue comme établissement d'utilité publique ;

Sont approuvés les statuts de cet établissement tels qu'ils sont annexés au présent décret.

ARTICLE 2.- Le Président de la "Fondation Edmond de Rothschild" reconnue comme établissement d'utilité publique par l'art. 1er du présent décret est autorisé à accepter la donation faite à cet établissement par M. Edmond de Rothschild, suivant acte notarié du 27 juin 1921.

ARTICLE 3.- Il est déclaré que la libéralité dont l'acceptation est autorisée par l'art. précédent, a le caractère de bienfaisance prévu par l'art. 19 § 2 de la loi du 25 février 1901.

ARTICLES 4.- Le Ministre de l'Intérieur est chargé de l'exécution du présent décret qui sera inséré au Bulletin des Lois.

Fait à Rambouillet, le 10 août 1921

Signé : A.MILLERAND

INAT du Préfet

Intérieur N° 362

PREFECTURE DU DEPARTEMENT DE LA SEINE,

LE PRESIDENT DE LA REPUBLIQUE FRANCAISE,

Sur le rapport du Ministre de l'Intérieur,

Vu la demande présentée par l'Oeuvre dite : "Fondation Edmond de Rotschild pour le développement de la Recherche scientifique";

L'acte de donation du 27 juin 1921;

Les statuts proposés et les autres pièces dudossier;

Les lois des 4 février 1901 et du 25 février 1901;

L'avis du Conseil d'Etat du 17 janvier 1816;

La Section de l'Intérieur, de l'Instruction publique et des Beaux-Arts du Conseil d'Etat entendue;

D E C R E T E :

ARTICLE 1er.- L'Oeuvre dite "Fondation Edmond de Rotschild pour le développement de la Recherche scientifique" dont le siège est à Paris, est reconnue comme établissement d'utilité publique;

Sont approuvés les statuts de cet établissement tels qu'ils sont annexés au présent décret.

ARTICLE 2.- Le Président de la "Fondation Edmond de Rothschild" reconnue comme établissement d'utilité publique par l'art. 1er du présent décret est autorisé à accepter la donation faite à cet établissement par M. Edmond de ROTHSCHILD, suivant acte notarié du 27 juin 1921.

ARTICLE 3.- Il est déclaré que la libéralité dont l'acceptation est autorisée par l'art. précédent, a le caractère de bienfaisance prévu par l'art. 19 § 2 de la loi du 25 février 1901.

ARTICLE 4.- Le Ministre de l'Intérieur est chargé de l'exécution du présent décret qui sera inséré au Bulletin des Lois.

Fait à Rambouillet, le 10 août 1921.

Signé : A. MILLERAND

Par le Président de la République,
Le Ministre de l'Intérieur,
Signé : Pierre MARRAUD

Pour ampliation,
Le S/Chef du Bureau du Cabinet,
Signé : POLIN

Pour copie conforme;
Pour le Secrétaire général,
Le Conseiller de Préfecture délégué,
Signé : ...

Prélude

En février 1927, j'entrai dans les laboratoires du Conservatoire des Arts et Métiers du Professeur André Job. Il était très malade ; en m'acceptant, il m'avait demandé de l'aider quelques heures par jour dans son travail administratif.

André Job était professeur de Chimie générale au Conservatoire des Arts et Métiers et à la Sorbonne. Long, maigre, les yeux vifs, les cheveux gris ramenés en arrière, il souffrait d'une sciatique qui pliait sa jambe droite sur elle même. Il souffrait beaucoup, mais pouvait encore faire ses cours à la Sorbonne et au Conservatoire où il avait ses laboratoires de recherche.

Il était Secrétaire Général de la Fondation Edmond de Rothschild pour le Développement de la Recherche Scientifique - Fondation créée en 1921 par le baron Edmond de Rothschild et qui avait pour but de donner des bourses aux chercheurs chimistes et physiciens et de leur procurer des appareils. J'allais chez lui tous les matins, je faisais des chèques, il m'initiait à la Fondation.

En avril 1927, il m'annonça que le baron Edmond de Rothschild venait d'élargir la Fondation en créant un Institut qui réunirait des chercheurs en Chimie, en Physique et en Biologie pour collaborer à l'étude des mécanismes vitaux. Cet Institut - unique au monde - serait dirigé par Jean Perrin en Physique, André Mayer en Biologie et lui-même, tout en restant Secrétaire Général de la première fondation, serait en même temps Secrétaire Général de la deuxième (1) et Directeur des Services de Chimie (2). Un Administrateur, Pierre Girard était également nommé. Les trois Directeurs et l'Administrateur formeraient la Commission Permanente.

Tous les matins, il m'entretenait avec enthousiasme de cette nouvelle maison. Mais ses souffrances augmentaient ; dans les derniers mois de 1927, il lui fut impossible de sortir, puis de se lever. Jean Perrin, André Mayer et Pierre Girard se réunissaient toutes les semaines à son chevet pour établir les plans du nouvel Institut. La maladie s'aggravait. Il mourut le 16 août 1928.

On peut se rendre compte de la ferveur, de l'enthousiasme qui accompagnèrent la création de l'Institut de Biologie en lisant le discours de Jean Perrin aux obsèques d'André Job :

"Je l'entends encore disant avec des yeux pleins de lumière au lendemain d'une opération cruelle : “ Quand j'ai repris conscience, ma première pensée claire a été de me jurer solennellement que je consacrerais toutes mes forces à la Fondation ”. Cette grande œuvre, cette Fondation Edmond de Rothschild, a pour but, vous le savez, la recherche des mécanismes de la vie. Et c'est dans cette recherche consciente et lucide qu'André Job avait retrouvé l'antique Espérance que tant de malheureux ont mis dans la religion..." (3).

(1) Nous verrons que la 1ère et la 2e fondations ne sont que des sections de la Fondation. Ce que nous exprimons par des f minuscules.

(2) Sur tout ce qui concerne la création de l'Institut de Biologie, voir les 5 fascicules : l'Institut Edmond de Rothschild, par Paul Appell ; L'Institut de Biologie, d'André Mayer ; Hommage à Jean Perrin par Paul Lebeau et Pierre Girard ; Cérémonie en l'honneur du 25e anniversaire de l'Institut de Biologie Physico-Chimique ; Hommage à Pierre Girard par Jacques Duclaux.
Ci-joint : photocopie de la note aux Comptes-Rendus de Paul Appell annonçant à l'Institut la création de l'Institut de Biologie (2 mai 1927).

(3) Discours de Jean Perrin aux obsèques d'André Job ; inclus dans “Formes Chimiques de transition" d'André Job ; Œuvres recueillies par Jean Perrin et Georges Urbain. Société d'Editions Scientifiques, Paris, 1931.

HISTOIRE DES SCIENCES, - Création d'un Institut de Biologie Physico-Chimique (Communication de M. Paul Appell, président de la Fondation Edmond de Rothschild, et de MM. Moureu et J. Perrin, vice-présidents).

Je suis heureux de faire, devant l'Académie, la première notification publique de la donation de trente millions que notre confrère Edmond de Rothschild a fait à la Fondation scientifique qu'il a créée il y a quelques années (et dont je suis le président), afin de construire un grand Institut de Biologie Physico-Chimique et d'en assurer le fonctionnement.

Cet Institut aura pour but de rechercher les mécanismes physico-chimiques des phénomènes de la Vie, spécialement en vue de mieux connaître le fonctionnement du corps humain ; et cela en dehors de la Microbiologie, si magistralement étudiée et approfondie à l'Institut Pasteur. A cette fin, prenant pour directives générales les doctrines de Claude Bernard sur le déterminisme physico-chimique de la Vie, et s'efforçant de continuer l'œuvre de ce grand physiologiste, le nouvel Institut réunira des physiciens, des chimistes et des biologistes pour étudier les problèmes que posent les diverses fonctions physiologiques. Cette collaboration, souvent désirée, mais non organisée jusqu'ici, sera un caractère essentiel de l'Institut Edmond de Rothschild.

Conformément à cette idée, le travail sera coordonné par une Commission composée par notre confrère Jean Perrin, Prix Nobel de Physique ; par M. Job, professeur de Chimie à la Sorbonne, et déjà secrétaire général de la Fondation ; par M André Mayer, professeur de Physiologie au Collège de France ; et par M. Pierre Girard, directeur de laboratoire aux Hautes Etudes, connu par ses travaux sur le rôle du plomb dans la stérilisation des tumeurs cancéreuses ainsi que sur le mécanisme du choc et sa prévention, qui sera administrateur. L'Institut fonctionnera sous le contrôle du Conseil de la Fondation convenablement élargi, notamment par l'adjonction de notre confrère d'Arsonval, maître actuel de l'Électro-physiologie. M. Edmond de Rothschild nous demande en outre d'élire parmi nous un nouveau délégué (physiologiste) pour nous représenter dans ce Conseil où figurent déjà huit d'entre nous.

C.R. 1927. Tome 184 p. 1025. Séance du 2 mai 1927.

HISTOIRE DES SCIENCES. — *Création d'un Institut de Biologie physico-chimique* (Communication de M. PAUL APPELL, président de la Fondation Edmond de Rothschild, et de MM. MOUREU et J. PERRIN, vice-présidents).

Je suis heureux de faire, devant l'Académie, la première notification publique de la donation de trente millions que notre confrère Edmond de Rothschild fait à la Fondation scientifique qu'il a créée il y a quelques années (et dont je suis le président), afin de construire un grand Institut de Biologie physico-chimique et d'en assurer le fonctionnement.

Cet Institut aura pour but de rechercher les mécanismes physico-chimiques des phénomènes de la Vie, spécialement en vue de mieux connaître le fonctionnement du corps humain; et cela en dehors de la Microbiologie, si magistralement étudiée et approfondie à l'Institut Pasteur. A cette fin, prenant pour directives générales les doctrines de Claude Bernard sur le déterminisme physico-chimique de la Vie, et s'efforçant de continuer l'œuvre de ce grand physiologiste, le nouvel Institut réunira des physiciens, des chimistes et des biologistes pour étudier les problèmes que posent les diverses fonctions physiologiques. Cette collaboration, souvent désirée, mais non organisée jusqu'ici, sera un caractère essentiel de l'Institut Edmond de Rothschild.

Conformément à cette idée, le travail sera coordonné par une Commission composée par notre confrère Jean Perrin, Prix Nobel de Physique; par M. Job, professeur de Chimie à la Sorbonne, et déjà secrétaire général de la Fondation; par M. André Mayer, professeur de Physiologie au Collège de France; et par M. Pierre Girard, directeur de laboratoire aux Hautes Études, connu par ses travaux sur le rôle du plomb dans la stérilisation des tumeurs cancéreuses ainsi que sur le mécanisme du choc et sa prévention, qui sera administrateur. L'Institut fonctionnera sous le contrôle du Conseil de la Fondation convenablement élargi, notamment par l'adjonction de notre confrère d'Arsonval, maître actuel de l'Électrophysiologie. M. Edmond de Rothschild nous demande en outre d'élire parmi nous un nouveau délégué (physiologiste) pour nous représenter dans ce Conseil où figurent déjà huit d'entre nous.

C.R. 1927. Tome 184. p. 1025. Séance du 2 mai 1927

Le 24 octobre suivant Georges Urbain était élu par le Conseil d'Administration Directeur des Services de Chimie, en remplacement d'André Job (1).

Nous avons parlé de la Commission Permanente et du Conseil d'Administration ; avec un troisième organisme, le Comité de Direction (2) ils assurent le fonctionnement de l'Institut de Biologie. Nous devrons dans la suite de cet essai avoir recours fréquemment aux procès-verbaux de leurs séances.

Le Conseil d'Administration représente et administre l'Institut de Biologie. Il se compose de 12 membres qui, d'après les statuts, doivent être choisis par les grands corps scientifiques - et qui le furent en effet à la création de l'Institut mais, après les décès et démissions, furent élus par les membres restants (3) - et de 12 à 14 membres élus. Tous étant d'après les statuts choisis ou élus pour 7 ans, le trésorier en faisant partie, Seul était Membre de droit le Fondateur ou son descendant le plus direct. Le Conseil élit un bureau qui se compose d'un Président, de deux Vice-Présidents et d'un Secrétaire Général. Le Conseil est responsable de l'avenir de la maison en élisant les Administrateurs, les membres de la Commission Permanente, les Chefs de Service qui lui sont proposés par le Comité de Direction et en approuvant sa gestion financière examinée par ce même Comité.

Le Comité de Direction se compose de membres de droit qui sont : le Président et les deux Vice-Présidents du Conseil d'administration ainsi que les membres de la Commission Permanente et de 4 à 6 membres élus par le Conseil d'Administration pour 3 ans. Mais membres de droit ou membres élus sont tous égaux. Il n'y a pas de Président de séance.

Le Comité de Direction est chargé de veiller à l'activité scientifique de la Fondation, de gérer ses intérêts et d'administrer ses biens. Il est investi, à cet effet, des pouvoirs les plus étendus, sous la seule réserve des attributions conférées au Conseil d'Administration qui sont énumérés à l'article 8 des statuts et que nous avons signalé plus haut.

La Commission Permanente - qui doit en permanence veiller à l'Institut de Biologie - et qui, au moment de la création de la maison, se réunissait toutes les semaines - est le sommet de la pyramide. C'est là où tout s'élabore, où les questions sont posées, discutées, les convocations du Comité de Direction et du Conseil d'Administration et leur ordre du jour décidés. Elle se compose de 4 membres au moins et de 5 membres au plus, élus par le Conseil d'Administration, dont deux au moins doivent être biologistes pour bien marquer que la biologie est la discipline de base de la maison. Un de ses membres est Administrateur. Tous les membres sont égaux. Les pouvoirs de la Commission Permanente sont prorogés par tacite reconduction (4), tous les cinq ans, à moins de l'opposition des deux tiers des membres du Conseil d'Administration.

(1) a - Pierre Girard succéda à André Job comme Secrétaire Général de la 2è Fondation et Paul Lebeau devint Secrétaire Général de la 1ère.
b - Après la mort d'André Job, étant seule au courant de l'Administration de la fondation, je fus chargée par Jean Perrin de continuer à m'en occuper. C'est ainsi que j'entrai à l'Institut de Biologie.

(2) Jusqu'en mars 1931, le Comité de Direction s'est appelé Comité de Biologie pour le distinguer du Comité de Direction de la 1ère Fondation. Après 1931, nous verrons plus tard pour quelles raisons, cette distinction n'a plus été nécessaire.

(3) Les corps scientifiques sollicités n'ayant plus répondu aux lettres. Seule l'Ecole des Mines envoya M. Chipart (4 février 1932) en remplacement de M. Liénard, mais n'envoya plus de représentant après la démission de N. Chipart.

(4) Dans le règlement d'organisation de 1965, ses pouvoirs doivent être prorogés par un vote explicite.

Telle est la structure administrative de l'Institut Biologie (1).

Avant même la création officielle de l'Institut de Biologie (2) le 8 avril 1927, la Commission Permanent s'était occupée de rechercher un terrain pour la construction de cet Institut et de son peuplement par les chercheurs les plus brillants.

Terrain et construction de l'Institut

Le vaste terrain libéré en 1906 par la démolition du Monastère des Dames de Saint-Michel (3) avait été acquis par le prince de Monaco qui le rétrocéda à l'Université ; déjà plusieurs Instituts s'y élevaient (4). Il restait encore un large emplacement occupé en partie par des baraques Adrian servant de restaurant universitaire (5). L'Université accorda à la Fondation une concession de 1 750 m² à titre gratuit et sans limitation de durée, à la seule condition d'y fonder pour les recherches de biologie physico-chimique un Institut dénommé Institut Edmond de Rothschild consacré aux recherches scientifiques répondant à l'objet de la Fondation. (Décision du 25 juillet 1927. Ci-joint, photocopie de cette décision).

(1) Le Conseil d'Administration qui était alors commun aux deux fondations se composait le 8 avril 1927, jour de l'annonce officielle de la création de l'Institut de Biologie, de : MM. Abraham, Appell (président), Marcel Brillouin, Charpy, Paul Goute, André Job, Lacroix, Langevin, Paul Lebeau, Le Chatelier, Liénard, Matignon, Jean Perrin, Rateau, Georges Urbain et Th. Weill. Le baron le compléta en nommant MM. d'Arsonval. Bensaude, Borz, André Mayer, Molliard et Moureu.
La Commission Permanente 5e composait donc en 1927 de membres faisant déjà partie de la première fondation : André Job et Jean Perrin, d'un membre nouveau du Conseil d'Administration André Mayer et de Pierre Girard qui ne fut élu au Conseil qu'en 1931. Auparavant, il n'était qu'auditeur.
A Paul Appell, Président, décédé en 1930, succéda Jean Perrin, décédé en 1942. Paul Lebeau fut élu Président en 1943. Après sa démission, en 1955, Francis Perrin lui succéda.

(2) Le baron voulut que l'Institut s'appelât Institut de Biologie Physico-Chimique et nom Institut de Physico-Chimie biologique pour que la Biologie prenne le pas sur la Physico-Chimie. (Interview de Jacques Duclaux, 19 juillet 1965).

(3) Monastère N.D. de la Charité, dit de Saint-Michel ; ex-couvent de la Visitation édifié en 1626. Les Visitandines achetèrent en 1626 l'hôtel Saint-André qu'elles firent agrandir suivant les plans de Mansart. Le Monastère était entouré d'un parc de plus de 30 hectares. Ce monastère était en même temps une maison de redressement. Mlle de La Fayette s'y était retirée et Mme de Sévigné y fit de fréquentes visites. En 1793, les religieuses ayant été chassées, la maison fut déclarée bien national et vendue. En 1806, les Dames de Saint-Michel achetèrent l'immeuble et toutes ses dépendances. Après la séparation de l'Eglise et de l'Etat (décret du 9 décembre 1905), les Dames de Saint-Michel émigrèrent dans les environs de Paris et vendirent terrain et monastère au prince de Monaco. (Note d'un spécialiste l'histoire de Paris et du secrétaire de l'Institut Océanographique, (M. Richet).

(4) Date de construction des Instituts : Institut Océanographique : 1911 ; Instituts de Chimie, du Radium et Pavillon Pasteur : 1914 ; Institut de géographie : 1914-1930 ; Fondation Curie 1922 ; Laboratoire de Chimie Physique : 1925 ; Institut Henri Poincaré et Hispanique : 1928.

(5) Le premier qui ait existé, fondé par Paul Appell, qui est également à l'origine de la Cité Universitaire ; les baraques Adrian étaient les baraques de l'armée pendant la guerre 1914-18. Le restaurant occupait l'emplacement actuel du Pavillon de Physiologie.

Mise à disposition du terrain par le Recteur d'Académie

Nous, RECTEUR de l'ACADEMIE de PARIS,

Vu la délibération du Conseil de l'Université
en date du 23 février 1927

Vu la lettre rectorale du 4 mars 1927,

A R R E T O N S :

Article Ier - L'Université accorde à la Fondation Edmond de Rothschild pour le développement de la recherche scientifique, et dans les conditions indiquées par la lettre rectorale susvisée, la concession d'un terrain de 1 750 m² environ situé rue Pierre Curie N° 1, conformément au plan ci-annexé, à l'effet exclusif d'y fonder pour les recherches de biologie physico-chimique, un Institut dénommé "Institut Edmond de Rothschild".

Cette concession est accordée à titre gracieux et sans limite de temps, sous la seule condition de consacrer toujours cet Institut aux recherches scientifiques répondant à l'objet de la Fondation.

Article 2 : Le terrain faisant l'objet de la dite concession sera mis à la disposition de la Fondation dès maintenant pour sa partie libre, en y comprenant le logement du concierge situé en B sur le plan ci-annexé et à la date du 15 août 1927 pour la partie occupée par le restaurant universitaire.

Fait à Paris le 25 juillet 1927

Nous, RECTEUR de l'ACADEMIE de PARIS,

Vu la délibération du Conseil de l'Université en date du 22 février 1927;

Vu la lettre rectorale du 4 mars 1927,

ARRETONS :

Article 1er.- L'Université accorde à la Fondation Edmond de Rothschild pour le développement de la recherche scientifique, et dans les conditions indiquées par la lettre rectorale susvisée, la concession d'un terrain de 1.750 m² environ situé rue Pierre Curie N° 1, conformément au plan ci-annexé, à l'effet exclusif d'y fonder pour les recherches de biologie physico-chimique, un Institut dénommé "Institut Edmond de Rothschild".

Cette concession est accordée à titre gratuit et sans limite de temps, sous la seule condition de consacrer toujours cet Institut aux recherches scientifiques répondant à l'objet de la Fondation.

Article 2.- Le terrain faisant l'objet de ladite concession sera mis à la disposition de la Fondation dès maintenant pour sa partie libre, en y comprenant le logement du concierge situé en B sur le plan ci-annexé et à la date du 20 août 1927 pour la partie occupée par le restaurant universitaire.

Fait à Paris, le 4 juillet 1927

L'architecte, Germain Debré, assisté de Nicolas Kristy, fut chargé de construire la maison. Je me souviens avec quel soin, les murs devant être en brique, la couleur de la brique fut choisie. Les ouvriers, en creusant pour établir les fondations, trouvèrent une colonne sculptée avec un chapiteau qui furent posés dans le jardin (1) et des coquilles Saint-Jacques, traces des pèlerins revenant de Jacques de Compostelle (2), Une excavation fut découverte à 12 m de profondeur environ (3). La Commission Permanente du 25 octobre 1927 décida d'en faire un laboratoire de Physique qui aurait l'avantage, par sa situation, d'avoir une température constante. Le plan de l'Institut et des laboratoires fut discuté étroitement par l'architecte, la Commission Permanente et les Chargés de Service - dont je parlerai plus loin - qui avaient été nommés dès la création de l'Institut. Un jour par semaine, ils se réunissaient avec les entrepreneurs pour examiner les travaux (4). Chaque Chargé de Service indiquait les modifications des laboratoires qui devaient lui être attribués. En dehors des modifications des pièces, le Service de Chimie demanda une salle souterraine dans le jardin pour y entreposer des matières inflammables et Jean Perrin demanda un héliostat (5).

Le coût prévu des bâtiments (Conseil d'Administration du 8 avril 1927) était de 5 millions. Le coût réel fut évidemment plus élevé (environ 6 millions) qui furent payés directement par le baron Edmond de Rothschild pour ne pas diminuer la valeur de la Fondation (6).

Personnel scientifique et technique

Dès la création de l'Institut, la Commission Permanente proposa au Comité de Biologie (7) et au Conseil d'Administration les Chargés de Service.

Francis Perrin fut Chargé de Service en Physique, Eugène Aubel en Biochimie, Emmanuel Fauré-Fremiet en Physiologie, René Wurmser en Biophysique. Tous les quatre furent nommés par le Conseil d'Administration du 22 juin 1927. Les Chargés de Service adjoints furent désignés par le Comité de Biologie : Lucien Plantefol en Physiologie végétale, Pierre Auger en Physique, Albert Kirrmann en Chimie le 27 mai et Théophile Cahn en Physiologie animale le 12 décembre de la même année. Boris Ephrussi, Louis Rapkine, Nine Choucroun, furent nommés Assistants, soit par le Comité de Biologie, soit par la Commission Permanente. Georges Champetier fut égalent attaché à l'Institut de Biologie, sans titre. Avec les Préparateurs qui ne laissèrent plus tard aucune mémoire dans l'Institut, dès la première année, le Personnel scientifique comptait 16 chercheurs. Comme tous ceux qui furent nommés avant que les bâtiments soient prêts à les recevoir, ils furent rétribués par la Fondation tout en continuant à travailler dans leurs laboratoires. En 1928, 6 nouveaux travailleurs

(1) La colonne sculptée est encore à sa place ; le chapiteau à été rapidement volé.

(2) La rue Saint-Jacques - l'une des plus anciennes de Paris - était le chemin suivi par les pèlerins, d'où son nom.

(3) Cette excavation provenait d'un puits de potier gallo-romain (rapport de l'architecte, Germain Debré).

(4) Liste des entrepreneurs qui édifièrent l'Institut de Biologie : maçonnerie : Verrier ; Plomberie : Flicoteaux ; Electricité : Clémençon ; Serrurerie : Baudet-Donon-Roussel ; Chauffage : Geneste ; Menuiserie : Laforge et Bernarde ; Peinture : Feist ; Téléphone : Thomson ; Stores : Hugonet ; Héliostat : Bouty.

(5) L'héliostat n'a jamais servi.

(6) 6 millions de 1930 valent environ 420 millions d'anciens francs 1965, soit 4,3 millions de nouveaux francs. Ceci en considérant, non seulement la dévaluation du franc mais aussi l'augmentation du prix de la construction entre 1930 et 1965. (Renseignements donnés par S.V.P. en 1965).)

(7) Avant la fusion des 2 fondations, le nom du Comité de Direction était Comité de Biologie pour le distinguer du Comité de Direction de la 1ère fondation.

vinrent s'ajouter à ces 16 , dont Jacques Duclaux qui fut nommé Conseiller technique et un Chargé de Service pour la Chimie Organique, Robert Levaillant. Mme Khouvine fut nommée Assistante en Biochimie, Jacques Houget en Physiologie et Néda Marinesco en Physique. Georges Charpetier qui n'avait jusque là aucun titre, fut promu Assistant. En 1929, 4 nouveaux travailleurs furent attachés à l'Institut. En tout, 26 chercheurs commencèrent à travailler suivant les directives que devait avoir l'Institut de Biologie.

En même temps que l'Institut se construisait, que les chercheurs travaillaient, les Chargés de Service commandaient le matériel nécessaire, matériel à la charge de la Fondation. Mais la Commission Permanente cherchait, pour alléger les dépenses, à obtenir des appareils allemands gratuits au titre de prestation du Plan Dawes. Cette question d'appareils gratuits occupait souvent la Commission Permanente et le Comité de Biologie jusqu'au jour (Comité de Biologie du 14 novembre 1929) où, par suite de données politiques nouvelles, tout espoir d'en obtenir dut être abandonné.

Dès 1927, 1a Commission Permanente se préoccupa de la future bibliothèque et nomma Mme Véra Gricouroff bibliothécaire. Mme Gricouroff a laissé une profonde empreinte sur la bibliothèque. Russe, venue en France pour l'éducation de ses enfants avant 1914, la guerre la coupant toutes les Communications entre la Russie et la France, lui avait fait connaître une situation financière désastreuse. Très cultivée, elle devint pendant plusieurs années bibliothécaire à l'Institut Bibliographique International de Zurich dont les collections se reconnaissaient aux bandes colorées qui ornaient le dos des volumes. Devenue bibliothécaire de l'Institut, elle fit relier les collections qu'elle achetait de la même façon. Les bibliothécaires qui lui ont succédé ont conservé le même système.

Elle mourut le 4 juillet 1930, quelques mois avant d'avoir pu voir ses plus belles reliures sur les rayons qui leur étaient destinés, quelques mois avant l'emménagement des travailleurs dans les bâtiments de l'Institut enfin achevés.

Chapitre premier

Octobre 1930 - 2 Septembre 1939

L'Institut de Biologie était en 1930 le laboratoire le plus moderne et le plus beau de France et sans doute d'Europe. Tout y était fait pour l'extrême commodité des travailleurs dans le luxe compatible avec les exigences du travail. Les entrepreneurs choisis avaient été les meilleurs de Paris et les Chargés de Service avaient mis à profit leur expérience pour demander et obtenir les modifications qu'ils désiraient. Des articles de journaux - dont nous parleront plus loin - parus au moment des inaugurations, ont donné des descriptions assez complètes de tout ce qui distinguait l'Institut des autres Instituts déjà existants (1). Aussi n'indiquerons-nous que les réalisations les plus remarquées : dans le Service de Physique, deux socles en béton, continués par des piliers indépendants des planchers et des fondations, s'enfonçant de 7 mètres dans le sol permettaient de poser des appareils à l'abri des vibrations de la rue ; dans le Service de Chimie, les canalisations de gaz, d'eau, d'air comprimé et les fils électriques arrivaient au-dessus des paillasses par des poutrelles s'insérant dans les murs laissant leur surface entièrement libre pour les expériences ; des hottes fermées aux ventilateurs puissants, permettaient de travailler à l'abri des gaz ; dans le Service de Cytologies expérimentale, trois petites salles construites pour des travaux aseptiques étaient éclairées par des doubles fenêtres pour empêcher les poussières d'entrer et revêtues d'une céramique émaillée vert foncé spécialement faite pour ces salles. La Physiologie végétale comportait un seul laboratoire flanqué de deux serres : l'une au nord, tempérée, l'autre au midi avec un système de chauffage et un ensemble de plantes donnant une atmosphère équatoriale ; dans le pavillon de Physiologie animale - volontairement séparé du bâtiment principal - une salle d'opération traitée en salle d'opération humaine, avec une lampe sans ombre portée, un chenil (2) où l'hygiène était parfaite et un four crématoire où les bêtes opérées allaient finir... dans les sous-sols, un tableau à grilles en relation avec des batteries d'accumulateurs permettait d'envoyer dans n'importe quel laboratoire la tension nécessaire aux expériences. Une chambre à 12 mètres de profondeur, déjà mentionnée dans le prélude, était réservée aux appareils nécessitant une température constante. La Bibliothèque - qui était aussi une salle de conférences et de réunions (3) - toute en boiseries austères, intimidait le visiteur. Enfin, un jardin suspendu pouvant supporter des arbres était installé sur la plus grande des terrasses. Après 35 ans, ce jardin, dont l'étanchéité était parfaite, n'a encore jamais donné d'ennui.

Les laboratoires de chaque service - à quelques exceptions près - étaient groupés par étage et la couleur des portes changeait avec l'étage (4) pour bien montrer que l'on changeait de discipline : le rez-de-chaussée était occupé par le Service de Physique - avec une salle de Rayons X dans les sous-sols ; le 1er étage par la Chimie - Chimie organique et biologique - avec une salle de microchimie aussi dans les sous-sols ; le 2e par la Biologie ; le 3ème seul était partagé entre la Physiologie végétale et le Service de Pierre Girard qui comportait deux laboratoires : un de Chimie organique, un de Chimie physique. Le pavillon de Physiologie animale comportait des laboratoires,

(1) Les archives possèdent une série de photographies de format 22x28 des laboratoires au moment de leur installation.

(2) Les aboiements étaient une source continuelle d'ennuis avec les voisins ; le chenil n'a plus eu de pensionnaire depuis la guerre de 1939.

(3) M. Debré considérait que la Bibliothèque était avant tout une salle de conférences. Il refusait d'y mettre des rayons. La bibliothécaire dut en faire mettre sans lui demander son consentement.

(4) Les portes du sous-sol et du rez-de-chaussée étaient vertes, celles du 1er étage bleues, du 2e orange, du 3e bleues.

deux salles d'opération et des salles d'élevage d'animaux pour les chiens et les lapins (1). Les services généraux étaient - et sont encore - groupés dans les sous-sols : ateliers de Mécanique (2), d'Electricité (avec salles d'accumulateurs, du répartiteur des circuits téléphoniques et meuble de l'automatique), de Verrerie (3), Chaudières (4), enfin, un garage dont la sortie rue Pierre Curie était si étroite que son utilisation était fort limitée. La surveillance des laboratoires était assurée par une concierge (5) et deux gardiens habitant deux petits appartements au 3e étage du bâtiment principal, le verrier et le mécanicien, prêts à toute alerte la nuit.

La composition du personnel scientifique est restée sensiblement la même d'octobre 1930 au 2 septembre 1939, date de la déclaration de guerre. Les laboratoires de Georges Urbain, après sa mort le 5 novembre 1938, ne s'étaient que très lentement désorganisés. Les variations du nombre des travailleurs ne venaient que du passage des chercheurs étrangers et du nombre des aides-techniques, à quelques exceptions près, dont Robert Levaillant, Chargé de Service en chimie organique qui donna sa démission en octobre 1933 et Albert Kirrmann, nommé Chargé de Service adjoint en Chimie organique, qui n'a pratiquement jamais travaillé à l'Institut.

(1) La salle des rats n'a été installée qu'en 1943. Il restait au rez-de-chaussée une pièce inemployée où l'on installa un ping-pong.
Les travailleurs venaient s'y délasser,

(2) Sur l'organisation de l'Atelier de Mécanique :
a) 8 janvier 1935 :
Dorénavant, toute commande de construction d'appareil par l'atelier devra comporter une demande écrite par M. Auger, chargé du contrôle et de la direction de l'Atelier... M. Auger remettra directement au Chef d'atelier, M. Cukri, un bon régulier.
Signé : Pierre Girard.
b) 25 octobre 1935 (après le décès de Chukri et avant l'entrée du nouveau mécanicien, Raizonville) :
Le personnel de l'Atelier de Mécanique étant réduit, la Commission Permanente insiste pour que l'on évite la construction des appareils dont on peut trouver l'équivalent dans le commerce, ainsi que des appareils d'un type nouveau dont l'exécution exigerait plus de 15 jours de travail.
Si une exception à ces règles paraît justifiée, elle devra être soumise à l'appréciation de la Commission Permanente.
Signé : Jean Perrin et Pierre Girard

(3) L'Atelier de Menuiserie n'a été installé qu'en 1951, dans le garage. Auparavant, depuis 1949, un petit atelier de menuiserie fonctionnait dans la soute à charbon désaffectée.

(4) A l'origine, 4 chaudières fonctionnaient au coke. Le Chauffage Urbain été installé en 1941/42, mais n'a commencé à fonctionner qu'en novembre 1946. Le prix du Chauffage Urbain étant élevé, la maison abandonne le Chauffage Urbain pour revenir au coke en 1950. Une étude comparative faite entre les deux systèmes (un système de vanne permettait de passer de l'un à l'autre) démontra la supériorité du Chauffage Urbain. Depuis 1952, la maison est donc chauffée régulièrement ainsi.

(5) La concierge était également téléphoniste, deux fonctions qui n'allaient pas sans heurts.

La moyenne de l'année du nombre des travailleurs faisant partie du personnel de la maison et des travailleurs libres était (les membres de la Commission Permanente qui étaient les hauts directeurs des services n'étant pas compris) :

En 1930	37 (moyenne entre octobre et décembre)
31	51
32	56
33	52
34	58
35	57
36	62
37	56
38	65
39	62 (moyenne entre janvier et juillet).

En 1931, première année du fonctionnement de l'Institut, le personnel scientifique, administratif, technique et d'entretien était ainsi composé (nous mettrons entre parenthèses la date de départ des travailleurs qui quittèrent l'Institut avant la guerre).

Service de PHYSIQUE, Directeur : Jean Perrin.

- Francis Perrin, Chargé de Service (qui devint Professeur au Collège de France, Membre de l'Institut, Haut-Commissaire à l'Energie Atomique.
- Pierre Auger, Chargé de Service adjoint (qui fut plus tard Professeur à la Sorbonne, Directeur général de l'Organisation Européenne des Recherches Spatiales).
- Nine Choucroun, Chargée de Service adjoint (qui devint Directeur Scientifique au C.N.R.S.),
- Néda Marinesco, Assistant.

Dans les travailleurs étrangers ou libres, notons :
- Yen Wen Li (1930-35).
- Charles Lapicque (1931-34), le peintre.

Service de CHIMIE, Directeur : Georges Urbain.

a) Service de Chimie Organique :
- Robert Levaillant, Chargé de Service (qui donna sa démission le 1er octobre 1933).
- Albert Kirrmann, Chargé de Service adjoint (qui devint Directeur-adjoint de l'Ecole Normale Supérieure. Il n'a, nous l'avons dit, jamais travaillé à l'Institut).
- Georges Champetier, Assistant (qui devint Professeur à la Faculté des Sciences de Paris et Membre de l'Institut (1928-1937).
- René Sutra.
- Mme Allard (1er octobre 1930- septembre 1935).
- Mlle Bonnet, aide technique de Georges Champetier (1930-37).

Travailleurs étrangers de passage :
- Ml. Paic, Directeur de l'Institut de Physique de Zagreb (1930-32).
- Arz Hodaghian (1931-32).

b) Service de Biochimie :
- Eugène Aubel, Chargé de Service (qui devint professeur à la Faculté des Sciences de Paris).

- Mme Yvonne Khouvine, Assistante (qui devint Directeur scientifique au C.N,R.S, et Directeur à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes) et, Chargée du Service de Biochimie A après la retraite d'Eugène Aubel.
- Georges Arragon.
- W. Reich (1930-39).

Travailleur libre : Jacques Bussit (1931-34).

c) Service des Colloïdes :
- Jacques Duclaux, Chargé de Service (qui devint Professeur au Collège de France et Membre de l'Institut).
- Mlle Sachs (1931-34).

Travailleur étranger de passage : Formio Hirata (1931-32).

d) Laboratoire de Bactériologie :
- Harry Plotz, de l'Institut Pasteur (1930-38).

e) Laboratoire de Chimie analytique et d'Hydrologie (1) :
- Pierre Urbain, Directeur de Laborataire.
- Osias Binder (1931 - déporté en 1942).

Service de PHYSIOLOGIE, Directeur André Mayer.

a) Service de Physiologie animale :
- Théophile Cahn, Chargé de Service adjoint (qui devint Chef de Service, Directeur de Laboratoire à l'école Pratique des Hautes Etudes et Directeur scientifique au C.N.R.S.).
- Jacques Houget, Assistant (qui devint Chef de Service adjoint, Directeur adjoint de laboratoire à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes et Directeur scientifique au C.N.R.S.).
- Raymond Jacquot (qui devint Directeur du Centre de recherche sur la Nutrition du C.N.R.S.) (1930-32).

b) Service de Physiologie végétale :
- Lucien Plantefol, Chargé de Service adjoint (qui devint Professeur à la Faculté des Sciences de Paris et Membre de l'Institut).
- Mme Manschott, son aide technique.
- L. Ulrich (qui devint professeur à la Faculté des Sciences de Paris) (1931-32).
- F. Hamon (2).

c) Service de Cytologie expérimentale :
- Emmanuel Fauré-Fremiet, Chargé de Service (qui devint Professeur au Collège de France et Membre de l'Institut).
- Boris Ephrussi, Assistant (qui devint Chef du Service de Génétique et Professeur à la Faculté des Sciences de Paris).

(1) Georges Urbain demanda l'hospitalité pour son fils qui dirigeait le laboratoire d'Hydrologie de la Sorbonne. P. Urbain occupa deux pièces à l'Institut jusqu'en 1945).

(2) Hamon (1928-1944) faisait partie de l'Institut de Biologie, mais travaillait la plupart du temps au Collège de France.

et leurs aides techniques :
- Mme Féron-Kratzoff (1927-1940).
- Mlle Hugues (1928-1931).
- Mile Baur (1931-33).

d) Service de Biophysique :
- René Wurmser, Chargé de Service (qui devint Chef de Service (1), Professeur à la Faculté des Sciences de Paris et Membre de l'Institut).
- Louis Rapkine, Assistant (qui devint Chargé de Service adjoint ; il eut un destin particulier dont nous parlerons plus loin, au chapitre 2).
- Mlle S. Filitti (qui devint Mme Wurmser et Directeur de laboratoire au C.N.R.S., Chargée du Service de Biophysique après la retraite de M. Wurmser, puis Chef de Service).
- Mme Nélicia Mayer (1930-1941).
- Mlle de Boe (1930-32).

Travailleur étranger : M. Georgescu (1931-33).

Notons que Jean Géloso avait été nommé préparateur en 1928 ; il mourut en 1932.

Service de CHIMIE PHYSIQUE PHYSIOLOGIQUE, Directeur : Pierre Girard.

a) Laboratoire de Chimie organique :
- Jacques Parrod, Assistant, (qui devint Chef du Service de Synthèse Organique et Professeur à la Faculté des Sciences de Strasbourg).
- Mlle Yvonne Garreau, nommée Assistante en 1939.

b) Laboratoire d'Hématologie :
- Mme M. Lourau.

c) Laboratoire de Chimie Physique :
- Paul Abadie (qui était Directeur du Centre de Télécommunication de Bagneux) (1930-39).
- Mme Linn Guastalla (1930-37).

ADMINISTRATION :

- Mlle Denise Lévy ; Secrétaire- bibliothécaire.
- Mme Jeannin (1930-34).

PERSONNEL TECHNIQUE :

- C. Chukri, Mécanicien (décédé en juillet 1935).
- F. Lamy, Electricien.
- G. Ziegler, Verrier.
- A. Fargeas, jardinier (jardinier spécialiste du Muséum)

qui restèrent tous trois dans la maison jusqu'à leur retraite.

PERSONNEL D'ENTRETIEN :

- Mme Félix, Chef d'Equipe (resta jusqu'à sa retraite).
- 5 femmes de service.

(1) Les fonctions de Chargé de Service et de Chef de Service n'ont jamais été nettement précisées.

CONCIERGE-TELEPHONISTE :

- Mme Contesenne (1930-32), qui, après 1932, devint concierge du groupe de la rue Pierre Curie. Nous aurons à parler d'elle au Chapitre 2.

Nous n'indiquerons pour les années qui suivent et jusqu'à la guerre que l'entrée des principaux travailleurs, leur temps de présence, s'ils n'ont pas achevé leur carrière dans la maison et les fonctions (s'il y a lieu) qu'ils ont assumées dans l'Institut et hors de l'Institut.

1932 :

- Mme A. Dobry, dans le Service de J. Duclaux (qui devint Mme Duclaux, Directeur Scientifique au C.N.R.S. et Chef de Laboratoire).
- M. Damansky, en Chimie organique (1932-34) (qui devint Professeur à l'Université de Belgrade).
- J. de Loureire, en Biophysique (1932-34) (qui devint Professeur à l'Université de Lisbonne),
- A. Bâton, Mécanicien, qui devait passer le reste de sa vie à l'Institut de Biologie.
- R. Kempenich, entré à 13 ans apprenti Verrier près de son oncle Ziegler, devint meilleur ouvrier de France en 1955, Chevalier du Mérite des meilleurs ouvriers de France et du Mérite civique en 1958. Après 37 ans, est toujours verrier de l'Institut de Biologie.

1933 :

En Chimie organique :
- Edgar Lederer qui fit 3 séjours dans l'Institut : le 1er de 1933 à 35, le 2e de 2 mois en 1943 et le 3e de 1947 à 1960. Il devint Chef du Service de Chimie des Substances Naturelles et Professeur à la Faculté des Sciences de Paris.
- G. Servigne (1933-36) qui devint Professeur à l'Institut National Agronomique.

En Biochimie :
- Ernest Simon (1933-35) qui, fuyant les nazis, quitta la France pour Israël.

En Physique :
- Mlle Thérèse Grivet (1933-1942).

1934 :

En Physique :
- M. Rouault (1934-1943) qui devint Professeur à la Faculté des Sciences de Paris.
- André Bonot (1934-36).

Création d'un Laboratoire d'Electrophysiologie avec :
- Daniel Auger (1934-39).

1935 :

En Cytologie :
- C.W. Bendle (1935-37) qui devait recevoir le Prix Nobel en 1958 pour des recherches commencées avec Boris Ephrussi.

En Physiologie :
- Léon Képinov, de l'Institut Pasteur (1935-1962).

En Biochimie :
- M. Egami (1935-36) qui devint membre de l'Académie des Sciences du Japon.
- M. Schwarkoff (1935-39) qui vint faire des microanalyses pour les travailleurs.

En Physique :
- M. Arditti (1935-39) qui devint Directeur scientifique au C.N.R.S.
- M. Haenny (1935-1940).

Dans l'Administration :
- Mlle Yvonne Razet (1935- 1947), fille d'un collaborateur de Pierre Curie.

1936 :

En Biologie : Boris Ephrussi est nommé Chargé de Service adjoint. Arrivée de :
- J. Monod (1936) qui reçut le Prix Nobel en 1965.
- S. Chevais (1936-1945).

En Biophysique : Louis Rapkine est nommé Chargé de Service adjoint. Arrivée de :
- J. Tonnelat (1936- 1961), qui devint Professeur à la Faculté des Sciences d'Orsay.
- H. Kubo (1936-38) qui devint professeur à la Faculté de Médecine d'Osaka et qui, par reconnaissance pour R. Wurmser, a continué, du Japon, à publier en Français.

En Biochimie :
- M. Tomoda (1936-38) qui devint professeur d'université au Japon.

Dans le service des Colloïdes :
- M. Amat (1936-1941) qui devint professeur à la Faculté de Pharmacie de Barcelone.

En Physique :
- Jean Rosenberg (1936-38) qui, après une absence de 3 ans entrera dans le Service de Biochimie où il restera de 1941 à 1966 et qui, en 1959, deviendra professeur à la Faculté des Sciences de Poitiers.

Dans le Personnel technique :
- L. Raizonville (1936-1959), Mécanicien.

1937 : En Cytologie :
- M. Engeland (1937-1940) dont nous aurons l'occasion de parler dans le chapitre 2.

En Biochimie :
- J. Grégoire (1937-1951).

Dans le laboratoire d'Electrophysiologie :
- Mlle Denise Albe (1937-39) qui devint Mme Fessard et Professeur à la Faculté des Sciences de Paris.

1938 :

En Biophysique :
- Bethsabée de Rothschild (1938-1940).

En Biochimie : Mme Khouvine est nommée Chargée de Service adjoint. Arrivée de :
- O. Meyerhof, Prix Nobel de Médecine en 1922, fuyant l'Allemagne nazie, qui devait rester jusqu'au 10 juin 1940.

1939 : Jusqu'en septembre, date de la déclaration de guerre :
Dans le Service de Chimie Physique Physiologique :
M. Perrod est nommé Chargé de Service adjoint et Mlle Garreau Assistante, en mars.

En Physique:
- Mlle Bazin (1939-1951).

Perrin, Georges Urbain, André Mayer et Pierre Girard, que les travailleurs appelaient affectueusement les Tétrarques, se réunissaient toutes les semaines pour débattre des questions intéressant la maison. Jean Perrin, n'ayant pas abandonné son bureau du Laboratoire de Chimie Physique, n'avait qu'à traverser la cour pour venir à l'Institut et il y venait souvent. Georges Urbain qui était directeur de l'Institut de Chimie, aimait ses laboratoires de l'Institut de Biologie : il y venait tous les jours, aimant s'entourer de jeunes travailleurs. André Mayer, Professeur au Collège de France, venait plus rarement. Quant à Pierre Girard, Administrateur, son bureau devait évidemment être à l'Institut même. Ce bureau devait être, à l'origine, à gauche de la petite porte d'entrée de la maison. Il avait sans doute accepté qu'il en soit ainsi et l'architecte l'avait installé dans le style de la bibliothèque. Mais l'Administrateur n'y resta que quelques minutes : ces quelques minutes lui apprirent qu'il était impossible d'être tranquille dans une pièce si près de la porte d'entrée. Il monta dans son laboratoire du 3e étage, y fit installer une table simple et y resta toute sa vie, Son beau bureau devint le secrétariat qui avait été oublié dans les plans.

Pendant que les travailleurs s'installaient dans leurs laboratoires, une série d'inaugurations faisaient connaître l'Institut au grand public.

Une première inauguration eut lieu le 22 décembre 1930. La date en fut hâtivement décidée : les invitations ne furent envoyées que le 17 décembre et, malgré l'importance de l'événement, elles étaient simplement tapées à la machine sur du papier petit format. L'invitation était faite en ces termes :

Monsieur et Cher Collègue,

Le baron de Rothschild, Membre de l'Institut et 1a Direction de l'Institut de Biologie Physico-Chimique, vous prient de bien vouloir leur faire l'honneur de visiter cet Institut le lundi 22 décembre à 17 heures, 1, rue Pierre Curie (1).

Veuillez agréer, Monsieur et Cher Collègue, mes sentiments les meilleurs.

Signé : Jean Perrin

P.S. Quoique le délai soit bien court, nous vous prions de bien vouloir nous répondre.

(1) Tous les Instituts de la rue Pierre Curie portaient au début le n° 1 de la rue Pierre Curie. Ce n'est que vers 1934 ou 1935 que le côté nord de la rue fut divisé en sections. L'Institut porta alors les numéros 13, 15, 17.

Invitation de l'Institut de Biologie 22 Décembre 1930

INSTITUT DE BIOLOGIE PHYSICO-CHIMIQUE

Fondation Edmond de Rothschild

1, Rue Pierre Curie, PARIS Ve

Paris, 17 Décembre 1930.

Cher ami

~~Monsieur et Cher Collègue,~~

Monsieur le Baron Edmond de Rothschild, membre de l'Institut, et la Direction de l'Institut de Biologie Physico-Chimique vous prient de bien vouloir leur faire l'honneur de visiter cet Institut le Lundi 22 Décembre à 17 heures, 1 Rue Pierre-Curie.

Veuillez agréer, ~~Monsieur et~~ Cher Collègue, mes sentiments les meilleurs.

Jean Perrin

P.S.- Quoique le délai soit bien court nous vous serions reconnaissants de bien vouloir nous répondre.

Impossible, Regrets, Amitiés

Wheeler

A cette première inauguration, réservée au Corps scientifique, étaient invités : des membres de l'Académie des Sciences, de l'Académie de Médecine, du Muséum d'Histoire Naturelle, de la Sorbonne, de l'Institut Pasteur, etc... Les archives possèdent une première liste de professeurs écrite de la main de Jean Perrin et une seconde écrite de la main de Pierre Girard. Les acceptations furent plus nombreuses que les refus. Louis Lumière répondit une lettre très amicale à Jean Perrin, mais refusa : Emile Borel, Georges Claude, le Général Perrier, le Dr. Calmette, Pasteur Vallery-Radot, refusèrent aussi, Le duc de Broglie, le Dr. Roux acceptèrent l'invitation. Généralement, acceptation ou refus sont rédigés en termes courants, aussi est-il agréable de lire une acceptation plus personnelle :

Laboratoire de Chimie thérapeutique,
Institut Pasteur

Cher Monsieur Perrin,

J'accepte avec joie et avec un sentiment très vif d'intérêt et d'admiration de visiter l'Institut de Biologie Physico-Chimique dont l'architecture m'a frappé par la simplicité de ses lignes, son élégance et le souci d'éviter tout ce qui est inutile et désuet.

Bien cordialement à vous,

Signé : Ernest Fourneau

Eve Curie, qui était invitée, fit paraître dans "Le Miroir du Monde" du 21 février 1931, un très long article admiratif sur la maison (1). André Mayer, dans le "Paris Médical" de la même date, décrit longuement l'Institut en donnant des photographies des laboratoires au moment de leur installation. Les journaux durent annoncer une inauguration aussi spectaculaire. Les archives ne possèdent malheureusement qu'une coupure de journal sans référence ni date, représentant Jean Perrin regardant une table chargée de papiers avec la légende suivante :

"L'Institut de Biologie, installé rue Pierre Curie , vient d'être inauguré à Paris et c'est M. Jean Perrin, le poète des atomes, ancien Prix Nobel (Section Physique) qui a prononcé le discours inaugural. Le baron de Rothschild assure la vie matérielle du nouvel Institut à la tête duquel les savants les plus éminents ont été placés."

La deuxième inauguration eut lieu le 17 janvier 1931 en présence de M. Camille Chautemps, Ministre de l'Instruction Publique. Elle était destinée aux Membres du Conseil d'Administration pour qu'ils puissent visiter les Services. La troisième inauguration eut lieu le 10 février suivant, uniquement pour les journalistes. Le texte de l'invitation était ainsi conçu :

Monsieur le Directeur,

Sachant l'intérêt que votre journal porte à la cause de la Recherche Scientifique en France (2), je serais très heureux si vous vouliez bien venir à l'Institut de Biologie Physico-Chimique, (Fondation Edmond de Rothschild), 1, rue Pierre Curie, le mardi 10 février à 18 heures, visiter les laboratoires qui viennent d'être mis en service.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Signé : Jean Perrin,
Président de la Fondation de Rothschild

(1) Les archives ne possèdent qu'un seul exemplaire du "Miroir du Monde", mais beaucoup d'exemplaires du "Paris Médical".

(2) Allusion à la campagne de Presse faite à cette époque sur la misère des laboratoires.

Tous les journaux furent invités, quelles que soient leurs opinions politiques; les journalistes de l'Humanité voisinèrent avec ceux de l'Action Française, du Temps, du Journal des Débats, de l'Intransigeant, du Populaire, de la Liberté, du Matin, etc.

Enfin, Raymond Poincaré, qui n'était plus que sénateur, vint en 1931 ou 1932 visiter les laboratoires, mais il était seul.

Le Baron n'assistait pas à ces inaugurations - s'il avait dû y assister il aurait lui-même invité - mais il faisait dans son Institut des visites discrètes. Et pour marquer sa reconnaissance à tous ceux qui lui donnaient vie, il envoyait chaque année, à la Noël, deux faisans à chaque travailleur scientifique et aux mécaniciens, électriciens, verrier et à tout le personnel d'entretien, à chacun deux lapins.

Depuis sa création - le 8 avril 1927 - jusqu'en 1931, l'institut de Biologie a rétribué entièrement tous ceux qui travaillaient dans la maison, ne donnant qu'un supplément aux Assistants et Professeurs d'Université. La première fondation, créée en 1921, pour donner à de jeunes savants la possibilité d'entreprendre ou de continuer leurs recherches, avait ses revenus propres. Les deux fondations ayant le même Conseil d'Administration mais des Comités de Direction différents, vivaient donc côte à côte. Mais le nombre de travailleurs de l'Institut augmentant avec un fléchissement de la monnaie, la deuxième fondation connut des difficultés financières. D'autre part, la création de la Caisse Nationale des Sciences en 1930, qui avait les mêmes buts que la première fondation, rendait celle-ci moins nécessaire. L'absorption de la première fondation par la seconde fut décidée.

Nous extrayons du procès-verbal de la séance du Conseil d'Administration du 24 mars 1931, le résumé, rédigé par Pierre Girard, du discours du Baron Edmond de Rothschild :

"...M. de Rothschild fait l'historique de la Fondation depuis le début. Il rappelle la première séance où, devant un groupe de savants réunis chez lui, il exposa le but qu'il poursuivait : la nouvelle fondation à laquelle il leur demandait de bien vouloir concourir... Le but que poursuit M. de Rothschild est avant tout patriotique... L'Allemagne comprit... qu'elle devait pour réussir effectuer la jonction du laboratoire et de l'usine. Tous les progrès de l'industrie allemande sont basés sur les progrès de la Recherche Scientifique... M. de Rothschild comprit après la guerre la nécessité de cette jonction de la science et de l'industrie. Il s'en ouvrit à M. Paul Appell, à M. Weil, à M. Job. Son idée première était de créer et d'entretenir des Centres de recherches scientifique où l'industrie pourrait puiser des moyens d'action et de développement. Mais, M. Appell, comme Recteur de l'Université, voyait dans quel état d'abandon se trouvaient nos laboratoires privés des appareils nécessaires et, en même temps, ce qui était encore plus important à ses yeux, le peu d'aide que les jeunes gens sortant de l'Université trouvaient pour se livrer aux recherches scientifiques. Il insista donc pour que la Fondation, comme un moyen de transition, non pas au point de vue définitif, fournit aux laboratoires et surtout aidât les jeunes gens qui se livrent aux recherches scientifiques. Mais subventionner des chercheurs disséminés et leur fournir l'outillage nécessaire à leurs travaux n'était nullement le but du Fondateur. Malgré tout, il dut souscrire aux nécessités impérieuses de l'heure et accepter. Ce n'est pas aux particuliers mais à l'Etat qu'une telle tâche incombe. En fait, la première fondation s'écarta très vite de l'objet voulu par le fondateur. M. de Rothschild reconnaît cependant les services rendus par la première fondation. Après la guerre, il était d'une importance capitale que le personnel scientifique ne disparût pas. En subventionnant les recherches des jeunes savants, la continuité dans le recrutement des physiciens et des chimistes put ne pas être interrompue. Mais l'existence même de la première fondation, les services qu'elle a pu rendre ont attiré l'attention de l'opinion publique sur ce qu'il conviendrait de faire pour les hommes qui

consacrent leur activité à la recherche désintéressée. L’attention du Parlement fut attirée sur cette question essentielle et maintenant, grâce à l'initiative de M. Jean Perrin, l'Etat prend en charge l'entretien des chercheurs. L'utilité de la première fondation, son objet même disparaît depuis les votes récents du Parlement alimentant largement la Caisse Scientifique et, depuis, la création d'une Fondation Nationale pour les chercheurs.

D'un autre côté, le désir qu'avait M. de Rothschild de réunir par sa Fondation des savants qui, par un travail en commun, ouvriraient des voies nouvelles à la science et par suite à l'industrie, ne put aboutir. Nos grands savants, plongés chacun dans des études personnelles et particulières, ne pouvaient s'entendre pour travailler dans une direction commune. Dans ces conditions, M. de Rothschild ne put réussir. Sur ces entrefaites, M. de Rothschild qui avait connu les travaux de Claude Bernard, pensa qu'un Institut serait utile pour les recherches physico-chimiques biologiques et en créant cet institut de recherches biologiques, établit comme principe le travail en commun. Il put le faire grâce au concours de M. Jean Perrin, à ses hautes vues, à l'autorité que lui avait acquis son génie scientifique. M. de Rothschild désirait faire quelque chose qui eut un caractère permanent, une fondation stable, un Institut exactement qui fût capable de durer et de se développer, de devenir un Centre de Recherche important dans le monde, contribuant par l'activité des savants qui y travailleraient au progrès de notre connaissance des phénomènes de la vie. Cette Fondation est créée. C'est l'Institut de Biologie Physico-Chimique, admirablement outillé, où des physiciens, des chimistes et des biologistes travaillent ensemble à la découverte du déterminisme physico-chimique de la vie. Déjà elle s'annonce comme un des centres de production scientifique les plus importants. Elle vient de naître seulement, pourtant son développement s'annonce brillant si les moyens nécessaires lui sont assurés. Or la possibilité de fonctionnement de cette œuvre d'intérêt national n'est possible qu'avec l'apport de nouvelles ressources financières. En fait, l'Institut manque d'argent. Il ne peut vivre qu'avec les ressources de la première fondation, c'est une question d'existence, Il est inadmissible qu'une œuvre d'une si haute portée sociale se trouve limitée dans son développement et c'est pourquoi M. de Rothschild demande de fondre en une seule les deux fondations."

Mais la fusion des deux fondations, ou plutôt l'absorption de la première par la seconde, ne peut avoir lieu que si les statuts sont modifiés. M. de Rothschild demande donc que l'on vote la modification des statuts :

"Lorsqu'il y a un statut établi par le Fondateur, le Conseil d'Administration ne peut à lui tout seul en demander la modification. Une directive donnée par le Fondateur ne peut être changée par le Conseil... Le Conseil d'Etat peut modifier nos statuts s'il y a accord entre le Fondateur et le Conseil. M. de Rothschild espère qu'il en sera ainsi. Il ajoute que toute abstention dans le vote équivaudrait à un vote contraire car il est nécessaire d'avoir un quorum de voix favorable à la modification. M. de Rothschild demande instamment au Conseil de voter ces modifications, mesure absolument nécessaire pour maintenir à l'Institut les travailleurs et les savants dont il faudrait diminuer le nombre dans une trop grande proportion.

M. Perrin dit que depuis deux mois environ, d'accord avec le désir de M. de Rothschild, la Commission Permanente a préparé de nouveaux statuts sur la base de la fusion demandée par le Fondateur..."

Suit la lecture du projet de statuts.

Les nouveaux statuts sont adoptés à l'unanimité des dix-sept membres présents.

Pour que la fusion soit effective, un nouveau vote devait avoir lieu, d'après les statuts, deux mois après. Ce second vote eut lieu le 27 mai, Le Conseil d'Administration approuva, comme il l'avait fait le 24 mars, la modification des statuts.

La première fondation avait cessé d'exister.

La Fondation Edmond de Rothschild pour le Développement de la Recherche Scientifique est donc passée par trois états entre 1921 et 1958 (1), chaque état étant caractérisé par des statuts et un règlement d'organisation intérieur. Si les statuts doivent être approuvés par le Conseil d'Etat, le Règlement d'Organisation intérieur doit l'être par le Ministère &e l'Intérieur.

STATUTS de 1921 : Création de la 1ère fondation pour donner une aide aux chimistes et aux physiciens.
Règlement d'Organisation de 1921.

STATUTS de 1927 : Création de la 2e fondation qui prend le nom d'Institut de Biologie Physico-Chimique.
Règlement d'Organisation de 1927.
Les deux fondations coexistent.

STATUTS de 1932 : Absorption de la 1ère fondation par la seconde, c'est à dire par l'Institut de Biologie.
Règlement d'Organisation de 1932.

En 1968 - année où nous écrivons cet essai - les Statuts de 1932 sont toujours en vigueur mais le Règlement d'Organisation a été modifié en 1965.

Nous avons parlé de la 1ère fondation et de la seconde et nous les avons écrit avec un f minuscule. A la lumière de ces trois états successifs de la Fondation Edmond de Rothschild, la 1ère et la 2ème fondations se révélant n'être que des sections de la Fondation Edmond de Rothschild. Ce que confirment les statuts de 1932.

Un paragraphe du Règlement d'Organisation de 1932 a provoqué l'explication suivante du Baron Edmond de Rothschild (Nous extrayons ce passage du procès-verbal du Conseil d'Administration du 25 janvier 1933) :

"...Le Règlement comporte un paragraphe ainsi conçu :
"Différent des autres Instituts de ce genre, l'Institut de Biologie Physico-Chimique n'est pas destiné à recevoir des travailleurs temporaires et on n'y admettra, en principe, sur la présentation de la Commission Permanente et après examen du Comité de Direction, que des collaborateurs dont le séjour à l'intérieur de l'Institut sera prévu pour une durée de plusieurs année."

Jean Perrin informe le Conseil que M. de Rothschild lui a demandé de soumettre à celui-ci l'explication suivante de cet article :

"L'Institut dont l'objet essentiel est de chercher à résoudre certains problèmes physico-chimiques et biologiques par un travail en commun n'est pas destiné à recevoir des travailleurs temporaires. Il ne pourra admettre dans la limite des places disponibles, sur présentation de la Commission Permanente et après examen du Comité de Direction qui devra être préalable à toute décision, que des travailleurs qui, par leurs études et leurs recherches antérieures, seront aptes à collaborer aux travaux en commun que poursuit l'Institut et, à lui rendre des services réels et qui prendront l'engagement de faire à l'Institut un séjour de plusieurs années. S'il s'agit d'étrangers, ceux-ci devront en outre s'être fixés en France depuis plusieurs années et s'engager à y demeurer."

(1) année où se limite notre essai.

Dans l'esprit de M. de Rothschild, ce texte donne à la Commission Permanente et au Comité de Direction toute facilité pour refuser l'entrée des laboratoires de l'Institut à tout travailleur étranger jugé indésirable.

A l'unanimité, le Conseil adopte l'explication de l'article proposé par M. de Rothschild.

Bien que les votes exigés par les Statuts aient été acquis à l'unanimité des membres présents aux deux séances du Conseil d'Administration du 24 mars et du 27 mai 1931, la disparition de la 1ère fondation ne fut pas acceptée sans que des membres du Conseil réagissent. Il suffit pour se rendre compte de l'ampleur des réactions, de lire les procès-verbaux du Comité de Direction de la 1ère fondation.

La création de la Caisse Nationale des Sciences en 1930 et de la Fondation Nationale de la Recherche Scientifique en 1931 étaient trop récentes pour avoir encore atteint leur objet. Les bénéficiaires de la 1ère fondation risquaient de ne pouvoir continuer leurs recherches. Le Comité de Direction de la 1ère fondation, appelé à donner son avis le 18 mars 1931, recueillit sur 6 votants 4 voix et 2 abstentions. Ces deux abstentions venaient de Paul Langevin et d'Henri Abraham qui écrivirent la lettre suivante à Jean Perrin, Président du Conseil d'Administration :

Paris, le 19 mars 1931

Monsieur le Président,

Nous croyons nécessaire de préciser ici les raisons pour lesquelles, au cours de la séance du Comité de Direction de la première fondation de Rothschild qui a eu lieu hier, le 18 mars, nous avons cru devoir nous abstenir dans le vote concernant la proposition de modification des statuts qui doit être soumise mardi prochain au Conseil d'Administration et qui tend à réunir en une seule les deux fondations au profit de la seconds.

Nous avons été d’accord avec vous pour constater que le résultat de cette fusion sera de priver les sciences physico-chimiques des précieuses ressources en matériel et personnel subalterne que leur apportait la première fondation et cela sans compensation possible, au moins pendant quelques années.

Nous avons trop conscience des éminents services rendus dans ce sens par la Fondation de Rothschild et de la mission qui nous a été confiée d'y défendre les intérêts scientifiques les plus élevés de la physique et de la chimie pour ne pas tenir à signaler, par notre abstention, le grave préjudice qui résultera de la modification proposée,

Veuillez insister auprès du Fondateur pour qu'il voie avant tout dans notre attitude un témoignage de l'importance que nous attachons à son œuvre et de notre reconnaissance pour les services rendus à la cause que nous défendons.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de nos sentiments meilleurs et les plus dévoués.

Ont signé:

Paul Langevin et Henri Abraham

Mais le Comité de Direction de la 1ère fondation, dont la dernière réunion eut lieu le 10 juin 1931, soit moins de 15 jours après le vote qui confirmait sa disparition, essaya de limiter les épreuves des bénéficiaires. Il décida de continuer les mensualités des préparateurs et

aides-techniques qui devaient être pris en charge par la Caisse Nationale des Sciences jusqu'à ce que cette caisse se substituât à la première fondation, Les autres bénéficiaires furent avertis que leurs mensualités cesseraient de leur être versées le 1er novembre 1931. Certains cas, particulièrement difficiles, furent pris en charge par l'Institut de Biologie pendant quelques mois, Puis, toute aide aux chimistes et physiciens cessa.

Le capital de la première fondation donna une vie nouvelle à l'Institut de Biologie. Nous avons vu qu'il s'agissait d'une question d'existence. Pendant 18 ans, de 1931, année de fusion, jusqu'en 1948, les comptes de la Banque Rothschild qui sont inscrits dans le livre des procès-verbaux du Conseil d'Administration, indiquent que les recettes ont été chaque année supérieures aux dépenses, à l'exception de l'année 1945 où le renouveau de vie après la Libération n'était pas encore accompagné par les revenus de valeurs étrangères toujours aux Etats-Unis.

Cette situation financière si favorable n'était pas seulement due à l'esprit d'économie de Pierre Girard et des travailleurs, mais à l'aide de l'Etat.

Pendant les premières années, à partir d'octobre 1927, tous les travailleurs reçurent un traitement entier de l'Institut de Biologie à l'exception des universitaires qui n'avaient qu'une indemnité. La Caisse des Sciences créée en 1930 prit à sa charge, dès 1931, plusieurs chercheurs qui ne reçurent alors qu'une indemnité de l'Institut de Biologie. D'autre part, la plupart des aides-techniques relevaient de la Taxe d'Apprentissage.

Le Centre National de la Recherche Scientifique, créé en 1936 à l'instigation de Jean Perrin qui devint dans le Cabinet Léon Blum Sous-Secrétaire d'Etat à la Recherche, succédant à Irène Joliot, déchargea d'une part importante les dépenses de la maison.

Dans la séance du Conseil d'Administration au 19 janvier 1944, Pierre Girard fait le point de la situation :

"Pour plus de la moitié des chercheurs, le traitement principal leur est octroyé par le Centre de la Recherche, l'Institut complétant les traitements dont le Centre n'octroie qu'une partie et allant au-delà lorsque la situation de la famille le comporte.

C'est ainsi que l'Institut a pu éviter le passage à l'industrie de jeunes gens bien doués, ayant le goût de la Recherche. C'est un service notable que l'Institut a pu rendre à la recherche spéculatives et c'est son autonomie financière qui lui donne plus de degrés de liberté que n'en a l'Administration qui le lui a permis."

Jusqu'à la Libération, le C.N.R.S. a ainsi donné une partie des traitements à certains chercheurs, un traitement entier à d'autres. Ces demi-traitements ont été la source d'ennuis au moment des liquidations de retraites, le C.N.R.S. refusant de considérer ces cas. Après la Libération, il n'a plus donné que des traitements entiers, l'Institut donnant toujours une indemnité qui, n'étant pas indexée, devenait par les dévaluations successives de mains en moins importante.

Dans la séance du Comité de Direction du 26 mars 1947, Pierre Girard reparle de l'aide du C.N.R.S. :

"Si l'on adopte comme on le fait généralement le coefficient 8 comme coefficient de majoration par rapport à 1938, on constate que les dépenses totales en 1946 ont été non pas 8 fois, mais seulement 2,22 celles de 1938. Cependant, l'activité scientifique de l'Institut en 1946 n'a pas été inférieure à celle de 1938. Ce résultat est dû, pour une part, à l'esprit d'économie des travailleurs,

mais aussi pour une part essentielle à l'aide apportée par le C.N.R.S. qui à pris à sa charge la majeure partie des traitements du personnel scientifique et aussi une part notable des crédits de laboratoire. Il est certain que, sans l'aide du C.N.R.S., le niveau de production de l'Institut de Biologie qui est un des centres actifs de recherches scientifiques en France, n'aurait pu être maintenu".

Le C.N.R.S. prit par la suite à sa charge la totalité des traitements des chercheurs.

Nous avons dit que, pour la première fois, malgré l'esprit d'économie des travailleurs que Pierre Girard ne cessait de stimuler et l'aide du C.N.R.S., l'année 1949 a été la première année où les dépenses ont été supérieures aux revenus.

L'équilibre du budget réalisé jusqu'en 1948 n'a jamais plus été retrouvé.

Les traitements du personnel administratif, technique (mécanicien, électricien, verrier) et d'entretien étaient - et sont encore - entièrement à la charge de l'Institut de Biologie, à l'exception d'un verrier qui dépendait du C.N.R.S. et d'un mécanicien qui, pendant quelques années, avait été pris en charge par le même organisme. Les augmentations de traitement étaient décidées par la Commission Permanente et surtout par Pierre Girard. Après la Guerre, la monnaie étant très instable, le C.N.R.S. augmentait les traitements suivant les dépréciations de la monnaie d'après un certain barème. Les augmentations de l'institut de Biologie qui devait évidemment tenir compte de l'affaissement de la monnaie, étaient toujours très en retard sur les augmentations du C.N.R.S. Le personnel intéressé n'ignorait rien de la situation financière de leurs camarades et ne comprenait pas qu'ils soient avantagés. Il marqua son mécontentement par des réclamations souvent explosives.

À partir du 1er octobre 1949, l'Institut de Biologie adopta le barème du C.N.R.S., ce qui ramena la sérénité dans la maison.

Le Baron Edmond de Rothschild mourut le 2 novembre 1934. Il avait 89 ans.

Dans la séance du Conseil d'Administration qui suivit sa mort, le 22 janvier 1935, en présence de sa fille, Mme Alexandrine de Rothschild qui venait d'être élue au Conseil ; Jean Perrin :

"...rappelle qu'à la dernière séance publique annuelle de l'Académie des Sciences, Emile Borel a évoqué la grande figure du Baron Edmond de Rothschild et dit la reconnaissance que lui doit la Recherche scientifique française. M. Jean Perrin montre alors comment le baron, devançant et donnant l'exemple d'un mouvement qui devait s'étendre à la Belgique d'abord puis à la France, comprit, à une époque où la Recherche Scientifique n'était pas comprise par les Pouvoirs Publics de notre pays, l'immense portée sociale de cette dernière, capital humain précieux entre tous, dont l'invention avec tous les moyens qu'elle offre à l'homme pour se défendre contre les forces hostiles de l'Univers, est le dividende. M, Jean Perrin rappelle l'historique de la Fondation et dit comment le Baron, avec une lucidité qui apparaît ici singulière de la part d'un homme étranger à la science, comprit aussitôt la nécessité dans l'Institut qu'il fondait, de la collaboration, de l'entraide, de la mise en commun des techniques, des données de l'expérience, et aussi de l'échange des idées, des critiques et des hypothèses."

...Etranger à la Science... En dehors des soucis que devait lui donner la direction d'une maison d'importance internationale, les préoccupations principales du Baron étaient en effet d'ordre artistique.

Charles-Marie Widor, compositeur, Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, dont le baron Edmond était Membre libre depuis 1906, a écrit quelques mois après la mort de celui-ci dans "La Revue des deux-mondes" (1) un article plein de souvenirs sur leur amitié :

"... Au Lycée Bonaparte (aujourd'hui Lycée Condorcet), il révéla... sa passion pour les estampes. Son père, le samedi pour le récompenser des places de la semaine, lui donnait 20 francs qu'il consacrait aussitôt à l'achat de gravures...

... En 1868, à la mort de leur père... Alphonse (2) devint le chef de la maison, Edmond avait une juste admiration pour son aîné, ses frères le considéraient peut-être comme un amateur à cause de ses goûts artistiques sans se douter des qualités d'homme d'affaires qu'il révélerait lorsqu'il serait le chef de la maison.

En 1870, engagé dans la garde mobile, il prit part aux opérations de la défense de Paris. Il était fier de sa médaille de Paris, seule décoration que je lui vis porter. Tandis qu'il montait la garde sur les remparts, son frère Alphonse discutait avec Bismarck au Château de Ferrières où le roi de Prusse avait établi son quartier général.

Au cours des ans, il réunit cet ensemble d'estampes qui rivalise aujourd'hui avec les collections des principales Bibliothèques d'Europe... Edmond de Rothschild avait particulièrement étudié la question des origines de la gravure... En 1914, à la veille de la guerre, mes confrères de l'Académie des Beaux-Arts m'ayant élu Secrétaire Perpétuel, je trouvai près de lui un appui et un conseil dont j’avais grand besoin. Nous fûmes tout de suite de vieux amis, suivant son expression.

Bien qu'il fréquentait les milieux les plus divers et qu'il fût d'un libéralisme absolu, Edmond n'aimait pas les gens qui ne croient à rien et montrait parfois un souci inattendu de l'âme de ses amis.

Ses connaissances artistiques et les libéralités qu'il avait faites au Louvre le désignaient pour faire partie du Conseil des Musées dont Bonnat était alors Président... Le baron donnait dans ces réunions des avis fort appréciés. Il se passionnait pour les recherches archéologiques ; il subventionnait les fouilles en Italie, en Egypte, en Syrie, à Milet et dernièrement à Jéricho...

Nous n'avons pas à parler ici du rôle scientifique d'Edmond de Rothschild. Nous rappellerons la part qu'il prit aux expériences du transport de la force électrique sur la ligne de Paris à Creil... ce qui fut le point de départ entre autres de transformations considérables produites dans le régime des chemins de fer et même dans toutes les industries. Rappelons surtout sa création en 1927 de l'institut de Biologie Physico-Chimique...

C'était un grand esprit et un grand cœur. Touché des persécutions qui frappaient ses coreligionnaires, il eut, dès 1881, la pensée de fonder des colonies juives en Palestine pour ramener ceux qui étaient malheureux au pays de leurs ancêtres...

Le passage du Baron Edmond de Rothschild à l'Institut reste marqué par son admirable création de la Maison de l'Institut de France à Londres... Au don de la maison, notre confrère rajouta la rente nécessaire à son entretien.

(1) Fascicule du 15 janvier 1935.

(2) Son frère aîné.

Je n'ai jamais rencontré d'amis plus sûrs, plus simples, plus vrais que le ménage Edmond de Rothschild. Ayant à leur service la puissance de l'argent, ils estimaient que leur fortune devait servir l'intérêt général ; de là, cette inépuisable générosité pour les individus et pour les œuvres (1)."

Suivant le désir du Baron, sa femme devait devenir membre de droit au Conseil d'Administration après sa mort et, après sa femme, Mme Alexandrine de Rothschild, sa fille. La Baronne étant très malade et ne pouvant assister aux séances, le Conseil élut Mme Alexandrine de Rothschild le 22 janvier 1935. La Baronne étant morte un an après son mari, Mme Alexandrine de Rothschild devint alors membre de droit.

L'Institut abritait des biologistes, des biochimistes, des chimistes, des physiologistes et des physiciens pour qu'en travaillant les uns près des autres leur collaboration puisse être journalière. Ainsi l'avait voulu le Fondateur.

Mais pour que chaque travailleur connaisse les recherches de tous, des réunions étaient nécessaires.

"A partir du 3 mars 1931, les travailleurs de l'Institut seront invités à se réunir à la Bibliothèque tous les mardis à 14h (tasse de café) pour causer entre eux, écouter les communications qui pourront être faites et participer aux discussions."

(Commission Permanente, séance du 18 février 1931).

Les travailleurs répondirent à l'appel. Chaque semaine (2) ils se retrouvaient tous à la bibliothèque, les Tétrarques au premier rang, Jean Perrin au geste large, Georges Urbain prompt à la critique, André Mayer précis, Pierre Girard le visage tourmenté et pensif, plus lent à prendre la parole.

Chaque mardi, un travailleur venait parler des recherches qui le préoccupaient ou d'une question qui l'intéressait et cela devant des chercheurs de toutes les disciplines. La communication faite, la discussion s'engageait dirigée par l'un des Tétrarques. Les questions étaient fouillées, l'atmosphère tendue, Pierre Girard, André Mayer, Georges Urbain et Jean Perrin donnaient aux discussions une vie, une chaleur uniques. Personne n'aurait manqué un plaisir aussi rare et personne n'aurait osé manquer une réunion alors que les Tétrarques étaient présents.

Les réunions avaient lieu toutes les semaines même sans communication - ce qui était rare - mais les vacances grandes et petites en diminuaient le nombre. Sur les 52 semaines de l'année, il y en avait trente environ de travail et sur les trente réunions prévues, des circonstances diverses : absence des Tétrarques, congrès, Conseils d'Administration, etc. en faisaient annuler quelques unes. Il n'y avait donc en fait que 20 à 25 communications par an.

Jusqu'à la guerre et malgré la mort de Georges Urbain, le 5 novembre 1938, les communications ont continué avec le même rythme. Pendant l'occupation, il n'y en eut que très peu devant des travailleurs qui n'arrivaient pas à remplir la bibliothèque, après la Libération, elles ont repris, mais Jean Perrin était mort, André Mayer, revenant d'Amérique, avait donné sa démission de la Commission Permanente et n'assistait plus régulièrement aux réunions ; les nouveaux membres de la Commission Permanente, Paul Lebeau, Justin Jolly, Marcel Delépine, ne pouvaient remplacer Jean Perrin, André Mayer et Georges Urbain.

(1) André Mayer a fait un portrait magistral du Baron à la cérémonie du 25e anniversaire de l'Institut de Biologie. Nous reproduirons son discours quand nous parlerons de cette cérémonie.

(2) Les réunions eurent lieu le mardi de 1931 à 1935, le jeudi du 15 mai 1935 au 4 novembre 1937, puis le samedi, la semaine anglaise n'existant pas encore. Un "café" précédait les communications et durait une demi-heure environ. Il était servi dans des verres à expérience par Mme Félix. Mme Félix qui, pendant près de 30 ans a dirigé les femmes de service, avait été introduite dans la maison par Georges Urbain qu'elle appelait "Patron". Elle se flattait de dire ses vérités à tous et n'était intimidée par personne, Elle était une sorte de personnage dans la maison.

Pierre Girard était le seul représentant des Tétrarques. Les réunions n'ont plus jamais retrouvé cette vie intense que Jean Perrin, Georges Urbain, André Mayer et Pierre Girard, dans la joie de la création de l'Institut, leur donnaient.

En 1940, il y eut 3 communications :

41	3
42	7
43	5
44	2
45	3
46	2
47	3
48	3
49	2
50	2
51	6
52	2
53	0

En 1954, deux invités étrangers et un seul travailleur vinrent parler à le Bibliothèque. La dernière communication dans l'esprit des premières années fut faite le 12 octobre 1955 par E. Aubel et E. Lederer sur leur voyage en U.R.S.S. Toutes les autres communications devant l'ensemble des travailleurs ont été faites par des professeurs étrangers (1).

Il n'est pas dans notre propos de parler des communications d'avant la guerre. Presque toutes étant sur des recherches en cours, les rapports publiés chaque année par l'Institut en donnent l'essentiel et toutes ont fait l'objet de mémoires dont les tirés à part sont aux archives. Nous ne ferons qu'en indiquer quelques unes pour en montrer la diversité en notant celles qui ont laissé un souvenir ou marqué un événement ou une recherche particulière.

Nous disons communications, mais parfois l'ampleur du sujet, la maîtrise du chercheur transformaient la communication en conférence.

Les chercheurs n'étaient pas les seuls à faire des communications ou conférences : les Tétrarques quittaient quelquefois leur fauteuil pour le tableau noir.

Les archives n'ont conservé les titres des communications ou conférences que depuis janvier 1935 ; entre 1935 et la déclaration de guerre. Pierre Girard fit quatre communications sur le interactions moléculaires qu'il étudiait avec Paul Abadie. Jean Perrin, pendant la même période, dans une réunion où aucune communication n'était prévue, fit une conférence spontanée sur l'évolution des formes de galaxies. Georges Urbain, pendant le même temps, prit trois fois la parole. La première fois sur les complexes organo-molybdiques qu'il étudiait avec Mme Châtelain, la deuxième fois sur l'homéomérie et son intérêt en biologie, la troisième fois sur un sujet ayant pour titre "les espèces biologiques pourraient-elles être classées par leurs propriétés physiques ou chimiques ?" qui provoqua une discussion abondante et houleuse. André Mayer ne parla qu'une fois, dans une circonstance que nous rappellerons plus loin.

Le nombre des communications dans l'année des travailleurs d'un service donnerait une idée inexacte de son activité. Il ne dépendait pas seulement de l'état des recherches de ce service, mais de

(1) Depuis 1947, l'Institut donne dans sa bibliothèque l'hospitalité au Club de Physiologie cellulaire, devenu en 1962 le séminaire de Biologie moléculaire. Les communications ou conférences ont eu lieu d'abord tous les 15 jours, puis tous les mois.

l'aisance de ses chercheurs devant le tableau noir. Certains, tel Néda Marinesco, du Service Physique, étaient toujours prêts à prendre la parole ; d'autres comme Louis Rapkine qui travaillait chez R. Wurmser, n'aimant pas être en vedette, n'ont jamais voulu parler devant les Tétrarques et l'ensemble de leurs camarades.

Notons quelques communications dans la période déjà indiquée entre le 1er janvier 1935 et la déclaration de guerre :

Dans les services dirigés par André Mayer :

E. Fauré-Fremiet seul : 5 communications sur la croissance des organismes et la différenciation cellulaire sur les fibres d'élastoïdine.
avec G. Champetier : sur la solubilité de quelques protéines tissulaires.

B.Ephrussi et G.W. Beadle : 2 communications sur la transplantation de tissus chez la mouche.

Th. Cahn : 4 communications sur la physiologie de l'œuf, de l'écorce cérébrale, sur l'hypophyse et le métabolisme des sucres.

J. Houget : 1 communication sur le problème des graisses.

L. Képinov : 2 communications sur l'hypophyse et sur les mécanismes hormonaux de la libération des réserves de glycogène.

L. Plantefol : 10 communications sur différents sujets la plupart relatifs aux plantes.

R. Wurmser, seul ou avec la collaboration de Mme Wurmser :
3 communications sur des questions d'oxydation et d'équilibre.

Dans les services dirigés par Georges Urbain :

E. Aubel : 1 communication sur la désamination de l'alamine,

Mme Y. Khouvine seule : 2 communications sur les heptites, celluloses et membranes,
avec Soeters : sur la fermentation cellulosique

E. Lederer : 1 communication sur la vitamine A2.
Cette communication eut lieu le 12 février 1938 alors que E, Lederer ne travaillait plus à l'Institut, son 1er séjour se situant entre 1933 et 1935, et n'y retravaillait pas encore.

O. Meyerhof : 5 communications dont la première eut lieu le 9 juillet 1938, alors qu'il ne travaillait pas encore à l'Institut de Biologie. Meyerhof, Prix Nobel de Physiologie en 1922, fuyait l'Allemagne nazie. En le présentant, Jean Perrin annonça sa prochaine venue dans la maison.
Communications sur les premières réactions de la Glycolyse, l'emploi du phosphore radioactif dans les études de la dégradation anaérobie des hydrates de carbone, les méthodes employées par Goethe dans ses études scientifiques.

Dans les Services dépendant de Jean Perrin :

P. Auger : 7 communications dont 4 sur les gerbes cosmiques et 3 sur des sujets divers.
P. Auger étudiait les rayons cosmiques et, notamment, la pénétration des rayons cosmiques dans le plomb. Il avait disposé une tonne de plomb en plaques et en blocs de 11 kg sur la chambre souterraine du jardin, ce qui lui permettait, de la chambre, d'étudier la pénétration.

Mlle N. Choucroun : 4 communications dont 2 sur l'électrophorèse et une sur un antigène nouveau du bacille tuberculeux. La quatrième sur un appareil présenté à l'exposition de NewYork (1939).

N. Marinesco : 12 Communications dont la plupart sur les ultra-sons.

F. Perrin : 8 communications ou conférences sur le déterminisme - définition de la molécule - Pression de radiation des ondes thermo-élastiques dans les liquides - la théorie de la relativité et la théorie quantique - et 4 sur les nouvelles recherches en physique nucléaire. La 4e avait pour sujet les réactions nucléaires en chaîne (6 mai 1939), Une discussion s'engagea alors sur les possibilités de ces réactions dont nous ne comprîmes le sens qu'après la bombe de Hiroschima.

Dans les laboratoires indépendants, notons :

Daniel Auger en collaboration avec E. Cotton : Paramètres électriques du protoplasme, Cas des Nitelles.
seul : Influx nerveux rythmique sur les nerfs de crabe.

Jacques Duclaux seul : 4 communications sur des questions de physico-chimie en biologie,
avec Mme Dobry : 1 sur la solvation des colloïdes.
Mme Dobry seule : 2 communications sur les colloïdes organiques.

La réunion du jeudi 29 octobre 1936 eut un tout autre objet : on y discuta de la répartition des crédits de l'outillage national. Léon Blum étant président du Conseil et Jean Perrin sous-secrétaire d'Etat à la Recherche Scientifique, le Parlement vota, dans un Programme de grands travaux, des crédits pour l'outillage général des laboratoires, des universités, des Facultés et des établissements scientifiques - donc de l'Institut de Biologie.

Jean Perrin envoya directement à Pierre Girard, le 24 octobre, la circulaire du Recteur du 22 octobre, avec une lettre - dont nous donnons la photocopie - annonçant l'ouverture des crédits et la date du 7 novembre comme date limite des demandes. La discussion sur les appareils demandés par les services et d'intérêt général était donc une chose urgente et la première réunion qui eu lieu après la nouvelle lui fut consacrée. Les crédits furent répartis entre les laboratoires et les services généraux (1), Mais les appareils achetés devaient être uniquement d'origine française. main et d'œuvre et matériaux français (2) et la discussion s'étendit sur la qualité des appareils fabriqués en France, qualité inférieure à celle d'autres pays.

(1) Le dossier " Outillage National" (aux archives) contient tous les documents sur les crédits et leur emploi ainsi que l'inventaire des appareils.
Pierre Girard avait demandé - entre autres choses - un tour Cazeneuve toujours en service dans l'Atelier de Mécanique et une presse hydraulique Morane toujours dans la salle des machines en 1966.

(2) Voir dans le dossier la circulaire du 14 mai 1937.

Lettre de Jean Perrin, Sous-Secrétariat d'Etat à la Recherche Scientifique

Sous-Secrétariat d'Etat
à la Recherche Scientifique
Le Sous-Secrétaire d'Etat

Paris le 24 octobre 1936

A Monsieur P. Girard,

Dans le programme des grands travaux voté par le Parlement il a été ouvert pour l'exercice 1936 un crédit pour l'outillage général des laboratoires de Recherche Scientifique. Ce crédit est mis à la disposition de la Caisse Nationale de la Recherche Scientifique pour être géré et réparti par elle.

A cet effet, je vous prie de vouloir bien m'adresser avant le 7 novembre 1936, un état dressé en 3 exemplaires de vos propositions classées par ordre d'urgence.

Vous voudrez bien ne présenter que des demandes entièrement justifiées et répondant à une nécessité indispensable.

Amitiés
Jean Perrin

Sous-Secrétariat d'Etat
de la Recherche Scientifique

Le Sous-Secrétaire d'Etat

Paris, le 24 oct 1936

Je crois, bien avoir annoncé
Demandé par dépêche

A Monsieur P. Girard,

Dans le programme des grands travaux voté par le Parlement il s'a été ouvert pour l'exercice 1936 un crédit pour l'outillage général des laboratoires de Recherche Scientifique. Ce crédit est mis à la disposition de la Caisse Nationale de la Recherche Scientifique pour être géré et réparti par elle.

A cet effet, je vous prie de vouloir bien m'adresser avant le ~~10 octobre~~ Jeudi 1936, un état dressé en 3 exemplaires de vos propositions classées par ordre d'urgence.

Vous voudrez bien me préconiser que des demandes entièrement justifiées et répondant à une nécessité indispensable.

Amitiés

Jean Perrin

Réponse d'André Mayer

INSTITUT DE BIOLOGIE PHYSICO-CHIMIQUE
FONDATION EDMOND DE ROTHSCHILD
1 RUE PIERRE CURIE, PARIS V°

Paris 29 Octobre 1936

Le Professeur André Mayer
à Monsieur le Sous-Secrétaire d'Etat
à La Recherche Scientifique,

Monsieur le Ministre,

En étudiant l'utilisation du fond d'outillage national, il est apparu à plusieurs de nos collègues, que certains appareils scientifiques de première nécessité ne pouvaient être achetés en France ou que, dans d'autres cas, les maisons étrangères proposaient des modèles nettement supérieurs aux modèles construits chez nous.

Il nous parait que cette infériorité ne doit pas persister et qu'il est possible d'y remédier.

Pour certains appareils de précision, mais d'usage courant - par exemple les galvanomètres - il nous semble qu'on pourrait inaugurer une politique de prototypes. Le Service National de la Recherche mettrait la question à l'étude, demanderait leur concours à plusieurs constructeurs et poursuivrait la réalisation d'un appareil type en prenant à sa charge les frais d'étude. Une certaine somme pourrait être engagée pour cela sur les crédits d'engagements afférant l'année prochaine au Fond d'Outillage National ?

Si cette proposition vous parait devoir être retenue, il aurait lieu de la faire étudier rapidement par vos services.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de mon respectueux dévouement.

DE BIOLOGIE PHYSICO-CHIMIQUE
NDATION EDMOND DE ROTHSCHILD
UE PIERRE CURIE, PARIS Ve

Paris 29 Octobre 1936.

Le Professeur André Mayer

à Monsieur le Sous-Secrétaire d'Etat

à La Recherche Scientifique,

Monsieur le Ministre,

En étudiant l'utilisation du fonds d'outillage national, il est apparu à plusieurs de nos collègues, que certains appareils scientifiques de première nécessité ne pouvaient pas être achetés en France ou que, dans d'autres cas, les maisons étrangères proposaient des modèles nettement supérieurs aux modèles construits chez nous.

Il nous parait que cette infériorité ne doit pas persister et qu'il est possible d'y remédier.

Pour certains appareils de précision, mais d'usage courant par exemple les galvanomètres il nous semble qu'on pourrait inaugurer une politique de prototypes. Le Service National de la Recherche mettrait la question à l'étude, demanderait leur concours à plusieurs constructeurs et poursuivrait la réalisation d'un appareil type en prenant à sa charge les frais d'études. Une certaine somme pourrait être engagée pour cela sur les crédits d'engagements afférant l'année prochaine au Fonds d'outillage National?

Si cette proposition vous parait devoir être retenue, il y aurait lieu de la faire étudier rapidement par vos services.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de mon respectueux dévouement,

Après la réunion, André Mayer écrivit officiellement au Secrétaire d'Etat Jean Perrin (qui était présent à la réunion) pour lui signaler ce fait (1).

Ces crédits furent renouvelés et durèrent jusque dans les premiers mois de 1940.

Les communications et conférences étaient toujours faites par les travailleurs devant les Tétrarques et l'ensemble de leurs camarades. Les invités au tableau noir ou dans l'assistance étaient rares. Georges Allard, invité, fit en 1937 une conférence sur les conditions de stabilité et d'instabilité chimiques des organismes. Un seul invité venait souvent aux réunions : Charles Richet, Prix Nobel de Physiologie en 1913. Charles Richet aimait l'Institut de Biologie et, pour lui montrer l'intérêt qu'il lui portait, il lui avait fait don de son fichier contenant toute une vie de notes, Il fit, le 19 février 1935, une conférence sur les causes finales (2). Les Tétrarques, pour le remercier, la firent éditer. Heureux de cette édition, il écrivit à Jean Perrin le 4 novembre de la même année pour le remercier et dire qu'il viendrait dédicacer les fascicules aux travailleurs, Mais il mourut quelques jours après, sans avoir pu le faire. Les Tétrarques firent reproduire la lettre pour en distribuer des exemplaires. André Mayer fit son éloge funèbre dans la réunion du 5 décembre 1935.

On s'aperçut , en 1936, au moment de l'avènement du Front Populaire, que la maison n'avait pas de drapeau, Mme Félix, chef d'équipe des femmes de service, en confectionna un et Bâton, le Mécanicien, souda la hampe à la tourelle de l'héliostat (3).

"Souhaitons, dit Jean Perrin, de ne pas avoir souvent de journées héroïques !"

(1) Les dossiers possèdent le brouillon de la lettre d'André Mayer qui est signé et non daté et la lettre dont nous donnons la photocopie qui est datée et non signée. C'est la date qui nous permet de retrouver le sens d'une partie des discussions de la réunion. Le dossier ne possède la lettre tapée que par une heureuse faute d'inattention de la dactylographe. André Mayer a dû emporter le double de la lettre correcte pour son dossier personnel.

(2) Il existe dans le dossier "Charles Richet" aux archives, toute une correspondance sur le don et le transfert du fichier - sur le projet de conférence et son édition. Seules les lettres de Charles Richet ont été conservées. La lettre dont nous donnons le fac-simile est la seule qui soit datée.
De nombreux exemplaires du fascicule sur les causes finales sont aux archives.

(3) Le drapeau devant flotter un certain jour - à une époque que nous ne pouvons préciser - avait été mis en place, la veille enroulé. Seule la partie rouge était visible. les habitants de l'autre rive de la rue Pierre Curie nous dénoncèrent à la police comme ayant mis un drapeau rouge.

Pierre Girard faisait toujours précéder le rapport annuel sur l'activité de l'Institut de Biologie, d'une introduction qu'il appelait "chapeau". Dans cette introduction, il mettait en évidence un caractère de l'année écoulée ou renseignait sur l'état de la maison.

Ces rapports, dont le premier date de 1928 - alors que les bâtiments étaient à peine commencés - manquent pendant les années de guerre, les chefs de service étant la plupart dispersés. Nous aurons souvent l'occasion de consulter ces introductions pour retrouver une image de la maison pendant une période. Voici comment Pierre Girard s'exprimait sur la collaboration entre les travailleurs pendant les années précédent la guerre.

Introduction au rapport de l'année 1931 :

"Nous devons signaler dès le début de ce rapport le désir d'entraide qui a présidé à l'activité scientifique... au cours de l'année écoulée. Jusqu'ici... ce sont les recherches biologiques qui ont bénéficié le plus... de cet esprit de collaboration".

1933 :

"Nous voudrions rappeler en une brève introduction les principes directeurs qui président à notre activité scientifique, principes que notre Fondateur, guidé par une sorte de prescience, instruit par une attentive observation et une longue expérience des hommes, a toujours considérés comme essentiels.

Ce qui caractérise notre groupement, c'est que des physiciens, des chimistes et des biologistes travaillent sous le même toit, entretiennent des relations d'échanges et d'entraide.

Il n'y a en aucune façon asservissement d'une discipline scientifique à une autre discipline scientifique... dans l'état actuel de la science, le biologiste, le chimiste et aussi, mais à un moindre degré, le physicien, ne peuvent plus travailler isolément...

... On ne saurait croire de quel secours lui peuvent être (au biologiste) pour la solutions de ses problèmes, des conversations amicales et franches avec des camarades physico-chimistes."

1934

Les recherches qu'on trouvera résumées dans ce rapport et qui reflètent l'activité scientifique de l'Institut au cours de l'année 1934 sont pour la plupart le fruit de l'entraide, des échanges de vue, de la réflexion en commun... de moins en moins le chercheur, le biologiste surtout, travaille seul.

... En écrivant ces lignes, nous ne faisons guère que transcrire le thème favori des conversations où se plaisait notre Fondateur. Cette collaboration, cette entraide, c'est lui qui voulue. il en attendait de grandes choses. Du moins a-t-il assez vécu pour être assuré de la justesse et de la fécondité de ses vues. C'est à nous qu'il appartient dans cette maison où il aimait venir, causant familièrement avec l'un et l'autre, de maintenir ces traditions d'échange et d'entraide. Elles ne s'éteindront pas plus que le souvenir que chacun gardera de lui."

1936

"... Les recherches entreprises (au cours de l'année 1936) sont le plus souvent le fruit de cet esprit d'entraide... que notre Fondateur... désirait être “ l'esprit de la maison ”...

Nous voyons là un important résultat de nos réunions hebdomadaires.

... Ces discussions, ces échanges, à l'origine des symbioses entre physiciens et biologistes, biologistes et chimistes, chimistes et physiciens, dont témoigne la proportion des travaux signés deux plusieurs noms de travailleurs ressortissant de disciplines différentes. Symbioses qui naissent d'ailleurs spontanément, sans contrainte, témoignant de l'attirance grandissante des physiciens et des chimistes travaillant dans notre milieu, pour des problèmes que pose l'étude des manifestations de la vie, si profondément émouvantes."

Pour le 10ème anniversaire de la création de l'Institut de Biologie, Pierre Girard dans l'introduction au rapport annuel de l'année 1937, fait un tableau de la maison qui déborde le problème de la collaboration mais qu'il est intéressant de noter pour mieux la connaître :

"C'est en janvier 1927 que le Baron Edmond décidait la création de l'Institut de Biologie.

Quelques mois plus tard, l'organisation de ses cadres était constituée. En attendant l'achèvement du bâtiment et l'équipement de ses services, le laboratoire de M. Jean Perrin, rue Pierre Curie, celui de M. Mayer au Collège de France, celui de M. Job au Conservatoire des Arts et Métiers, accueillaient les premières équipes de chercheurs. L'Institut compte aujourd'hui une soixantaine de travailleurs et il serait impossible, faute de place, d'en recevoir davantage.

Ses seules ressources n'auraient pu permettre ce résultat.

Plusieurs boursiers de la Caisse des Sciences, rétribués par cet organisme d'Etat dont la création est due à notre Président (1) travaillent à l'Institut, bénéficient des conseils de nos Directeurs de Laboratoire.

La Bibliothèque n'était pas le point rencontre des travailleurs ; il en existait un autre, plus intime, plus limité la cantine.

Dans la pièce qui jouxte la loge de la concierge-téléphoniste et qui provenait de cette loge divisée en deux, quelques travailleurs venaient déjeuner. La pièce étant petite, une dizaine de personnes au plus pouvaient venir s’asseoir autour de la table. Les repas étaient très simples et le menu toujours le même : jambon, pommes de terre à l'anglaise, petit suisse et banane, le tout coûtait la somme de 10 francs. Il suffisait de se faire inscrire veille ou le matin même avant l'heure du marché et tous les travailleurs avaient la possibilité de venir. Jean Perrin, Francis Perrin, Pierre Auger, Nine Choucroun, B. Ephrussi y venaient très fréquemment. Louis Rapkine n'y prenait jamais ses repas mais arrivait généralement au dessert. N’importe quel travailleur pouvait donc déjeuner avec Jean Perrin pourvu qu'il ait un peu de chance. W. Reich, un biochimiste yougoslave qui faisait partie du Service Aubel après avoir été dans un laboratoire allemand, s'écria un jour : "Moi, déjeuner avec Jean Perrin ! En Allemagne, ce serait inconcevable de prendre un repas avec un patron !" L'atmosphère était éminemment agréable. La conversation, tout en restant familière, s'élevait à un niveau qui était leur niveau.

Jean Perrin invitait les plus grands savants de passage à venir partager un repas si frugal sans que les autres travailleurs en soient exclus. Mais Irène et Frédéric Joliot, dont les laboratoires étaient voisins, venaient sans invitation particulière.

Que de déjeuners dont j'ai gardé le souvenir ! Deux valent la peine d'être notés :

Jean Perrin raconta un jour qu'on l'avait comparé à Newton. Il se mit à rire de ce rire si large, si profond, qui le secouait tout entier, qui lui était habituel : "Nous sommes des gens très bien mais pas de la classe de Newton !"

Un autre jour, m'étant fait inscrire. J’allai voir la liste des convives quelques minutes avant le déjeuner. Trois noms figuraient sur la liste : Irène Joliot, Amat et moi-même. Amat était un Espagnol qui travaillait avec Jacques Duclaux. Irène Joliot était si lointaine, si fermée avec ceux

(1) Jean Perrin

qu'elle ne connaissait pas ou peu, qu'Amat et moi, nous en serions figés. Impossible de reculer, il nous faudrait rester au moins une demi-heure en tête à tête. Quand elle nous vit, elle devina notre gêne et devint d'une amabilité extrême. Elle nous raconta mille choses et nous passâmes un moment très agréable. Mais le lendemain. je la rencontrai, elle était redevenue avec moi ce qu'elle était avec les étrangers : fermée, lointaine.

Cette collaboration se manifesta également sur 1e plan humain pour secourir la famille d'un jeune travailleur profondément éprouvée.

Jean Géloso était préparateur dans le Service Wurmser. Il mourut le 24 juin 1932, à l'âge de 28 ans, laissant une femme et un jeune enfant. C'était un garçon sociable qui entretenait de bonnes relations avec tous ses camarades. Sa mort émut tous les travailleurs. Ils se réunirent à la Bibliothèque pour discuter de ce qu'ils devaient faire et décidèrent de faire une rente à sa femme pendant un an pour lui permettre d'organiser sa vie.

Ce qu'ils firent. Tous les chercheurs de la maison participèrent à cette rente et des chercheurs des laboratoires voisins vinrent se joindre à eux.

Pierre Urbain, qui fut nommé secrétaire de ce mouvement de solidarité, fit le 5 juillet - soit 11 jours après le décès - une communication devant tous ceux qui s'étaient cotisés, communication (1) dont nous extrayons le passage suivant :

"Le chagrin qui a frappé les amis de notre camarade Géloso à la nouvelle de sa mort s'est traduit, le premier moment d'émotion passé, en un bel élan de solidarité à l'intérieur de l'Institut de Biologie Physico-Chimique. Au geste destiné à soulager l'infortune de Mme Géloso... nous avons voulu attacher la valeur d'un symbole : les hommes de laboratoire sont trop souvent désarmés devant de semblables événements pour ne pas sentir qu'ils doivent, quand ils peuvent, serrer les rangs et faire front devant le malheur. Ce sentiment a été parfaitement compris, en dehors de l'Institut, par des personnes étrangères à notre établissement et qui ont tenu à se joindre à la suscription ouverte ici. J’indiquerai au passage que quelques uns de ces souscripteurs ne connaissaient pas personnellement Géloso.

...

Pour terminer, je crois pouvoir ajouter que le résultat de notre premier effort a dépassé nos espérances et si les promesses de versements échelonnés qui nous ont été faites sont intégralement tenues, nous pourrons assurer à notre amie et à son fils, selon le but que nous nous sommes proposé, la tranquillité matérielle pendant l'année à venir.

Le présent procès-verbal est soumis à votre approbation que je vous prie d'exprimer à mains levées."

Approuvé à l'unanimité,

Signé : Georges Champetier

Cet élan de solidarité qui s'était manifesté dans un cercle restreint prit, au début des persécutions hitlériennes, une grande envergure.

Edmond Bauer, alors sous-directeur de laboratoire au Collège de France, avait créé au début des persécutions un Comité français pour donner les moyens de vivre et de travailler aux scientifiques échappés d'Allemagne. Il avait pu ainsi aider 4 ou 5 savants allemands. Les difficultés de trouver des crédits ne lui avaient pas permis de faire davantage.

Ces difficultés, Louis Rapkine entreprit de les vaincre.

(1) Aux archives : Affaire Géloso.

Louis Rapkine (1) faisait partie du personnel scientifique de l'Institut de Biologie depuis sa création. Il avait été nommé Assistant du Service de Biophysique dont R. Wurmser était Chargé de Service, en octobre 1927. Doué d'une intelligence exceptionnelle, malgré des travaux importants, ses préoccupations humaines primaient sur ses travaux scientifiques, Que des hommes souffrent, que des savants soient persécutés, il devait les secourir, Ses dons d'organisateur, sa volonté, sa ténacité étaient à la hauteur des projets qu'il concevait. Il mit sur pied, avec l'aide de savants français qui le soutinrent dès les premiers instants, une organisation pour venir en aide aux scientifiques victimes du fascisme et de l'hitlérisme sans distinction d'origine et de religion. Cette organisation prit le nom de "Comité Français pour l'accueil et l'organisation du travail des savants étrangers". Comité dont le siège était 13, rue Pierre Curie, sans que l'Institut fût nommé.

Malgré ses travaux qui lui avaient déjà donné une audience internationale, il ne voulut pas paraître dans le Conseil d'Administration du Comité : sa jeunesse n'en était pas la seule raison - il avait 30 ans en 1934 quand il forma ce Comité - mais, d'origine russe et de nationalité canadienne, en instance de naturalisation (il devait être naturalisé Français en 1939), il pensait que, seuls, des Français devaient en prendre la direction officielle.

Mais il fut, de ce Comité, l'animateur infatigable.

Il réussit à intéresser à cette œuvre le gouvernement français et diverses organisations américaines et à obtenir d'eux d'importantes subventions annuelles. Non seulement il aidait les savants financièrement, mais il leur procurait des papiers, des contrats, des engagements, des laboratoires, des asiles, il leur faisait passer des frontières dangereuses. Il prit ainsi en charge une trentaine d'intellectuels venus d'Allemagne, d'Autriche, d'Espagne, du Portugal.

Dès 1936, il travailla avec les Anglais qui avaient aussi formé un Comité d'Assistance. Il voulait hausser ces Comités sur le plan international pour leur donner leur pleine efficacité. Des difficultés politiques ne lui permirent pas d'aboutir.

Mais il ne reste que très peu de documents sur toute cette œuvre. Au début de l'invasion allemande, Louis Rapkine était en mission en Angleterre. Sa femme, Sarah Rapkine, avait la garde du dossier. Frédéric Joliot lui conseilla de le brûler pour qu'il échappe aux perquisitions de la Gestapo. Ce qu'elle fit elle-même à l'Institut de Biologie. Seuls subsistent quelques documents dont nous avons tiré la matière de cet article (2).

(1) Louis Rapkine (1904-1948), Sur sa vie et son œuvre, lire la notice nécrologique de René Wurmser dans le "Bulletin de la Société de Chimie Biologique", 30 (1948) 716-120 et celle d'André Lwoff dans les "Annales de l'Institut Pasteur", 76 (1949) 271-275.

(1) Les archives du Comité français Rapkine contenaient quelques lettres que Sarah Rapkine a bien voulu compléter avec les documents originaux ou photocopiés suivants :
- Article de Frédéric Joliot extrait de la revue "Dialogue", juillet 1946,
- Louis Rapkine and the society for the protection of Science and Learning, Pr. Hill, notice nécrologique,
- Compte-rendu de la réunion pour le 1er anniversaire de sa mort (13 décembre 1949),
- Une lettre de Rutherford à Louis Rapkine (1934)
auxquels nous avons ajouté la photocopie de l'article de Lucie Prenant et Marianne et Alexandre Cantacuzène dans la revue "Europe", 28e année, 57, septembre 1950.
3 associations scientifiques portent son nom : - The Rapkine French Scientist Fund, - Louis Rapkine Association, - Memorial Fund Committee. (voir dossier).

Conseil d'Administration du Comite français pour l'accueil et l'organisation du travail des savants étrangers

Président : Georges Urbain, Membre de l'Institut, Professeur à la Faculté des Sciences, Directeur de l'Institut de Chimie de l'Université de Paris.

Vice-Présidents : Jean Perrin, Membre de l'Institut, Professeur à la Faculté des Sciences, Prix Nobel,
P.E. Bouin, Professeur à la Faculté de Médecine de Strasbourg.

Secrétaire : René Wurmser, Directeur de Laboratoire à l'Ecole des Hautes Etudes.

Trésorier : Ed. Bauer, Sous-Directeur de Laboratoire au Collège de France.

Membres : Frédéric Joliot-Curie, professeur au Collège de France,
Henry Chavin, Directeur-adjoint de la Sûreté Nationale,
E. Vermeil, Professeur à la Faculté des Lettres,
E. Gilson, Professeur au Collège de France,
P. Langevin, Professeur au Collège ide France, Membre de l'Institut,
E. Fauré-Fremiet, Professeur au Collège de France,
Célestin Bouglé, Directeur de l'Ecole Normale Supérieure.

Comité d'Honneur

MM. Bédier, de Broglie, L,. de Broglie, L. Lapicque, Brunschwig, Tonnelat, Mme Joliot-Curie, M.M. André Mayer, Lévy-Bruhl, Boucher, Mario Roques, Viénot, Focillon, Marx, Debierne, Policard, Tiffeneau, Girard, Delépine, Robert Mund.

Georges Urbain mourut subitement le matin du, 4 novembre 1938. Sa mort fut profondément ressentie par tous les travailleurs ; elle fut pour eux un appauvrissement, une solitude. Il arrivait tous les jours vers 5 heures, venant de l'Institut de Chimie dont il était Directeur ; fumant sa pipe, tenant sa canne ; il allait dans son bureau (1), s'entretenir avec ses collaborateurs ; sa culture était immense et ses dons s'étendaient à tous les arts.

Il fut le premier Tétrarque qui nous quitta.

Pierre Girard, dans l'introduction au rapport de l'année 1938, fait ainsi son portrait :

"Puis... c'est Georges Urbain qui nous quittait brusquement, alors que nous avions eu la joie de le voir se rétablir complètement d'une sévère pneumonie qui l'avait tenu au printemps dernier longtemps éloigné de nous. En parfaite forme intellectuelle, plein de projets, la mort l'a ravi en quelques instants aux siens et à ses amis.

(1) Sa table-bureau était dans le laboratoire 102, au 1er étage, qui était alors un laboratoire garni uniquement de paillasses contre les murs. En 1966, cette pièce fut amputée d'une partie de l'entrée pour une chambre froide,

(2) 40e anniversaire de sa première publication scientifique. Voir hommage à Georges Urbain. Allocution prononcée à la maison de la Chimie le 10 juin 1938 et Hommage à Georges Urbain, 4 pages ne comprenant que le Comité d'Organisation et le Comité d'Honneur.
Les allocutions prononcées à la Maison de la Chimie ont été éditées chez Hermann en 1939.

Ce que fut le savant, certainement un des grands chimistes de notre époque, des voix autorisées l'ont dit lors de la cérémonie de son jubilé scientifique (2) à laquelle il a pu, au mois de juin, encore convalescent, assister sans trop de fatigue.

Il aimait notre maison, le laboratoire qu'il occupait, plus clair, plus animé que son laboratoire de la Sorbonne. C'est chez nous, en fait, qu'il vivait et travaillait, entouré de jeunes gens composant un groupe actif dont il était l'animateur. C'est ce rôle qui fut surtout le sien dans ces toutes dernières années. L'extraordinaire étendue de ses connaissances, cette imagination inventive qui fut, dans des domaines très différents, celle d'un artiste très personnel, enfin, ce côté philosophique de son esprit dont les exigences croissaient avec l'âge et qui lui faisait, par exemple, attacher de plus en plus d'importance aux définitions, toutes ces belles et rares qualités ont fait de lui, dans diverses branches de la recherche chimique, un remarquable animateur. Il se plaisait dans ce qu'il appelait un rôle de grand-père, inspirant des travaux dont de plus jeunes travailleurs très conscients de l'obligation qu'ils lui devaient et qui lui en restent, je le sais pertinemment, profondément reconnaissants, recueillaient le fruit.

A l'Institut de Biologie, ce sont surtout des problèmes de structure des constituants biologiques essentiels qui retenaient et captivaient son attention. La connaissance approfondie qu'il avait de la question des complexes à laquelle il avait beaucoup réfléchi le préparait très bien à diriger de telles investigations qui aboutirent en particulier aux beaux résultats obtenus par Champetier sur la structure de la Cellulose et à l'important travail de Sutra sur la structure de l'amidon.

A nos séances hebdomadaires, il écoutait avec beaucoup d'attention les communications proprement biologiques. Nul doute qu'il ne fût accessible à cet attrait particulier, nouveau pour lui, à cette émotion d'une certaine qualité que fait naître en nous qui sommes vivants l'observation et l'analyse des phénomènes de la vie. L'évocation des problèmes biochimiques essentiels, notamment celui de la spécificité, lui révélaient, nous confiait-il, combien fragmentaire et limitée restait encore notre connaissance de la structure moléculaire, et la diversité, la perfection quant au rendement des moyens que la vie met en œuvre pour dissocier et synthétiser, démolir et reconstruire, par le moyen de tous ces intermédiaires que nous appelons sans rien savoir d'eux : ferments, diastases, hormones, dont les mécanismes d'action nous restent inconnus, l'enthousiasmaient, le passionnaient, rendant évident que, de même qu'il fut un grand chimiste, un peintre, un sculpteur, un musicien de talent, il fut devenu un biologiste éminent si les circonstances s'étaient prêtées à ce que ses brillantes facultés imaginatives, ses exceptionnels dons d'artiste se fussent exercés dans ce domaine immense qu'est l'étude des phénomènes de la vie.

L'homme valait le savant. La distinction de sa personne, l'aménité de son accueil, cet enthousiasme resté juvénile en dépit des années, et, dans son regard, avec une pointe de malice tout ce qui se lisait de bonté et d'humaine compréhension gagnaient bien vite le cœur de quiconque l'approchait.

Tous, dans cette maison, nous pleurons en lui la perte d'un ami très cher."

Mais la vie de la maison continua. Elle s'arrête brutalement à la déclaration de guerre.

De la fondation de l'Institut de Biologie jusqu'à la déclaration de guerre, 21 thèses furent présentées :

1932 Boris Ephrussi (Service Fauré-Fremiet) Thèse d'Etat :
"Contribution à l'analyse des premiers stades du développement de l'œuf. Action de la température."

I.D. Georgescu (R. Wurmser, Chargé de Service), Thèse d'Université :
"Le potentiel d'oxydo-réduction des acides hexuroniques."

1933 Georges Champetier (Service Urbain) Thèse d'Etat :
"Combinaison d'addition de la cellulose."

Jacques Houget (Service de Physiologie, Th. Cahn, Chargé de Service) Thèse d'Etat :
"Contribution à l'étude de la composition chimique du muscle, sang et foie du chien et de la variation de ces compositions d'après des contractions musculaires intenses et répétées."

Nélicia Mayer-Reich (R. Wurmser, Chargé de Service) Thèse d'Etat :
"Propriétés oxydo-réductrices des glucides évalués à l'abri de l'oxygène."

Jacques Parrod (Service Girard) Thèse d'Etat :
"Transformation des sucres en milieu ammoniacal."

1934 J. Bussit (E. Aubel, Chargé de Service) Thèse d'Etat :
"Recherches analytiques sur l'arginine et l'histicine."

J. Damansky (E. Aubel, Chargé de Service) Thèse d'Etat :
"Recherches sur l'estérification de l'amidon et de ses produits de dégradation."

S. Filitti (R. Wurmser, Chargé de Service) Thèse d'état :
"L'équilibre d'oxydo-réduction des oxypurines."

Y. Khouvine (E. Aubel, Chargé de Service) Thèse de Pharmacie :
"Cellulase et bactéries - décomposition et Synthèse."

1935 Osias Binder (Service Urbain) Thèse d'Ingénieur :
"Définition des sulfates basiques 4e cuivre."

R. Sutra (Service Urbain) Thèse d'Etat :
"Contribution à l'étude de la constitution de l'amidon."

Yeh Wen Li (Service Jean Perrin) Thèse d'Etat :
"Recherches sur la radioactivité du Samarium, du Potassiums et du Rubidium (méthode des compteurs)."

1936 P. Abadie (Service Girard) Thèse d'Etat :
"Recherches sur la dispersion anormale de liquides polaires - Méthode et applications."

Ch. Haenny (Service J. Perrin) Thèse d'Etat :
"Biréfringence magnétique des solutions des sels de terres rares."

1937 M. Lourau-Dessus (Service Girard) Thèse d'Etat :
"Recherches sur la nature des anticorps."

1938 G. Arragon (Eugène Aubel, Chargé de Service) Thèse d'Etat :
"Etude sur la constitution des dérivés du l-Sorbose."

A. Dobry (Service Duclaux) Thèse d'Etat :
"Contribution à l'étude physico-chimique de l'état colloïdal."

Y. Garreau (Service Girard) Thèse d'Etat :
"Phénols et sulfites."

E. Lederer (E. Aubel, Chargé de Services) Thèse d'Etat :
"Les caroténoides des vertébrés inférieurs, des invertébrés et des cryptogammes."

1939 M. Rouault (Service J. Perrin) Thèse d'état :
"Contribution à l'étude des structures moléculaires par diffraction des électrons."

Pendant la même période, 8 Prix ont été décernés par l'Académie des Sciences aux chercheurs de la maison :

1931 Francis Perrin : Prix Kaster-Boursault,
Georges Champetier : Prix Montyon.

1932 Louis Rapkine : Prix Pourat (de Physiologie).

1935 Francis Perrin et Pierre Auger : Prix Pierson.

1936 Léon Képinov : Prix Laborde (de Physiologie). Ce prix a été décerné par la Société de Biologie et non par l'Académie des Sciences.

1937 Jacques Parrod : Prix Berthelot avec Médaille Berthelot.

1938 Pierre Girard : Prix Hughes (Physique).

1939 Boris Ephrussi : Grend Prix des Sciences Physiques.

Chapitre II

De septembre 1939 à septembre 1944

La guerre fut déclarée le 2 septembre 1939, les chercheurs prenaient alors deux mois de vacances : août et septembre. Ils étaient tous loin de Paris mais rentrèrent dès que la situation devint grave. 13 jeunes travailleurs furent mobilisés dans l'armée. La mobilisation scientifique des chercheurs avait été préparée dès 1938 par Henri Longchambon, (1) Directeur du Centre National de la Recherche Scientifique Appliquée. Elle portait sur une partie du personnel masculin d'âge mobilisable, qu'il avait maintenue en affectation spéciale, Le personnel masculin d'âge non mobilisable et le personnel féminin faisaient l'objet de la Réquisition Civile. D'après les ordres de Longchambon - et nous donnons la photocopie de l'ordre de service adressé à Georges Arragon qui travaillait dans le Laboratoire de Biochimie de la Maison - les travailleurs abordèrent les questions intéressant la Défense Nationale ou l'Economie Nationale soit à l'Institut même, soit dans les laboratoires extérieurs à l'Institut.

Dans le service de Pierre Girard, Jacques Parrod, Chargé de Service adjoint avec ses collaborateurs - dont Mlle Garreau et Mlle de Brouckère, Professeur de Chimie à l'Université Libre de Bruxelles qui était venue à l'Institut de Biologie dès les premiers jours de la guerre - travaillèrent dans leurs laboratoires sur la préparation de l'Héparine à partir du foie de bœuf, qu'ils réalisèrent, et sur l'élimination de l'Oxyde de Carbone de l'air aspiré.

Les services d'André Mayer se dispersèrent : Lucien Plantefol, Chargé de Service adjoint en Physiologie Végétale, qui était officier de réserve, travailla dans le laboratoire militaire d'André Mayer installé au Collège de France sur les propriétés des gaz de combat, et en particulier sur la toxicité de l'Hydrogène arsénié qui était redoutable. André Mayer avec Fauré-Fremiet, Chargé de Service en Physiologie et Théophile Cahn, également Chargé de Service en Physiologie, allèrent à la poudrerie du Bouchet étudier les effets biologiques de ces mêmes gaz. Eugène Aubel, Chargé de Service en Biochimie, Boris Ephrussi, Chargé de service adjoint en Biologie, Jacques Houget, Assistant en Physiologie avec Georges Arragon, Nicolas de Chezelles du service Aubel, Nélicia Mayer du service Wurmser furent envoyés à l'Ecole d'Agriculture de Grignon où ils étudièrent la fermentation acétonobutylique (2). René Wurmser, Chef de Service en Biophysique avec Sabine Filitti-Wurmser, après quelques semaines à l'Ecole de Grignon, revinrent dans leurs laboratoires de l'Institut de Biologie où ils travaillèrent pour le laboratoire Central de l'Armée à la conservation du sang pour la transfusion - travail auquel participa Léon Képinov. Le procédé qu'ils mirent au point fut adopté par l'Armée, et utilisé pendant 15 ans après la guerre pour les usages civils. Yvonne Khouvine, chargée de service adjoint en Biochimie, ne quitta pas son laboratoire de l'Institut où elle étudia, avec Jean Grégoire, la purification de la cellulose. Le Service de Chimie Organique qui, depuis la mort de Georges Urbain, n'était plus représenté que par quelques travailleurs, s'éteignit définitivement par la mobilisation dans l'armée de Sutra, Assistant et par le départ des autres. Le laboratoire d'Electrophysiologie où travaillaient Denise Albe et Daniel Auger disparut également : Denise Albe fut envoyée à Bordeaux dans un groupe de Recherches de la Défense Nationale pour

(1) Lettre d'Henri Longchambon du 14 mars 1927.

(2) Voir au dossier les questionnaires, les lettres ou les interviews des travailleurs nommés.

Lettre d'Henri Longchambon - Mobilisation scientifique

CENTRE NATIONAL
DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
APPLIQUÉE

Mobilisation scientifique

ORDRE de SERVICE

à Monsieur ARRAGON Georges
(GG S51 L3)
Laboratoire des Fermentations

En exécution de l'article 13 du décret du 28 Novembre 1938, portant règlement d'administration publique pour l'application de la loi du 11 juillet 1938 sur l'organisation générale de la Nation pour le temps de guerre, vous êtes mis à la disposition du Centre National de la Recherche Scientifique Appliquée, à partir du 1er jour de la mobilisation et êtes affecté au Laboratoire des Fermentations (GG S51 L3) à Grignon (S. & 0.)

Je vous prie de rejoindre ce laboratoire et de vous mettre à la disposition de M. LEMOIGNE.

Pour le Ministre et par son ordre,

Le Directeur du Centre National
de la Recherche Scientifique Appliquée.

signé : H. LONGCHAMBON

Ministère
de l'Education Nationale

CENTRE NATIONAL
DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
APPLIQUÉE
13 Quai d'Orsay. Paris (7e)

Mobilisation Scientifique

Paris, le 12 OCT. 1940 19

Tél. Invalides : 45.95 & 45.96

MS: 1359

COPIE

ORDRE de SERVICE

à Monsieur ARRAGON Georges
(G6 S51 L3)
Laboratoire des Fermentations

En exécution de l'article 13 du décret du 28 Novembre 1938, portant règlement d'administration publique pour l'application de la loi du 11 juillet 1938 sur l'organisation générale de la Nation pour le temps de guerre, vous êtes mis à la disposition du Centre National de la Recherche Scientifique Appliquée, à partir du 1er jour de la mobilisati et êtes affecté au Laboratoire des Fermentations (G6 S51 L3 à Grignon (S. & O.)

Je vous prie de rejoindre ce laboratoire et de vous mettre à la disposition de M. LEMOIGNE

Pour le Ministre et par son ordre,
Le Directeur du Centre National
de la Recherche Scientifique Appliquée.

signé : H. LONGCHAMBON

Copie conforme à l'original
Le Chef du Service
de la Mobilisation Scientifique

12 JAN 1940

étudier les moyens d'améliorer le repérage par le son des avions, Daniel Auger déjà très malade (1) ne vint plus, Francis Perrin, Chargé de Service, fut mobilisé dans l'armée avec plusieurs de ses collaborateurs. Pierre Auger, Chargé de Service-adjoint, fut chargé de créer un Service de Documentation pour les laboratoires de la Défense Nationale, le Service de Physique ne fut plus représenté que par Nine Choucroun, Chef de Service adjoint, qui continua ses travaux et Marinesco, Assistant. Le Service des Colloïdes avec J. Duclaux et Mme Dobry ne subit pas de changement. Le laboratoire de Pierre Urbain émigra à la Sorbonne dans le service du Professeur Guichard pour étudier les applications des argiles adsorbantes comme supports pour divers produits (2).

Par ces réquisitions dans des laboratoires extérieurs et la mobilisation des chercheurs dans l'armée, le personnel scientifique qui était de 62 avant la déclaration de guerre, ne fut plus que 38 après, presque tous les chercheurs de la maison travaillant pour la Défense Nationale (3).

Le rapport sur l'activité de l'Institut pour l'année 1939 ne put paraître (4) : les travaux scientifiques normaux étant interrompus, la maison démantelée, les Chefs de Service presque tous absents. Ce rapport nous prive non seulement de renseignements sur les travaux qui ont eu lieu jusqu'à la déclaration de guerre, mais aussi de cette introduction si précieuse où Pierre Girard notait les faits les plus marquants de l'année. Les seuls documents officiels sur les débuts de la guerre - comme pour toutes les années d'occupation (5) - sont les procès-verbaux d'Administration.

Le premier Conseil d'Administration après la Déclaration de guerre eut lieu le 7 septembre 1940 - retour d'Exode - Sans doute la situation était-elle trop angoissante pour que Pierre Girard fasse mention du début de la guerre. Ce n'est que dans le procès-verbal du 2è Conseil d'Administration (1er février 1941) qu'il nota que "depuis le 1er septembre 1939 celle-ci (la maison) fut mise toute entière à la disposition de la Défense Nationale dans le cadre administratif de la Recherche Appliquée et aiguillée vers l'étude de questions techniques".

La maison vécut d'un rythme très ralenti mais se prépara à la guerre.

La première préoccupation de La Commission Permanente fut de procurer un abri aux travailleurs pendant les bombardements. La soute pour produits inflammables creusée dans le jardin était un abri possible mais de dimensions insuffisantes. Elle fut agrandie par l'adjonction d'une pièce, côté est, de 2 mètres de long et de 1,30m de large communiquant avec la soute par une ouverture de 0,40m et avec le jardin par un escalier symétrique de celui existant déjà. La voûte, pour résister aux bombes, fut construite en béton de cailloux avec une armature en acier et celle de la soute refaite de la même façon (6). Sur l'ordre de la Préfecture de Police des sacs de sable furent déposés sur les terrasses pour étouffer les bombes incendiaires - précaution inutile, il n'y en eut pas -

(1) Daniel Auger : frère de Pierre Auger - il mourut en août 1941.

(2) Tous les renseignements sur les travaux pendant la guerre ont été donnés par les chercheurs eux-mêmes, Ils ne sont pas exhaustifs, certains chercheurs n'ayant pas répondu ou refusé de répondre aux questionnaires.

(3) En septembre 1939, quand la maison commença à travailler pour la Défense Nationale, une affiche fut apposée pondant quelques jours sur la porte interdisant aux inconnus d'entrer.

(4) Entre les années 1938 et 1945, il n'a pu évidemment être fait aucun rapport.

(5) A l'exception de quelques photographies et lettres sur la Réquisition.

(6) Pendant les premiers bombardements tous les travailleurs se réfugièrent dans l'abri dont les dimensions étaient vraiment trop modestes. Pressés les uns contres les autres, ils étouffaient. Dans les bombardements suivants ils n'y sont pas descendus.

et précaution nécessaire, des stores noirs sur toutes les fenêtres, empêchèrent le soir la lumière de filtrer et d'être un but aux avions ennemis. Les gaz de combat ayant surpris dans la première guerre mondiale tout fut mis en œuvre pour s'en préserver dans la seconde. Des masques à gaz furent distribués avec des circulaires sur la manière de s'en servir. Mais les gaz ne furent pas employés par les belligérants. Après avoir encombré les laboratoires, les masques finirent, après la guerre, dans les poubelles.

Pendant 8 mois, la maison vécut de la même façon ; jusqu'au 10 mai 1940, date de l'entrée des Allemands en Belgique.

A partir du 10 mai 1940, les nouvelles devinrent chaque jour plus mauvaises. Les bombardements se succédaient. Il devint bientôt évident que Paris serait pris. Tous ceux qui dépendaient du Centre de La Recherche Appliquée, reçurent du Directeur, Henri Longchambon, l'ordre de se replier sur la Faculté des Sciences de Bordeaux avec tout leur matériel (1). Les autres groupes se dirigèrent vers la ville qui leur était assignée. Le 10 juin l'Exode commençait (2).

Dans l'Institut vidé totalement de ses travailleurs, de ses techniciens, du personnel d'entretien, vidé de tout être humain à l'exception d'un Espagnol, Amat (3) du Service de Jacques Duclaux qui n'avait rien à craindre des Allemands, l'Espagne n'étant pas en guerre avec l'Allemagne, cet institut vide, mort, fermé à clef, n'avait pour le surveiller à l'extérieur que les Contesenne, gardiens du groupe de la rue Pierre, qui seuls, étaient restés à leur poste.

Madame Contesenne a fait le récit des jours qui ont suivi : (4)

"C'était en juin 1940; un matin nous nous sommes levés après une nuit très mouvementée avec le bruit du canon et toutes ces allées et venues dans la cour. Tout le monde était parti dans les Instituts, la grande grille était restée grande ouverte et je crois même que la petite porte de l'Institut de Biologie était restée ouverte aussi. Avec mon mari, nous avons fermé les portes...

C'était triste et calme, mais au bout de quelques jours, nous avons vu la Gestapo, ils étaient quatre ou cinq... et voyant tous les Instituts fermés, ils nous ont demandé qu'on leur ouvre les portes. On a appuyé sur les boutons mais comme le courant était coupé les portes ne s'ouvraient pas, alors ils ont cru qu'on ne voulait pas leur ouvrir et c'est là qu'ils ont parlé de fusiller mon mari... On a eu la chance que Mme Robaldo, concierge à l'Institut de Géographie passe et comme elle parlait très bien l'Allemand, elle leur a expliqué qu'on n'avait pas les clefs. Alors, ils se sont radoucis et nous ont dit : "Arrangez-vous pour faire ouvrir les portes et nous reviendrons dans deux jours"...

(1) Voir la lettre d'Henri Longchambon, du 2 mai 1967 et celle d'Arragon du 5 juillet 1966, pleine de détails pittoresques ou émouvants sur l'Exode.

(2) Il n'était pas question d'emporter toutes les archives de la maison, mais la Secrétaire voulut mettre le livre des procès-verbaux du Conseil d'Administration à l'abri, Elle chercha vainement quelqu'un qui voulut s'en charger. On le trouvait trop compromettant. Elle dut l'emporter avec elle.

(3) Amat n'a pas répondu au questionnaire envoyé. L'employé à l'animalerie, Olivier Opigez, était également resté à son poste, sans animaux (voir interview d'Opigez du 25 novembre 1966).

(4) Lettre de Mme Contesenne au dossier, Les Contesenne, après avoir été concierges de l'Institut de Biologie, le furent du groupe de la rue Pierre Curie. Leur sens du devoir, de la responsabilisé, était remarquable.

C'est Gustave Roussy, alors Recteur de l'Académie de Paris, qui fit ouvrir les portes. Les portes ouvertes, M. Leblanc (1) fit garder la maison.

Jacques Houget et Boris Ephrussi rentrèrent les premiers après l'Armistice. On disait que les Autorités Occupantes n'acceptaient à Paris que ceux qui avaient des ordres de mission. Jacques Houget envoya un ordre de mission à Pierre Girard qui s'était réfugié en Bretagne avec sa signature légalisée par le Commissaire de Police comme étant Directeur de l'Institut (2).

Une partie des travailleurs réintégrât ses laboratoires et continua les recherches interrompues. Mais Jean Perrin et André Mayer restèrent en zone libre. Certains services se reformèrent : le service de Chimie-Physiologique avec son équipe (sans évidemment Mlle de Brouckère), le service de Cytologie expérimentale avec Ephrussi, Fauré-Fremiet ne revenant pas après l'Exode, le service de Biochimie ne fut amputé que de Meyerhof mais le service de Biophysique fut très diminué : René Wurmser, Sabine Filitti-Wurmser, Louis Rapkine, Bethsabée de Rothschild qui travaillait chez eux ainsi que d'autres collaborateurs, ne revinrent pas. Le service fut dirigé en leur absence par Jacques Tonnelat, Théophile Cahn resta en zone libre et le Service de Physiologie animale ne fut plus représenté que par Jacques Houget et Léon Képinov. Le Service de Physiologie Végétale n'existait plus depuis la déclaration de guerre, Lucien Plantefol étant mobilisé ; il ne revint pas après juin 1940. Le service des Colloïdes ne se reforma qu'en mai 1941, avec le retour de M. et Mme Duclaux, Francis Perrin et Nine Choucroun ne rentrèrent pas à Paris, Pierre Auger assura le service de Physique jusqu'en mai 1941.

Jean Perrin, Nine Choucroun, René Wurmser et Sabine Filitti-Wurmser se groupèrent à la Faculté des Sciences de Lyon avant de quitter la France. Le groupe de Lyon fonctionna jusqu'en décembre 1941.

La maison recommença à vivre. En 1941, le nombre des chercheurs s'amenuisa encore. Pierre Auger et sa femme Suzanne qui travaillait chez Boris Ephrussi et un de ses collaborateurs Goldstein, Nélicia Mayer du Service Wumser, réussirent à passer en zone libre et s'embarquèrent pour les Etats-Unis. En arrivant, ils trouvèrent Rapkine sur le quai de débarquement. Rapkine avait abandonné la recherche pour collecter des fonds et faire vivre les Français qui s'exilaient (3).

En 1941, le nombre moyen des chercheurs et de leurs aides techniques était de 33. En 1942, Pierre Girard pensant à une réquisition possible, offrit l'hospitalité au Docteur Varangot qui vint faire des recherches avec deux aides-techniques et à la firme pharmaceutique Théraplix qui envoya un chercheur et un aide-technique. Malgré ce nouvel apport, le nombre moyen de travailleurs pendant l'année n'était que de 37. En 1943, René Delaplace, qui s'était spécialisé dans la recherche d'alliages pour l'industrie, vint occuper deux petits laboratoires au sous-sol pour utiliser l'installation des Rayons X. En 1943, en comptant le Secrétariat, le personnel technique et d'entretien, 57

(1) Il nous a été impossible d'identifier ce M. Leblanc qui s'est introduit dans la maison vide, l'a faite garder, surveiller et a disparu quand les premiers travailleurs sont rentrés.

(2) Interview d'Houget du 22 janvier 1964 - au dossier.

(3) Rapkine faisait pour les chercheurs de l'Institut qui arrivaient aux U.S.A. ce qu'il avait fait pour les savants étrangers qui arrivaient en France mais avec des moyens accrus, les possibilités de collecter des fonds étant plus grandes en Amérique ; il ne prélevait rien sur ces fonds pour lui-même ; sa femme travaillant. Comme tous ceux qui s'étaient exilés, il faisait partie, même en Amérique, du personnel scientifique de l'Institut de Biologie, mais après la libération, quand il revint en France, il fut nommé Chef de Service à l'Institut Pasteur.

personnes vivaient dans la maison(1).

Mais vivaient mal...

L'insécurité, les difficultés matérielles et alimentaires rendaient la vie très difficile.

Tous ceux dont le passé politique ou l'origine étaient contraires à l'idéal hitlérien étaient recherchés, surveillés, privés de certains de leurs droits ou de leur liberté s'ils n'avaient pas eu la prudence ou la possibilité de passer en Zone Libre et, après l'occupation de celle-ci, en novembre 1942, de s'exiler. Mais tous ne partaient pas, malgré le danger de vivre dans la Zone Occupée, Osias Binder qui travaillait depuis 1931 dans la maison fut pris dans une rafle dans la rue et déporté. Certains travailleurs étaient pro-nazis et la plus grande discrétion s'imposait (2). La maison même était surveillée,

En 1937, un biologiste allemand, Engeland, fuyant, disait-il, l'Allemagne nazie, demanda une aide financière au Comité d'Aide aux Savants Etrangers que Rapkine avait créé. Ephrussi lui offrit l'hospitalité dans son laboratoire. Après l'Exode, il revint à l'Institut de Biologie, non en biologiste, mais en représentant des Autorités Occupantes. Pendant toute l'occupation il vint journellement dans la maison mais il semble avoir été étranger aux difficultés que l'Institut eut plus tard. Il disparut avec la débâcle allemande. Quelques temps après, il envoya à l'Institut, d'une ville d'Asie, (3) une carte postale avec son meilleur souvenir !

Dans la première séance du Conseil d'Administration qui suivit l'Exode (séance du 7 septembre 1940), Pierre Girard fait le point de la situation financière :

"Les moyens financiers qui permettent d'alimenter l'activité de la maison consistent en une somme de... 700 000 Fr. La difficulté est que sa trésorerie est en zone libre (4) et l'impossibilité de correspondre interdit les transferts de fonds de la Zone Libre à la Zone Occupée. En sorte que, jusqu'à ce que cette situation se modifie, l'Institut doit vivre sur ses actuelles possibilités, d'où la nécessité de restrictions. Les montants de ces revenus se limitent aux seuls revenus des emprunts d'Etat, villes et départements dont le service continue d'être assuré. Pierre Girard estime à 1 300 000 Fr ou 1 400 000 Fr le revenu annuel probable de l'année 1940-41 ; or, en 1939, les dépenses de l'Institut n'ont été que de peu supérieures à 1 700 000 Fr. Une compression ne dépassant pas 20% serait donc suffisante, si le transfert de nos revenus était possible, pour assurer la marche de la maison".

Cinq mois plus tard, dans la séance du Conseil d'Administration du 1er février 1941, Pierre Girard annonçait que :

"... depuis le milieu de novembre, la situation s'est régularisée. Elle fut critique jusqu'à l'arrivée de M. Brun (5)... Le retour de M, Brun a rendu possibles quelques communications avec

(1) a - En octobre 1941, Jean Duclaux, fils de Jacques Duclaux vint travailler à l'Institut jusqu'en juin 1944,
b - C'est en octobre 42 que Marianne Grunberg devenue Grunberg-Manago entre dans la maison où elle devait faire une carrière importante. Chargée du service de Biochimie B après la retraite d'Aubel en 1959, Mme Khouvine étant chargée du service de Biochimie A, elle devint Chef de service quand Mme Khouvine fut atteinte par la limite d'âge. Elle est Directeur Scientifique au C.N.R.S.
c- En 43, Paul Ancel, Professeur Honoraire à la Faculté de Médecine vint travailler dans le service de Physiologie jusqu'en 1955.

(2) L'épais rideau qui sépare le Secrétariat de la Bibliothèque date de cette époque.

(3) Tachkent, d'après l'interview d'E. Fauré-Fremiet.

(4) La banque Rothschild était repliée à la Bourboule (Puy-de-Dôme).

(5) Trésorier-adjoint, M. Sachs étant Trésorier. M, Sachs ayant suivi la banque en zone libre a pu payer les chercheurs qui s'y étaient réfugiés.

M. Sachs qui assure la gestion de notre trésorerie et l'établissement d'un clearing dans un seul sens (de la Zone Libre à Paris)... La présence en Zone Libre d'un certain nombre de collaborateurs qui se sont groupés sous la présidence de M. Perrin et travaillent sous sa direction aura pour conséquence que le budget présentera cette anomalie d'être en deux parties : l'un pour Paris, l'autre pour Lyon où sont groupés ces collaborateurs".

Et à la fin de l'année, dans la séance du 18 décembre 1941 :

"... Il est réconfortant de constater que, malgré l'amputation du tiers de nos revenus bloqués à l'étranger et dont nous ne pouvons disposer, la Fondation réussira facilement à boucler son budget".

Il était d'autant plus facile de boucler le budget que le personnel - scientifique et autre - était peu nombreux et que tout ce qui était nécessaire - ou presque tout - au fonctionnement de la maison était rationné.

Nous possédons un avis de la Compagnie Parisienne d'Electricité (1) du 16 septembre 1941 nous invitant à ne pas excéder à l'avenir 60% de la consommation éclairage dépensée entre le 1er septembre 1940 et le 31 août 1941, c'est-à-dire à une époque où notre consommation était déjà très réduite. Avant la guerre, nos dépenses annuelles d'éclairage étaient d'environ 6 500 Kw. Entre le 1er septembre 1940 et le 31 août 1941 elles furent d'environ 2 000 Kw, la défense passive nous obligeant à une très grande économie. Que notre consommation soit encore diminuée et ne puisse dépasser 1 200 Kw, cela était difficile ! Nous possédons le double de notre lettre de protestation, mais aucune pièce d'archive sur la suite de cette affaire.

Depuis l'origine, la maison était chauffée au coke de gaz au moyen de quatre chaudières dont, suivant la température, une, deux ou trois étaient en service. Dès la déclaration de guerre le coke avait été rationné, le chauffeur mobilisé. Or la question du chauffeur était presque aussi difficile à résoudre que la question du coke, le maniement des scories pour des chaudières de la dimension de celles de l'Institut étant très pénible. Le coke étant rare, on étudia la possibilité de le remplacer par un charbon d'une autre qualité, mais seul le coke convenait à nos chaudières. On ne chauffa plus la nuit, on ne chauffa plus le dimanche, on chauffa moins dans le jour.

Le Chauffage Urbain fut installé pendant l'Occupation malgré le contingentement des métaux. Entièrement en acier, alors que l'échangeur aurait dû être en cuivre (2). Mais même installé, il ne put fonctionner qu'après l'occupation. La direction du Chauffage Urbain s'était engagé à nous fournir du coke.

Tout ce qui était nécessaire à la vie des laboratoires était contingenté. Et pour arriver à surveiller tant de matières premières, tant de produits, la bureaucratie d'état avait multiplié ses services. Dès les premiers jours de l'occupation, chaque laboratoire dut dépendre pour ses achats d'un ministère. L'Institut de Biologie fut naturellement rattaché au Ministère de l'Education Nationale, c'est-à-dire au C.N.R.S. Il est inutile d'énumérer tous les Offices dépendant du

(1) Remplacée actuellement par l'E.D.F.

(2) Le Chauffage Urbain a été installé en 1941-42 mais n'a commencé à fonctionner qu'en 1946, Ce n'est qu'en 1956 que l'échangeur en acier fut remplacé par un échangeur en cuivre.
Le Chauffage Urbain, comme nous l'avons dit, n'a commencé à fonctionner que pendant l'hiver 1946-47. Mais en 1950, le prix semble excessif, la maison recommença d'être chauffée au coke. Pendant l'hiver 1951-52, une étude sur les prix de revient des chauffages Urbain et au coke fut faite par un ingénieur du Chauffage Urbain et par l'Ingénieur-conseil de la maison, M. Matray. Cette étude montra qu'en tenant compte de l'entretien et de l'amortissement, les prix de revient des deux sortes de chauffage étaient les mêmes. Dans ces conditions, l'Administration de la maison décida de revenir au Chauffage Urbain, plus souple, avec un régulateur automatique et une horloge qui permette le déclenchement.

Secrétariat à la Productions Industrielle, toutes les sections des offices, tous les bureaux des sections, tous les comités d'organisation habilités à répartir les bons d'attribution exigés par les fournisseurs. Heureux si le bon d'attribution enfin obtenu, le fournisseur ne demandait pas un bon de transfert ? Certaines substances ou métaux, sans que rien ne puisse le faire prévoir, échappaient aux Offices et Sections habituels pour dépendre de Comités ou Services divers qui paraissaient n'avoir aucun rapport avec la chose demandée. Ainsi les bons d'attribution d'argent auraient dû être délivrés par la section des métaux précieux, de la section des métaux non ferreux de l'Office Central de répartition de Produits Industriels. Mais la section des Métaux précieux s'en déchargeait sur le service des Recherches techniques du Grand Palais. L'huile de vaseline dépendait habituellement du service de roulage de la Préfecture de Police. Mais la Préfecture de Police à qui nous demandions de la vaseline pour l'atelier de mécanique nous renvoyait au groupement d'importation et de répartition de la pharmacie, qui nous priait de nous adresser au bureau des produits pétroliers de la Préfecture de la Seine. Et, bien que le personnel scientifique fût peu nombreux, et, par conséquent, les besoins limités, le secrétariat obtenait avec difficulté les bons de monnaie-matières nécessaires à l'atelier de mécanique. L'atelier de verrerie n'était pas privé de verre Pyrex, mais celui-ci était de très mauvaise qualité (il manquait de bore) et difficile à travailler.

Nous pourrions multiplier les exemples des difficultés auxquelles le Secrétariat devait faire face tous les jours, En 1943, nous ne fûmes plus rattachés au C.N.R.S. mais au Comité d'Organisation de l'Optique et des instruments de précision qui nous délivra les bons d'attribution pour des produits chimiques et autres qui n'avaient aucun rapport avez l'optique !

Mais les préoccupations d'ordre alimentaire devinrent les plus graves. Les Autorités Occupantes rationnèrent tout le marché, les tickets ne donnant droit qu'à une quantité de nourriture insuffisante pour entretenir une activité normale. Les paysans continuaient à vivre de la même façon, mais les habitants des villes, surtout des grandes villes, connurent des heures pénibles. L'année 1941 fut la plus dure. Les gens surpris par un rationnement qui devenait de plus en plus serré cherchaient à la campagne un supplément ou dans les arrière-boutiques ce que les commerçants dissimulaient ; mais les denrées que l'on arrivait à obtenir ainsi coûtaient le double, le triple ou même davantage du prix normal. Une femme de service vint me dire qu'elle était si fatiguée par manque de nourriture qu'elle ne pourrait pas continuer à travailler. J'allais (1) demander à Pierre Girard l'autorisation d'aider les gens de la maison en achetant et en leur revendant au juste prix ce que je pourrais trouver. Il n'hésita pas et me donna de larges crédits. Pendant toute cette période de misère il fut admirable, non seulement par l'aide matérielle qu'il donnait mais par la compréhension et le souci d'aider moralement tous ceux dont il connaissait l'angoisse.

Au début, ma moisson était bien maigre, mais peu à peu les commerçants cessèrent de se méfier de moi et me vendirent ce qu'ils trouvaient eux-mêmes dont les farines et les légumes secs formaient la partie la plus importante. Un jour, en 1941 ou 42, j'eus l'occasion d'acheter 50 kilos de haricots secs à un prix très élevé, mais c'était pour toute la maison la sécurité d'avoir une nourriture solide. J'osai à peine en parler à Pierre Girard tant le prix était excessif. J'osai enfin ; sans me répondre, il me donna un chèque.

Mais en 1941, les légumes frais étaient rares et on ne pouvait pas se nourrir uniquement de haricots secs et de farines indigestes. Je pensai que l'Institut pourrait en produire lui-même. - la grande terrasse transformée en potager dès les premiers jours du rationnement était bien insuffisante - Pierre Girard réunit le Conseil d'Administration le 12 mai 1941 et obtint l'autorisation d'acheter un terrain. Nous achetâmes un terrain à Igny, en Seine et Oise, facilement accessible par la ligne de

(1) L'auteur s'excuse d'écrire à la première personne, Elle emploie cette forme quand elle est seule responsable.

Sceaux (1). Le terrain acheté, des jardiniers du voisinage y plantèrent les légumes les plus courants, dont les indispensables pommes de terre. On y planta 636 pieds, mais hélas les doryphores se mirent rapidement à leur besogne, L'arséniate de plomb qui les aurait détruits était introuvable, la poudre de nicotine resta sans effet. Nous essayâmes de les faire enlever à la main par un chômeur, mais nous surprimes un jour celui-ci, accablé par le désastre, dormant dans le champ ravagé. La situation était d'autant plus inquiétante que les ordonnances allemandes étaient très sévères pour tous ceux qui avaient mal protégé leurs champs. Mais le malheur n'était pas complet, les feuilles avant d'être mangées avaient fait une partie de leur travail et nous eûmes une petite récolte ; petite, mais suffisante pour faire une distribution aux gens de la maison en tenant compte de l'importance de leur famille. Mais les gens, privés depuis si longtemps de tubercules, comparèrent leurs sacs à ceux de leurs voisins et nous eûmes plus de reproches que de remerciements pour tant de soucis et tant de mal.

Nous fûmes plus heureux à Igny avec les autres légumes, mais le terrain n'était pas grand et les achats difficiles. Notre situation alimentaire améliorée d'une façon peu importante par le Secours National du Maréchal s'améliore beaucoup depuis mai 1942 grâce à M. Brun, trésorier-adjoint de le Fondation qui était en même temps administrateur des domaines des Rothschild. Le domaine de Ferrière en Seine et Oise, qui était une propriété de luxe, avait été transformé en potager quand le rationnement s'établit. Une ou deux fois par semaine, le camion du domaine venait nous apporter les légumes dont nous avions besoin. La petite pièce touchant la loge de la téléphoniste qui avait été la cantine et qui fut plus tard une salle de séminaire, devint une boutique à légumes. Nous (2) pûmes alors élargir notre clientèle : des scientifiques travaillant dans les Instituts voisins, des amis de l'Institut dont Aline Lapicque, la fille de Jean Perrin, vinrent nous demander un supplément de légumes. Pendant l'hiver 1943-44, près de 60 personnes - pour 60 familles - venaient régulièrement nous acheter à l'abri du vent et du froid alors que dans les rues les queues, par tous les temps, étaient longues devant tous les magasins d'alimentation. Après la vente, nous cédions à des prix très bas les légumes qui ne pouvaient se conserver aux œuvres du voisinage, en particulier à un orphelinat, ce qui nous valut d'être très bien avec toutes les maisons religieuses du quartier.

Igny continuait à nous envoyer des légumes, le jardinier de l'Institut, Fargeas, cultivait des tomates et du persil sur notre grande terrasse, notre animalerie nous procurait des lapins que nous distribuions à tour de rôle aux gens de la maison et nous achetions partout où il était possible d'acheter tout ce qui était nourrissant ; nous avons même fait venir du sucre de la Martinique (3).

Après la libération et jusqu'à ce que la situation redevienne normale, nous avons continué notre trafic, toujours en déficit ! Nous étions de déplorables commerçants. Il est vrai que la balance de nos comptes n'était pas notre souci majeur !

(1) Terrain de 1 208 m² situé sur la commune d'Igny, au lieu dit du Pré Baron, Prix : 60 400 F. Acheté par l'intermédiaire de l'agent immobilier Ferré, de Verrières-le-Buisson. L'acte d'achat a été signé par le Vice-Président du Conseil d'Administration faisant fonction de Président, Paul Lebeau, chez Maître Besnard, notaire à Palaiseau. Le terrain appartient toujours à la Fondation en 1967 date où ces lignes ont été écrites.

(2) Mlle Yvonne Razet, Secrétaire, m'aidait et m'a remplacée lorsque j'ai dû quitter Paris pendant les derniers mois de l'occupation. Mme Fé1ix, chef d'équipe des femmes de service, dont nous avons déjà parlé, vendait. Mme Bâton, femme de notre mécanicien, était comptable.

(3) La ration humaine de sucre était très insuffisante, mais les Drosophiles du Service de Génétique avaient leur ration de sucre entière. Le service obtint du C.N.R.S. un bon de 50 kg de sucre roux pour elles. Quand le sac arriva, les femmes de service comprirent mal que des mouches puissent être mieux traitées qu'elles-mêmes. Elles manifestèrent de façon très vive leur mécontentement.

Un jour d'avril 1942, nous avons appris par la radio anglaise la mort de Jean Perrin à New York (1).

Toute la maison en devint silencieuse.

Il n'était pas revenu à Paris depuis l'Exode, mais il existait. Il reviendrait, nous l'attendions. De savoir qu'il ne reviendrait jamais, l'Institut devenait subitement vide. Il y venait journellement, n'ayant qu'à traverser la cour pour aller du laboratoire de Chimie-Physique où il avait son bureau, à l'Institut qu'il avait aidé à créer et dont il était fier. Son allure large, souple, sa chevelure blanche abondante, dressée en flammes, disait Paul Valéry (2), son regard toujours dirigé vers le lointain, étaient ceux d'un poète. Georges Urbain, qui avait tous les dons, en sculptant son buste (3) dans leur jeunesse, ne lui avait-il pas dit qu'il faisait le buste de Dionysos (4) ? Mais il était accessible à tous, nous avons dit qu'il prenait souvent ses repas à la cantine et que n'importe quel chercheur pouvait ainsi l'approcher en dehors de son travail et constater combien il était direct et simple bien que son propos, même familier, portât la marque d'un grand esprit. Très souvent, dans les conférences hebdomadaires, il somnolait.

Les applaudissements qui saluaient la fin de la conférence le réveillaient et, pour montrer qu'il n'avait rien perdu, malgré l'apparence, de l'exposé du travailleur, immédiatement il lui posait la question essentielle qui ouvrait la discussion.

L'Institut ne retrouverait jamais l'enthousiasme, la chaleur qu'il entretenait autour de lui (5).

Paul Lebeau, Vice-Président du Conseil d'Administration, qui faisait fonction de Président depuis le départ de Jean Perrin, fut élu à la Présidence le 27 Février 1943.

Les autorités occupantes opéraient par touches successives contre ceux qui n'étaient pas de la race supérieure - les Aryens - c'est à dire contre les Israélites. Au moment de l'achat du terrain d'Igny, l'acquisition ne put avoir lieu que si le Conseil d'Administration ne comprenait pas d'Israélites. Pierre Girard n'avoua qu'André Mayer - Louis Sachs en faisait aussi partie - uniquement parce qu'André Mayer avait des titres qui pouvaient le faire accepter. A une demande d'assurance contre les accidents de laboratoire au bénéfice d'un travailleur faite à la Compagnie La Nationale, il nous fut répondu que si le travailleur était Israélite, l'assurance était inutile, les Israélites ne pouvant rien toucher en cas d'accident. Mais, jusqu'en 1942, les Autorités Occupantes qui arrêtaient les personnes, laissèrent la maison tranquille. En avril ou mai 1942, le Commandant du "Grand Paris" s'intéressa à l'Institut et ne l'autorisa à fonctionner que si les trois conditions suivantes étaient remplies : (6)

(1) Il mourut le 17 avril. Nous dûmes apprendre la nouvelle un ou deux jours plus tard.

(2) Jean Perrin, vu par Paul Valéry, in "Jean Perrin" par Fernand Lot, p.204, Ed. Seghers, 1963.

(3) L'Institut de Biologie possède deux bustes de Jean Perrin : celui de Georges Urbain, en plusieurs exemplaires (exécuté vers 1904 ou 1905, Jean Perrin étant âgé de 35 ans) et celui exécuté par Mme Marinesco vers 1930, alors qu'il avait 60 ans.

(4) Discours de Jean Perrin au Jubilé de Georges Urbain, le 10 juin 1938, in "Science et Espérance" de Jean Perrin, p. 91, Ed. P.U.F., 1948.

(5) Depuis 1938 on avait aménagé pour lui, quand il prendrait sa retraite, afin qu'il puisse y travailler en toute tranquillité, au rez-de-chaussée, un bureau dans la pièce 9 en y mettant des rayonnages en chêne teinté et des boiseries. La pièce 9 était auparavant le bureau commun aux travailleurs du Service de Physique. Après la Libération, le bureau fut attribué à Jacques Duclaux.

(6) Nous n'avons sur cette autorisation de fonctionner que le procès-verbal de la séance du Conseil du 27 juin 1942 où Pierre Girard relate les faits. D'après la suite du procès-verbal, l'autorisation difficile n'avait été accordée que “peu de jours" avant le 22 juin.

1° - le nom de l'établissement : “Fondation de Rothschild" doit être changé,
2° - cette autorisation ne signifiera en rien l'annulation des mesures allemandes contre le professeur Langevin (1),
3° - toute activité ou propos anti-allemands amènera le retrait immédiat de l'autorisation.

L'Administration devra faire connaître sans délai le nouveau nom de l'établissement.

Pierre Girard avait répondu au Commandant du "Grand Paris" que, seule, la dénomination d'Institut de Biologie figurerait désormais dans les actes de la vie scientifique et administrative de l'Institut. Fondation Edmond de Rothschild disparut donc de la façade de la maison, du papier à lettres et du cachet qui était la signature de l'Institut. Quant aux propos anti-allemands, dès les premiers jours de l'occupation, nous l'avons dit, la plus grande réserve s'imposait, certains travailleurs ayant une admiration avouée pour Hitler. D'ailleurs, l'Allemand Engeland nous surveillait.

Mais un danger beaucoup plus grave attendait l'Institut, venant, non des Allemands, mais des Français. Le lundi 22 juin 1942, arriva, avec le courrier normal du matin, une réquisition des bâtiments de l'Institut au profit de la Fondation Française pour l'Etude des Problèmes Humains dont Alexis Carrel était le Régent. Pierre Girard que j'avertis immédiatement, en fut profondément ému. Il me demanda de n'en parler à personne et s'enferma dans son bureau. Seul, il téléphona à la Préfecture pour protester et écrivit au Préfet la lettre suivante (2) :

22 juin 1942

Monsieur le Préfet,

C'est avec une véritable stupeur que, sans aucun préavis, sans la moindre enquête préalable sur la nature et l'importance de l'activité scientifique de l'Institut de Biologie Physico-Chimique, je reçois de vos services l'avis de réquisition de cet Institut au profit de la Fondation Française pour l'Etude des Problèmes Humains. Cette réquisition me parvient peu de jours après l'avis officiel du Commandant du "Grand Paris" qui, après enquête, sur la nature des travaux poursuivis, soit en liaison avec l'Institut Pasteur (fabrication d'un vaccin anti-typhus exanthématique) soit de façon autonome (accroissement du rendement dans la fabrication de l'insuline) a très rapidement communiqué à l'Institut l'autorisation de fonctionner.

Il m'est impossible de croire qu'après tant d'efforts, tant de peine, pour maintenir intacte l'activité d'un des centres scientifiques les plus importants et les plus estimés en France et à l'étranger, ce soit du côté français que, brutalement, avec une totale insouciance de l'importance de ce qu'il détruit, l'ordre me soit communiqué de renoncer à la poursuite des buts scientifiques - dont l'importance sociale est grande - qui absorbe notre activité.

Mon premier soin sera de communiquer cet ordre aux dix Membres de l'Académie des Sciences qui composent notre Conseil d'Administration, mais j'espère encore, Monsieur le Préfet, qu'une solution différente sera trouvée au profit de la Fondation pour l'Etude des Problèmes Humains et que l'activité d'un Institut de Recherche français, le mieux outillé et actuellement l'un des plus actifs en France et en Europe, travaillant de toutes ses forces, de tout son courage, de toute

(1) Paul Langevin faisait partie du Conseil d'Administration de la 1ère fondation depuis 1926. Il faisait donc partie aussi de la seconde ; il avait protesté par lettre du 19 mars 1931 contre la fusion des deux fondations et n'était plus venu assister aux séances depuis cette date.

(2) Tous les documents qui ont servi à rédiger cet article proviennent :
a) des procès-verbaux du Conseil d'Administration,
b) du journal tenu pendant cette période par l'auteur de ces lignes.

Ordre de réquisition du 12 juin 1942

PREFECTURE DU DEPARTEMENT DE LA SEINE

OBJET : Réquisition pour
La Fondation Française pour
l'Etude des Problèmes humains

ORDRE DE REQUISITION

En exécution des prescriptions de la loi du 11 juillet 1938, pour l'organisation générale de la Nation en temps de guerre, du décret portant règlement d'administration publique du 28 novembre 1938, de l'arrêté de M. le Ministre de l'Intérieur relatif aux réquisitions d'immeubles et du décret-loi du 1ier Juin 1940.

Vu le décret de M. le Président de la République portant ouverture du droit de réquisition.

Les locaux dont la désignation est faite au verso du présent avis sont requis pour les besoins de la Nation. Il est interdit d'en disposer.

Ces locaux seront utilisés selon les besoins, et les indemnités prévues par les règlements seront attribuées à l'ayant-droit à compter du jour de l'occupation effective.

Fait en double exemplaire, dont l'un est conservé par l'intéressé, et l'autre par le Préfet à titre d'accusé de réception.

Emargement de l'intéressé (1)

A PARIS le 12 juin 1942
LE PREFET DE LA SEINE
(sceau) (Signature)

(1) Observations au verso

Marge :

Occupation effective le

LE PREFET DE LA SEINE
(Signature)

N°3161-500

PREFECTURE DU DEPARTEMENT DE LA SEINE

-:-:-:-

N° 199

OBJET : Réquisition pour
la Fondation Française pour
l'étude des Problèmes humains

ORDRE DE REQUISITION

PREFECTURE DE LA SEINE
12 JUIN 1942
Bureau des Affaires de Réquisitions et de Contrôle

En exécution des prescriptions de la loi du 11 juillet 1938, sur l'organisation générale de la Nation en temps de guerre, du décret portant règlement d'administration publique du 28 Novembre 1938, de l'arrêté de M. le Ministre de l'Intérieur relatif aux réquisitions d'immeubles et du décret-loi du 1er Juin 1940;

Occupation effective le

Vu le décret de M. le Président de la République portant couverture du droit de réquisition

LE PREFET DE LA SEINE
(Signature)

Les locaux dont la désignation est faite au verso du présent avis sont requis pour les besoins de la Nation. Il est interdit d'en disposer.

Ces locaux seront utilisés selon les besoins, et les indemnités prévues par les règlements seront attribuées à l'ayant-droit à compter du jour de l'occupation effective.

Fait en double exemplaire, dont l'un est conservé par l'intéressé, et l'autre par le Préfet à titre d'accusé de réception.

Emargement de l'intéressé (1) :

A PARIS, le 12 juin 1942

LE PREFET DE LA SEINE

(Sceau) (Signature)

DEPARTEMENT DE LA SEINE
LE PREFET

(1) Observations au verso.

FOURNITURE DU MATÉRIEL - BUREAU DES CIRCULAIRES

sa bonne volonté à la solution de problèmes scientifiques d'une telle importance sociale, sera non pas encouragée, nous n'en demandons pas tant, mais tout au moins respectée, fût-ce dans l'indifférence.

Veuillez agréer, Monsieur le Préfet, l'hommage de mes sentiments respectueux et dévoués.

Professeur Pierre Girard

N.B. - J'ai laissé de côté les questions administratives que poserait l'acte de réquisition, En effet, l'Institut de Biologie est constitué pour la presque totalité de laboratoires de l'Ecole des Hautes Etudes qui sont les organismes d'Etat : le mien, celui du Professeur Duclaux, celui du Professeur Aubel. En outre, des Maîtres de recherche, des Chargés de recherche, des chercheurs du Centre National de la Recherche Scientifique, également organisme d'Etat, y ont aussi leurs laboratoires. Comme l'activité de ces laboratoires et de ces chercheurs ne saurait être interrompue, la question préalable se poserait de trouver des locaux et l'outillage appropriés pour que le rendement scientifique de tous ces groupements n'ait pas à souffrir d'une telle réquisition. Les difficultés me paraissent insurmontables.

La lettre fut remise dans la journée au secrétariat du Préfet. Elle n'était qu'une protestation. Le lendemain, Pierre Girard me dit qu'il avait pris la décision de refuser la réquisition et que je devais avertir les travailleurs de la maison du danger qui pesait sur elle. Il prit alors contact avec Jacques Duclaux et Eugène Aubel et, le mercredi 24 juin, ils écrivirent une note (1) sur l'Institut qui partit le lendemain pour Vichy par l'intermédiaire d'un ami pour être remise au Maréchal, l'autorité d'Alexis Carrel ne venant évidemment que de l'appui de Pétain. D'ailleurs, le même jour, 24 juin, les journaux et la radio annoncèrent que Carrel avait été reçu par le Chef de l'Etat. Le Conseil d'Administration fut convoqué le samedi 27.

Le Conseil écrivit la protestation suivante :

Le Conseil d'Administration, réuni en séance le 27 juin 1942, a pris connaissance de l'acte de réquisition de l'Institut de Biologie Physico-Chimique et des démarches de M. Girard auprès du Préfet de La Seine. Il considère que cet acte ne peut s'expliquer que par l'ignorance de l'importance et de la nature des travaux poursuivis à l'Institut et il est convaincu que l'Administration, mieux informée, renoncera à cette réquisition.

Actuellement, trois grands laboratoires de l'Ecole des Hautes Etudes occupent les locaux de l'Institut : celui du Professeur Duclaux, membre de l'Institut (Chimie colloïdale) qui compte trois travailleurs celui du Professeur Aubel, de la Faculté des Sciences (Chimie biologique) qui compte dix travailleurs, celui du Professeur Girard, de l'Ecole des Hautes Etudes (Biophysique) qui compte sept travailleurs.

En dehors de ces travailleurs, les laboratoires de l'Institut accueillent douze travailleurs, chercheurs, chargés de recherche et Maîtres de recherche du Centre National de la Recherche Scientifique. En outre de ces travailleurs permanents, des savants n'appartenant pas au cadre de l'Institut sont autorisés à utiliser l'outillage et profitent des conseils des Directeurs d'Etude.

Cette activité ne s'est pas ralentie depuis la guerre, elle s'est orientée en partie vers des buts d'un intérêt général immédiat. Deux graves questions font l'objet des préoccupations de l'Institut : Premièrement la question de la fabrication du vaccin anti-typhus exanthématique pour laquelle la collaboration de l'Institut a été demandée à l'Institut Pasteur. Deuxièmement l'accroissement du rendement dans la fabrication de l'insuline dont l'importance est vitale ; ces recherches sont déjà couronnées de succès, le rendement ayant été doublé. De nombreux diabétiques ont déjà été sauvés grâce à ces recherches.

(1) Les termes de cette note étant à peu près les mêmes que la lettre au Préfet ou la protestation du Conseil d'Administration que nous allons reproduire, nous ne la donnons pas.

La réquisition reviendrait à une véritable destruction d'un organisme en activité, disposant d'un matériel parfaitement adapté et entièrement utilisé, acquis à très grands frais et qu'il serait impossible de reconstituer actuellement :

Ont signé :
M. le Professeur Achard, de l'Académie des Sciences, Président de l'Académie de Médecine.
M. le Professeur Borel, de l'Académie des Sciences.
M. le Professeur Cotton de l'Académie des Sciences.
M. le Professeur Joliot, Prix Nobel.
M. le Professeur Jolly, de l'Académie des Sciences.
M. le Professeur Girard, de l'Ecole des Hautes Etudes.
M. le Professeur Lacroix, Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Sciences.
M. le Professeur Lebeau, de l'Académie des Sciences.
M. le Professeur Maurain, de l'Académie des Sciences, Recteur honoraire de l'Académie de Paris.
M. le Professeur Molliard, de l'Académie des Sciences.

Protestation qui fut envoyée au Maréchal, au Ministre de l'Education Nationale et au Préfet de le Seine.

Malgré ces protestations et les démarches que l'on continuait à faire pour alerter tous ceux qui pouvaient avoir une influence sur l'entourage du Maréchal, Pierre Girard était convoqué le mardi 30 juin à la Préfecture de Police pour se faire signifier un second acte de réquisition comprenant cette fois, non seulement les bâtiments, mais le matériel et les produits chimiques avec la remise des clefs de la maison dans les deux heures. Pierre Girard refusa cette seconde réquisition (1) comme il avait refusé la première. En revenant de la Préfecture de Police, il convoque tous les travailleurs de l'Institut et leur dit les faibles possibilités de se soustraire à la réquisition.

Le double refus de Pierre Girard était loin d'être approuvé par tous. Au lieu d'un refus catégorique, n'aurait-il pas dû être plus souple, discuter ? Ne pouvait-il pas laisser à Carrel une partie de la maison ? Même Paul Lebeau, Vice-Président du Conseil d'Administration, qui faisait fonction de Président depuis la mort de Jean Perrin, trouvait qu'il n'était pas diplomate. A cela, Pierre Girard pouvait répondre que si on laissait une partie de la maison, l'autre partie serait rapidement envahie. Mais il n'y avait pas à discuter avec lui : il avait décidé ce qu'il convenait de faire. Il avait la responsabilité de la maison.

Devant la perspective d'une réquisition - ne devait-on pas remettre les clefs dans les deux heures le mardi 30 juin ? - les travailleurs qui ne pouvaient pas sauver les bâtiments sauvèrent leurs appareils et les produits chimiques. Le mercredi 1er juillet, cette maison où l'on avait pendant douze ans avec tant de soin et d'amour rassemblé les appareils les plus modernes, se vida en quelques heures. Se vida : tous les travailleurs des Instituts voisins vinrent aider ceux de la maison. Par toutes les portes largement ouvertes s'écoulaient les appareils les plus encombrants comme les plus simples que l'on cachait dans tous les laboratoires du quartier. Des inconnus, voyant ce déménagement rapide, s'aventurèrent dans la maison. Lamy, l'électricien, surprit l'un d'eux chargé d'une provision de tubes en caoutchouc. Nous assistions malheureux, stupéfaits, à cette hémorragie. On devait quand l'alerte fut passée et les appareils importants remis en place, retrouver jusque dans les couloirs de l'Ecole Normale, un mois après, des objets mis à l'abri et que l'on avait oubliés.

(1) Après le refus de signer, l'ordre de réquisition fut porté dans un service de la mairie. J'allai demander à l'employée de me le confier une heure pour que je le fasse photographier, ce qu'elle voulut bien accepter malgré le danger (et ce qui me permet d'en donner la photocopie). Après la libération je voulus la remercier. J'appris qu'elle avait été tuée dans un bombardement, (Note de l'auteur).

Ordre de réquisition du 26 juin 1942

PREFECTURE DE LA SEINE
DIRECTION DES AFFAIRES
DE REQUISITION ET D'OCCUPATION

LE PREFET DE LA SEINE
à Monsieur LE MAIRE du 5ème Arrondissement

J'ai l'honneur de vous adresser un exemplaire et une copie d'un ordre de réquisition visant les locaux de l'Institut de Biologie Physico-Chimique, sis à Paris, 13, Rue Pierre Curie, y compris le matériel, les produits chimiques, les instruments, etc..., contenus dans cet Institut.

Je vous serais obligé de bien vouloir notifier d'urgence cet ordre à Monsieur le Directeur de cet Institut, 13, Rue Pierre Curie, à Paris, en lui remettant l'exemplaire original.

Vous voudrez bien ensuite me retourner la copie émargée par l'intéressé, et accompagnée d'un certificat de notification.

Pour le Préfet,
Le Directeur des Affaires
de Réquisition et d'Occupation,

PRÉFECTURE
DE
LA SEINE

DIRECTION
DES
AFFAIRES DE RÉQUISITIONS
ET
D'OCCUPATION

60, RUE DE TURBIGO
PARIS-3e

Secrétariat
GC/AB

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
LIBERTÉ - ÉGALITÉ - FRATERNITÉ

Paris, le 26 JUIN 1942

URGENT

LE PREFET DE LA SEINE

à Monsieur LE MAIRE du 5ème Arrondissement

J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint un exemplaire et une copie d'un ordre de réquisition visant les locaux de l'Institut de Biologie Physico-Chimique, sis à Paris, 13, Rue Pierre Curie, y compris le matériel, les produits chimiques, les instruments, etc..., contenus dans cet Institut.

Je vous serais obligé de bien vouloir notifier d'urgence cet ordre à Monsieur le Directeur de cet Institut, 13, Rue Pierre Curie, à Paris, en lui remettant l'exemplaire original.

Vous voudrez bien ensuite me retourner la copie émargée par l'intéressé, et accompagnée d'un certificat de notification.

Pour le Préfet,
Le Directeur des Affaires
de Réquisitions et d'Occupation,

Ordre de réquisition 1er ordre de réquisition transmis à Monsieur le Préfet de la Seine le 6.7.42

L'intéressé a refusé de signer

Le lendemain 2 juillet, coup de théâtre ! Alors que l'on attendait la police pour occuper la maison - la maison vide - Carrel fit téléphoner à Pierre Girard pour lui demander une entrevue qu'il fixe lui-même rue Pierre Curie. Pierre Girard accepta le rendez-vous, mais au siège de la Fondation pour l'Etude des Problèmes Humains 20, rue de la Baume. Le lendemain, Pierre Girard, à l'heure fixée, était rue de la Baume mais n'y rencontra que les collaborateurs de Carrel qui le reçurent fort mal, même avec insolence. Malgré cette prise de contact de mauvaise augure, le rendez-vous Carrel-Girard eut lieu le samedi 4 juillet. Carrel, dont l'ambition était d'entrer à l'Institut, consentit à abandonner la réquisition à la condition que le Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Sciences lui écrivit au nom de l'Académie, que cette réquisition était inopportune (1).

Le Secrétaire Perpétuel, Alfred Lacroix, faisait heureusement partie du Conseil d'Administration. Sollicité, il accepta d'écrire la lettre.

Le lundi 6 juillet, un Conseil d'Administration eut lieu dans le bureau d'Alfred Lacroix à l'Institut de France, Alfred Lacroix demanda qu'on le laissât seul et il écrivit la lettre suivante :

Mon Cher Confrère,

Permettez-moi de vous faire savoir en qualité de Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Sciences combien grandes sont parmi nos confrères la stupeur et l'émotion qu'a produites la nouvelle de la réquisition de l'Institut de Biologie Physico-Chimique, de ses locaux, de son matériel et jusqu'à l'expulsion de leurs laboratoires de ses maîtres et de ses chercheurs.

Ainsi seraient brusquement désorganisés des Services savamment constitués et arrêtés des travaux nombreux qui s'y poursuivent.

Je ne veux pas énumérer le nombre et la nature des recherches scientifiques fort variées entreprises. Je me contenterai de vous citer deux d'entre elles et qui ont un intérêt social immédiat : l'accroissement du rendement dans la fabrication de l'insuline et les recherches poursuivies en collaboration avec les services de fabrication du vaccin anti-typhus exanthématique de l'Institut Pasteur, qui ont déjà produit des résultats pratiques et sauvé des vies humaines.

Si grande et si belle que soit votre propre tâche scientifique, l'opinion publique comprendrait difficilement qu'elle conduise à la dispersion d'un des centres les plus actifs de la Recherche Scientifique Française fonctionnant depuis dix-sept ans (2).

J'espère que ces considérations vous conduiront à trouver une organisation plus en harmonie avec le grand et noble programme que vous avez conçu.

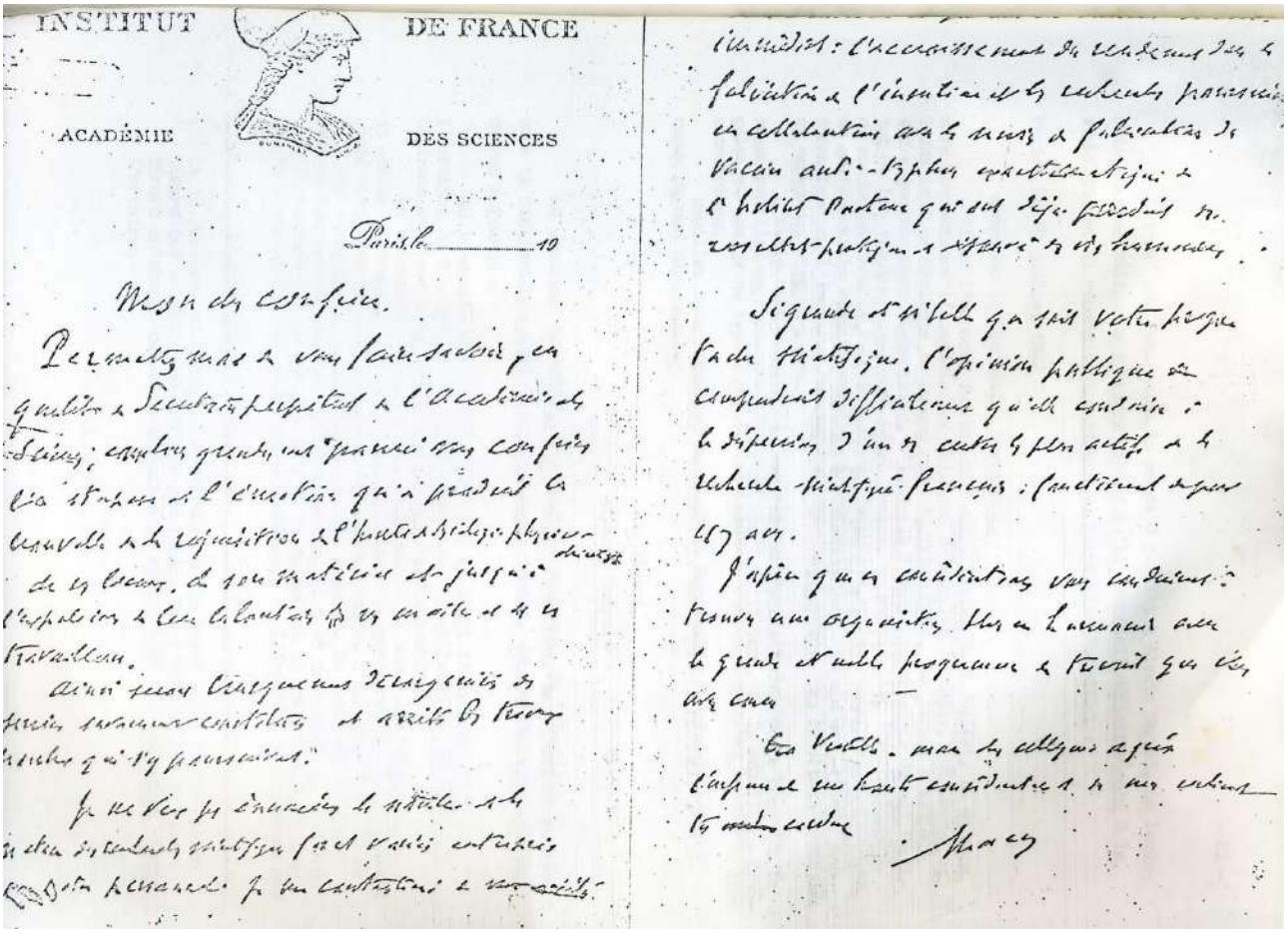
Veuillez, mon cher Confrère, agréer l'expression de sa haute considération et de mes sentiments très cordiaux.

Signé : A. Lacroix.

Lettre qui fut remise le mardi 7 juillet à Alexis Carrel. Le lendemain Carrel téléphona à Pierre Girard qu'il renonçait définitivement à la réquisition.

(1) Amand de Gramont connaissait personnellement Carrel. Il serait intervenu après de lui pour qu'il renonce à la réquisition. Il attribuait une importance décisive à son intervention. (Interview Jacques Duclaux). A. de Gramont fut élu au Conseil d'Administration six mois après sans que l'on puisse établir un lien entre une intervention possible et son élection.

(2) A. Lacroix fait ici une erreur : la Fondation de l'Institut de Biologie datant de 1927, elle avait 15 ans. L'Institut, fonctionnant depuis 1930, avait 12 ans. 17 est peut-être voulu pour donner plus d'ancienneté à la maison. Nous donnons la photocopie de la lettre autographe. A. Lacroix a dû envoyer à Carrel une copie dactylographiée.



INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES SCIENCES

Paris le 19

Il répondit directement au Secrétaire Perpétuel :

Paris, le 10 juillet 1942,

Monsieur le Secrétaire Perpétuel,

J'ai eu l'honneur de recevoir votre lettre du 5 juillet. Il va sans dire que puisque l'Académie des Sciences en exprime le désir, les locaux de l'Institut de Biologie ne seront pas réquisitionnés. Ces locaux m'avaient été signalés comme disponibles. J'ignorais l'activité présente de cet Institut et les travaux cités dans votre lettre, en particulier l'accroissement du rendement dans la fabrication de l'insuline et les recherches poursuivies en collaboration avec le service de fabrication du vaccin anti-typhus exanthématique de l'Institut Pasteur qui ont déjà produit des résultats pratiques et sauvé des vies humaines.

J'avais donc demandé la réquisition de ces locaux parce que j'ai la responsabilité de recherches indispensables à l'avenir de la population française et que je ne trouve pas de laboratoires où ces recherches puissent être entreprises

Veuillez donc recevoir, Monsieur le Secrétaire Perpétuel, l'assurance de mon dévouement.

Le Régent,
Alexis Carrel

Le vendredi 10 juillet (1), tout le personnel de l'Institut se réunit dans la Bibliothèque pour remercier Pierre Girard, Jacques Duclaux lut l'adresse suivante :

Au lendemain d'une crise qui a mis en péril l'existence même de l'Institut de Biologie Physico-Chimique, les travailleurs de cet Institut désirent exprimer à M. Pierre Girard leur reconnaissance.

En défendant la maison, non seulement il a sauvé les résultats de 17 années d'efforts, mais il a tiré les cinquante personnes qui y travaillent d'une situation qui pour beaucoup était sans espoir. C'est grâce à son calme et à son énergie que ce résultat a pu être atteint. Se trouvant seul pour assumer les responsabilités les plus graves, il a dû tout décider, tout prévoir et pendant une semaine le sort de la maison et de tout ce qu'elle contenait a reposé sur lui seul. Les travailleurs de l'Institut n'oublieront pas le courage dont il a fait preuve ; ils le remercient de l'exemple qu'il a donné et font des vœux pour qu'il puisse voir se poursuivre dans la paix le travail de la maison qui lui devra son indépendance.

Ils le prient en même temps de bien vouloir transmettre à son Conseil d'administration et tout particulièrement à M. Alfred Lacroix, Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Sciences, l'expression de leur gratitude pour l'appui qu'ils ont trouvé auprès de lui.

Paris, le 10 juillet 1942.

Adresse que le Secrétariat avait fait calligraphier et qui fut remise dans la séance même à Pierre Girard.

Quelques jours après, comme nous évoquions tous ces évènements et que je lui disais combien son courage et l'obstination dans le courage alors que tout semblait perdu, avaient été admirables, il me répondit simplement, lui qui paraissait si souvent maladif et toujours absorbé par ses recherches :

"J'aime la lutte".

Une nouvelle menace venant de Français peureux et collaborants vint peser sur la vie de l'Institut. Nous ne connaissons cette menace que par le procès-verbal du Conseil d'Administration du 28 Janvier 1943. Aucun papier d'archives permettant des précisions ou des recoupements ne nous est parvenu. Aussi nous ne pouvons que reproduire in-extenso ce procès-verbal :

... "Des obligations du Chemin de Fer de l'Est au nom de la Fondation Edmond de Rothschild, venant à remboursement, le service du contentieux de la Compagnie de l'Est a cru devoir demander au Commissariat aux Questions Juives l'autorisation de rembourser. Le Sous-Chef de Bureau au service de l'Aryanisation Economique du dit Commissariat ayant décidé que l'Institut était une institution juive, a averti la Compagnie de l'Est (et seulement celle-ci) de cette décision et qu'à sa demande un arrêté allait être pris bloquant tout l'avoir de l'Institut, avoir dont la dévolution serait faite soit au profit de l'U.G.I.F. (2), soit au profit de l'Université.

(1) Le 10 juillet, au matin, la Préfecture de la Seine avait averti Pierre Girard que la main-mise n'était pas levée. Sur l'affirmation de Pierre Girard qu'Alexis Carrel renonçait à la réquisition, la Préfecture classa l'affaire.

(2) U.I.G.F. Union Générale des Israélites de France, instituée par la loi du 29 novembre 1941. Cette union a pour objet d'assurer la représentation des Juifs auprès des pouvoirs publics, notamment pour les questions d'assistance, de prévoyance et de reclassement social. Toutes les associations juives étant dissoutes, leurs biens sont dévolus à l'U.G.I.F. (texte de la loi).

Cette nouvelle menace a décidé la Commission Permanente à demander une entrevue à M. Darquier de Pellepoix (1) à qui M. Lebeau a exposé qu'il s'agissait là, sans aucun doute possible, d'un malentendu : l'Institut par son objet purement scientifique, par son Conseil d'Administration et son personnel scientifique, ne présentant aucun caractère juif.

M. Darquier de Pellepoix en a rapidement convenu et a promis de faire le nécessaire pour qu'il soit donné satisfaction à la demande de la Commission Permanente sans d'ailleurs qu'à cette date, 28 janvier, cette promesse ait encore été suivie d'effets.

Cette nouvelle alerte montre la nécessité pour la Direction de s'appuyer sur un Conseil présentant le quorum prévu par les statuts et de compléter au plus tôt le Conseil par l'élection de membres nouveaux.

Le Conseil se range à l'unanimité à l'avis de M. Lebeau et procède aussitôt à l'élection des dix membres suivants : MM. Maurice de Broglie, Damiens, Jacques Duclaux, Louis Fage, Armand de Gramont, Javillier, Jolibois, Mauguin, Montel, Charles Pérez.

La séance est levée à 17 heures".

La vie de l'Institut n'ayant pas été interrompue après cette alerte, les procès-verbaux des Conseils d'Administration suivants ne faisant plus mention de cette affaire, nous avons toutes les raisons de conclure que les avoirs de l'Institut ne furent pas bloqués et que M. Darquier de Pellepoix, Commissaire aux Questions Juives fit ce qu'il avait promis de faire.

Mais le procès-verbal du Conseil du 23 janvier 1943 appelle un autre commentaire.

Une loi du 5 février 1941 relative aux Associations reconnues d'utilité publique "ajourne les élections des Membres du Conseil d'Administration et proroge les pouvoirs des Administrateurs en fonction. Il résulte de ces dispositions que si, pour quelque cause que ce soit (démission, radiation, décès) des vacances s'étaient produites depuis la promulgation de la loi du 5 février 1941 ou venaient à se produire au sein du Conseil d'Administration de votre établissement, il ne devrait pas être procédé à de nouvelles élections pour remplacer, même provisoirement, les membres ainsi retranchés du Conseil... Si, dans l'ignorance des dispositions susvisées de la loi du 5 février 1941, de nouvelles élections avaient été faites depuis la promulgation de la dite Loi au sein de votre Conseil d'Administration, ces élections seraient frappées de nullité." (2)

Le Conseil d'Administration ne connaissait pas cette loi - dont nous avions été avertis en mai 1941, mais que trop de soucis nous avaient fais oublier. - S'il l'avait connue ou s'il s'en était souvenu, il ne se serait pas mis, en élisant de nouveaux membres, dans une situation qu'il voulait justement éviter. Mais aucune perquisition ne fut faite à l'Institut et les Autorités Occupantes n'ayant pas demandé la liste des Membres avant et après la Loi du 5 février 1941, ignorèrent que cette loi n’avait pas été respectée.

Une dernière menace eut lieu quelques mois avant la Libération, menace sur laquelle nous n'avons aussi que le procès-verbal d'un Conseil d'Administration. Nous nous bornons donc à transcrire ce procès-verbal comme nous l'avons déjà fait. Ce Conseil eut lieu le 6 juin 1944, le jour même du débarquement des alliés en Normandie.

"La séance est ouverte à 15 heures,

... le Conseil d'Administration, après avoir entendu l'exposé de M. Lebeau, Président, décide de déférer au Conseil d'Etat la décision constituée par une lettre du 4 avril 1944 du Commissariat aux Affaires Juives à M, le Recteur de l'Université de Paris relative à l'organisation de l'Institut de Biologie Physico-Chimique.

La séance est levée à 15h 30".

(1) Darquier de Pellepoix, Commissaire Général aux questions juives.

(2) Circulaire du Directeur des Affaires Economiques et Sociales du 12 mai 1941 (Archives de l'Institut). La loi parut au Journal Officiel du 10 février 1941.

Ce procès-verbal est beaucoup moins explicite que celui du 28 janvier 1943. Le Rectorat, à qui nous l'avons demandé, n'a pas retrouvé dans ses archives la lettre du 4 avril 1944 dont il est question. Aucun recoupement n'est donc possible. Les soucis politiques et militaires venant du débarquement des Alliés expliquent le court exposé du Président pour qui la menace des Autorités Occupantes perdait de son actualité.

Ce fut la dernière action des Allemands ou des Français collaborants pour entraver ou détruire la vie scientifique de l'Institut. La Libération approchait. Des travailleurs prirent part à la Libération de Paris mais l'Institut n'y joua aucun rôle et fut épargnée dans les combats de rues.

La France était libre, mais désorganisée, appauvrie. La vie reprit très lentement un cours normal.

Malgré les circonstances si défavorables, quelques thèses eurent lieu pendant l'occupation :

1941 : Mlle Suzanne BAZIN, Service de Physique : Thèse de Pharmacie :
“Contribution à l'étude des substances toxiques sur la cellule végétale (Eludea canadensis)”.
Mme Thérèse GRIVET, Service de Physique : Thèse d'Etat :
"Contribution à l'étude des rayons cosmiques".

1943 : Simon CHEVAIS, Service de Génétique : Thèse d'Etat :
"Déterminisme de la taille de l’œil chez le mutant de la drosophile. Intervention d'une substance diffusible spécifique".

1944 : Mlle Suzanne BAZIN, Service de Physique : Thèse d'Etat :
"Influence de l'acide combiné aux matières colorantes basiques sur leur pénétration dans la cellule végétale et sur quelques unes de leurs propriétés physico-chimiques".

Pendant la même période, 4 prix ont été décernés par l'Académie des Sciences :

1939 : Boris EPHRUSSI : Grand Prix des Sciences Physiques.

1940 : Nine CHOUCROUN : Prix Hughes.

1941 : Francis PERRIN : Prix Montyon.

1942 : Paul ABADIE : Prix Pierre Laffitte.

Chapitre III

De Septembre 1944 à Décembre 1958 (1)

Les Chefs de Service qui s'étaient exilés reprirent le chemin de la France.

"Leur nomination ayant été faite, aux termes du Règlement Intérieur, pour un nombre limité d'années, variable suivant la fonction, il se trouve que tous actuellement sont assujettis à une réélection, Le plupart, ou ne sont pas rentrés, ou font partie de missions militaires et, de ce fait, partageront leur temps entre Londres et Paris. Mais voici que le premier d'entre eux, M. Wurmser qui était chargé (2) à l'Institut du Service de Biophysique, est de retour à Paris, et serait heureux de reprendre son Poste. La Commission Permanente et le Comité de Direction proposent la réintégration de M. Wurmser dans ses anciennes fonctions. Le Conseil adopte cette proposition." (Conseil d'Administration du 25 janvier 1945)

Le même Conseil d'Administration réintègre Boris Ephrussi qui était aux Etats-Unis dans ses fonctions de Chef du Service de Génétique. Théophile Cahn, réfugié également aux Etats-Unis, rentré en mai 1945 et qui était avant la guerre Chef de Service adjoint en Physiologie, fut nommé, par suite de la démission d'André Mayer (3), Chef de Service, Jacques Houget étant nommé Chef de Service adjoint.

Ces services avaient continué à fonctionner pendant leur absence avec une activité réduite : le Service de Biophysique avec Jacques Tonnelat, le Service de Génétique avec Simon Chevais et celui de Physiologie avec Jacques Houget.

Francis Perrin et Pierre Auger ne revinrent pas et le Service de Physique fut supprimé. Nous avons déjà dit que le Service de Physiologie végétale avait cessé d'exister à la déclaration de guerre, Lucien Plantefol ayant été mobilisé.

(1) Deux faits sont à signaler qui nous semblent être mieux à leur place en note que dans le texte même du 3è chapitre :
a) En mai ou juin 1945, un camion de l'armée dépose à la Bibliothèque 42 volumes du Beilstein, Chaque volume portait un cachet D.G.E.R., 2e division T.F. Ce cachet émanait de la Direction Générale d'Etudes et de Recherches qui était un service de contre-espionnage. Le soldat qui conduisait le camion ne nous demanda ni décharge, ni accusé de réception. Voilà le fait : le conducteur du camion, qui était un ami des Boudin (concierges de l'Institut de Biologie), raconta que ces volumes avaient été pris aux Allemands et qu'un officier lui avait dit de les porter à l'Institut. Comme il ne connaissait qu'un Institut au monde : le nôtre, il était venu directement rue Pierre Curie... Nous n'avons jamais su autre chose que ce que nous a dit le conducteur du camion. Ces volumes (sauf deux) doublaient ceux que nous possédions déjà. Nous gardâmes les volumes de l'armée et cédâmes en novembre 1949 les volumes qui nous appartenaient (40) auparavant au Commissariat à l'Energie Atomique. (L'accusé de réception du chèque de l'Energie Atomique et le relevé des volumes vendus se trouvent dans le dossier factures ayant servi à l'histoire de l'Institut de Biologie).
b) Un Assistant du Service de Physique, Néda Marinesco, travaillant à l'Institut de Biologie depuis 1927, collaborait pendant l'occupation avec les Nazis. Il en recevait à l'Institut même. Le Direction dans sa séance du 24 janvier 1946 n'a pas renouvelé son mandat de trois ans qui expirait en août 1946, Néda Marinesco dut donc partir.

(2) Chargé de Service et Chef de Service paraissent synonymes dans les procès-verbaux du Conseil d'Administration.

(3) Nous parlerons plus loin des raisons qui amenèrent André Mayer à donner sa démission des fonctions qu'il occupait à l'Institut de Biologie.

Après le retour des Chefs de Service et la réorganisation de leurs laboratoires, les services et le nombre de leurs travailleurs étaient en 1945 (1) :

1 - Service de Chimie Physique Physiologique.
Chef de Service : Pierre Girard.
Chef du Sous-Service de Synthèse Organique : Jacques Parrod.
Assistante : Yvonne Garreau.
Effectif total 8

2 - Service de Génétique.
Chef de Service : Boris Ephrussi.
Effectif total 11

3 - Service de de Biophysique.
Chef de Service : René Wurmser.
Effectif total 10

4 - Service de Physiologie animale.
Chef de Service : Théophile Cahn.
Chef de Service adjoint : Jacques Houget.
Effectif total 7

5 - Service de Biochimie.
Chef de Service : Eugène Aubel.
Chef de Service adjoint : Yvonne Khouvine.
Effectif total 15

6 - Service des Colloïdes..
Chef de Service : Jacques Duclaux.
Effectif total 4

7 - Après le départ de Marinesco, il restait 2 travailleurs à l'ex-Service de Physique,
Nine Choucroun faisant la navette entre Paris et New-York jusqu'en 1954.
En comptant Nine Choucroun 3

8 - Travailleurs indépendants des services (2) 9

Total des travailleurs scientifiques 67

(1) A la fin du chapitre nous donnerons la liste des travailleurs qui ont présenté des thèses en indiquant l'année et les Services dont ils faisaient partie. Mais nous devons signaler que le service de génétique s'enrichit de Philippe L'Héritier (octobre 1945 - juillet 1951), Maître de Conférences de génétique qui devint Professeur et de Rizet (Avril 1946-janvier 1962) Maître assistant qui devint également Professeur.

(2) - Le Dr. Jacques Varangot, médecin-chef de l'Hôpital Tarnier, à qui Pierre Girard avait donné l'hospitalité pendant l'occupation et qui partit en juin 1946, avec 2 aides-techniques.
- René Delaplace, industriel, qui était venu dans les mêmes circonstances et qui resta avec deux travailleurs jusqu'en 1953 ;
- Un chimiste de la firme Théraplix, Moyeux, qui était venu toujours pour les mêmes raisons et qui partit en mai 1946 avec 1 collaborateur ;
- Enfin, nous devons mentionner la présence de Serge Tchakotine, biologiste russe, écrivain auteur du "Viol des foules" qui eut un retentissement mondial ; il occupa un laboratoire du rez-de-chaussée de 1922 à 1949.

Vivaient en outre dans la maison :

Personnel Administratif 3 (1)
Personnel Technique
(mécaniciens, électricien, verrier). 6
Personnel d'entretien 12

Total général 88

Ainsi, en 1946, l'Institut comprenait 6 Services totalisant 50 travailleurs (chercheurs et aides-techniques) et 9 travailleurs indépendants.

En 1958, année où s'interrompt cette étude, l'Institut comprenait 8 Services : un seul nouveau, celui de Chimie des Substances Organiques Naturelles, créé en 1948 sous la direction d'Edgar Lederer, Chef de Service. Le Service de Synthèse Organique, créé en 1948, avec Jacques Parrod comme Chef de Service, n'était qu'une transformation intérieure. Il existait en outre un laboratoire dirigé par Nine Choucroun revenue définitivement d'Amérique. Le nombre des travailleurs scientifiques était en 1958 de 118, le personnel technique et d'entretien ayant obligatoirement augmenté - le personnel administratif restant inchangé - 147 personnes vivaient dans la maison.

Enfin, si nous comparons la période qui a précédée la guerre avec celle qui a précédée 1958, nous constatons qu'avant 1939 il existait un service de Chimie Organique, disparu en novembre 1938 avec la mort de Georges Urbain, un Service de Physiologie Végétale dirigé par Lucien Plantefol, un Service de Cultures de Tissus dirigé par Emmanuel Fauré-Fremiet (qui ne revint pas après 1940), un Service de Physique dirigé par Francis Perrin et Pierre Auger, enfin deux laboratoires : l'un de Bactériologie avec Harry Plotz, le second d'Electrophysiologie avec Daniel Auger et Denise Albe. Soit : 4 Services et deux Laboratoires disparus par suite de la guerre ou d'autres circonstances.

Six Services ont fonctionné sans interruption de 1930 à 1958, avec des activités réduites pendant la guerre, Services que nous venons d'énumérer. Il est intéressant d'indiquer la progression du nombre des travailleurs scientifiques de 1961 à 1958 :

Année	Personnel Scientifique
1931	51
1935	57
1938	65
1943	37
1945	47
1946	55
1948	66
1950	97
1952	93
1954	98
1956	117
1958	118

Les Chefs de Service n'avaient, dans les statuts, aucune part dans la direction de la maison. Ils ne siégeaient ni dans le Comité de Direction, ni dans le Conseil d'Administration et évidemment ni dans la Commission Permanente. Les Chefs de Service qui avaient été nommés à l'Institut de

(1) Eugène Tchakotine, fils du Biologiste russe, a remplacé Mlle Razet au Secrétariat de 1947 à 1960. Ses Services dans l'entretien de la Maison l'ont fait nommer Régisseur à partir du 1er octobre 1957.

Biologie au moment de sa fondation, souvent à des postes moins importants mais ils étaient très jeunes, trouvèrent en 1946 qu'ils avaient l'âge d'accéder à des responsabilités. Nous ne pouvons sur leur élection au Comité de Direction, au Conseil d'Administration et à la Commission Permanente, que reproduire le procès-verbal de la séance du Conseil d'Administration du 24 janvier 1946 (1) :

...

M. Lebeau (Président) ouvre la séance ...

Il fait part au Conseil d'une lettre de M. André Mayer qui, tout imprégnée du souci de laisser à ceux des travailleurs de l'Institut qui étaient ses élèves quand ils y entrèrent et qui sont à leur tour devenus des maîtres, la direction entière des recherches où ils se sont engagés, renonçant à toute direction scientifique ...

...

M. Lebeau dit ensuite les raisons, raisons exprimées également dans la lettre de M. Mayer, qui lui font souhaiter et qui font souhaiter à la Commission Permanente que les Chefs de Service participent davantage à la vie administrative de l'Institut. Il est juste et il ne peut être que fructueux pour le rendement scientifique de l'Institut, que les travailleurs eux-mêmes, en la personne des Chefs de Service, soient étroitement et le plus largement possible associés aux décisions concernant l'orientation des chercheurs, à la liaison entre les différents laboratoires et à la gestion administrative des différents services.

C'est pourquoi M. Lebeau propose que tous les Chefs de Service puissent faire partie du Conseil d'Administration comme membres élus.

Jusqu'à présent, deux Chefs de Service seulement, M. Duclaux, Chef du Service des Colloïdes et M. Pierre Girard, Chef du Service de Chimie Physique Physiologique en font partie. M. Lebeau propose de faire entrer dans le Conseil d'Administration M. Wurmser, Chef du Service de Biophysique, M. Aubel, Chef du Service de Biochimie, M. Ephrussi, Chef du Service de Génétique et M. Cahn, Chef du Service de Physiologie.

L'élection de MM. Wurmser, Aubel, Ephrussi, Cahn comme membres du Conseil est adoptée à l'unanimité.

M. Lebeau propose en outre que dans le Comité de Direction dont seuls MM. Duclaux et Pierre Girard font partie, figurent M. Wurmser en remplacement de M. Mayer démissionnaire, MM. Aubel et Ephrussi, ce qui ne dépasserait pas le quantum autorisé par le Règlement Intérieur. M. Lebeau propose également que, dans la Commission Permanente où M. Pierre Girard est le seul représentant des travailleurs, M. Duclaux remplace M. Mayer.

Ces diverses propositions sont acceptées par le Conseil,

...

Théophile Cahn, Chef du Service de Physiologie assista, en qualité d'observateur, aux Comités de Direction à partir du 19 mars 1949 et il fut élu le 28 mai 1953, lorsqu'un siège fût devenu libre. Jacques Parrod, Chef du Service de Synthèse Organique, élu au Conseil d'Administration dans la séance du 13 mars 1948, assista en qualité d'observateur aux Comités de Direction à partir de la séance du 19 mars 1949 jusqu'à la séance du 30 novembre 1955, non comprise. Edgar Lederer, Chef du Service de Chimie des Substances Naturelles, assista, à titre consultatif, au Conseil d'Administration depuis la séance du 27 mai 1953 et aux Comités de Direction depuis la séance du 28 mai 1954. Elu au Conseil d'Administration le 30 novembre 1955, il cesse à la même date (2) d'assister aux Comités de Direction à titre consultatif, mais fut élu à ce Comité le 27 mai 1959.

(1) Les discussions et tractations qui ont abouti à l'élection des Chefs de Service à la direction de l'Institut de Biologie n'ont fait l'objet d'aucun rapport.

(2) Jusqu'à l'élection de Francis Perrin à la Présidence du Conseil d'Administration.

Dès que la vie fut redevenue normale et que les entreprises eurent à leur disposition les matériaux nécessaires à leur travail, il fallut remettre les bâtiments de l'Institut en bon état de marche : en effet cinq hivers rigoureux sans chauffage suffisant avaient augmenté les dégradations normales.

Et aussi équiper de nouveaux laboratoires et moderniser les anciens, les services se développant.

Enfin reconsidérer l'alimentation en électricité de l'Institut dans le cadre de l'alimentation de tous les Instituts de la rue Pierre Curie.

Les travaux ne purent commencer qu'en 1948 et durèrent plusieurs années.

La maison ayant été terminée en 1930, n'avait pas encore eu, à la déclaration de guerre, de grands travaux d'entretien. Tout était encore beau et neuf. Mais les cinq années d'occupation avaient accentué les dégâts d'usure.

Les ferrures extérieures n'avaient plus de peinture, cadres des grandes baies vitrées, grilles, tôles, étaient rouillés, les bois extérieurs des fenêtres étaient à nu. Tout fut repeint. Les extérieurs étant préservés, les murs intérieurs furent rajeunis. Les chaudières durent subir aussi des réparations. Les tuyauteries du sous-sol, si mal disposées que toute réparation était, soit difficile, soit impossible, furent complètement refaites (1). Les batteries d'accumulateurs, si admirablement entretenues par l'électricien, Fernand Lamy, durent également subir des réparations importantes. Le standard téléphonique, à son tour, fut changé.

Mais les services se développant, cherchaient de nouveaux laboratoires, ils en trouvèrent dans les terrasses qu'ils firent vitrer et fermer : terrasse adjacente à la pièce 202 du Service de Génétique, terrasse du Service de Biochimie qui devint la Pièce 110, transformation de la pièce 23 du Service de Physiologie qui contenait un aquarium en laboratoire de Biochimie ; aménagent de laboratoires par la construction de paillasses (pièces 102, 105...).

Participation, avec le Centre National de la Recherche Scientifique, à la construction d'une chambre froide située dans les sous-sols pour le Service de Biochimie. Construction dans la cour de récréation des chiens d'un clapier pour l'élevage d'une centaine de lapins d'une race dite "du Muséum".

Les laboratoires se développant, les ateliers de Mécanique et de Verrerie suivirent le mouvement et s'enrichirent de machines-outils pour la mécanique et d'un four à recuire pour l'atelier de Verrerie.

L'Institut de Biologie, comme tous les Instituts et laboratoires groupés dans la cour de la rue Pierre Curie, avaient dû subir des coupures de courant pendant l'occupation, coupures très préjudiciables aux expériences. Le Doyen de la Faculté envisagea de remédier à une situation qui pouvait se renouveler par suite de grèves par la pose "d'un câble desservant l'ensemble des Instituts de la rue Pierre Curie sans l'obligation technique pour l'électricité de France d'accorder en même temps qu'à ces Instituts la priorité à un grand nombre de consommateurs qui n'ont aucun droit à cette priorité." (Comité de Direction du 10 novembre 1949).

Les démarches et les travaux durèrent trois ans et ce n'est qu'en novembre 1952 que l'Institut fut alimenté en triphasé par l'intermédiaire d'une cabine à Haute-Tension de 12 000 volts construite à l'Institut Henri Poincaré (2).

(1) C'est à propos de ces réparations - et particulièrement de la réfection des tuyauteries du sous-sol - que l'Institut de Biologie demanda à M. Matray, Ingénieur, de bien vouloir être son ingénieur-conseil. Il conserva ce poste de 1951 à 1959.

(2) Par raison d'économie, les laboratoires restèrent alimentés en monophasé par des phases du triphasé. Avant la mise en service de la cabine, l'Institut de Biologie avait 110 v. 220 ; après la mise en service : 127 v. 220. La participation de l'Institut de Biologie à la construction de la cabine avec le prix du câble de la cabine à l'Institut de Biologie fut de : 4 280 850 francs.

Comment l'Institut de Biologie put-il payer, avec ses dépenses normales, ces réparations, modifications de la maison et des laboratoires ? Nous n'avons sur les préoccupations de Pierre Girard, au moment de payer les notes, que des extraits des procès-verbaux des Comités de Direction et des Conseils d'Administration :

"... M. Pierre Girard fait... observer la grande part d'incertitude que comporte l'établissement d'un tel projet (budget)... Quelle sera la situation économique du pays au cours de l'année 1946 ?... Il n'est pas possible de le prévoir." (C.A. du 24 janvier 1946).

"... Dans l'hypothèse la plus favorable, en supposant stoppée l'ascension des prix, il faut prévoir pour 1947 un budget de dépenses dépassant d'au moins 700 000 à 800 000 F les dépenses effectives de 1946... Le problème se pose de trouver une source de revenus extérieure à la Fondation. Cette possibilité se trouve offerte par la demande adressée par les services de la Marine à M. Girard et M. Abadie de collaborer à l'étude d'un problème de Défense Nationale ressortissant des méthodes et techniques diélectriques. Dans le Service de M. Girard une pièce est consacrée à ces recherches (1)." (Comité de Direction du 26 mars 1947).

"... M. Pierre Girard pense que, dans l'actuelle conjoncture, en présence de la variation continue des salaires et des prix, il n'est pas possible de mettre sur pied un projet de budget de dépenses... A ces dépenses ordinaires, viendront s'ajouter des dépenses extraordinaires correspondant à la remise en état des bâtiments après six années de non entretien... L'ensemble de ces dépenses s'échelonnant sur 1947 et 1948 dépasseront un million.

En sens inverse, c'est-à-dire au chapitre recettes, il faut inscrire les indemnités que verse au compte de l'Institut de Biologie le Ministère de la Marine pour des recherches de Défense Nationale effectuées dans un des services de l'Institut. Pour l'année 1948, ces recettes seront de l'ordre de 80 000 F par mois." (C. de D. 13 mars 48).

"... M. Pierre Girard fait remarquer que, déjà l'an passé, il ne lui avait pas été possible de présenter au Comité et au Conseil un projet de budget de dépenses... Les variations incessantes des salaires et des prix rendent vaines de telles précisions..." (Comité de Direction du 19 mars 1945).

"... M. Girard rappelle alors que le revenu annuel du capital de la Fondation est compris entre 12 et 14 millions, En outre, cette année, le paiement des arrérages des valeurs étrangères qui se trouvaient gelés pendant les années d'occupation, nous permet de dépenser exceptionnellement six millions supplémentaires que le Comité de Direction a décidé de consacrer à de gros travaux de réparation et d'entretien et à quelques aménagements." (Comité de Direction, 7 mai 1949).

Ces six millions permirent de payer les notes. Les rapports de Pierre Girard aux Comités de Direction et aux Conseils d'Administration entre 1949 et 1958 ne mirent plus l'accent sur l'instabilité des prix et la difficulté de vivre. Sans doute, l'incertitude fut-elle moins grande et

(1) Pierre Girard mit à la disposition de la Marine la terrasse qui jouxtait la grande pièce de l'héliostat. Les services de La Marine la firent fermer, vitrer et aménager à leurs frais. Ils l'occupèrent de novembre 1946 à décembre 1950, date à laquelle ils quittèrent l'Institut.

l’augmentation des salaires et des prix ne déséquilibraient plus le budget (1).

Dans la séance du Comité de Direction du 19 mars 1949, Boris Ephrussi, Chef du Service de Génétique, demanda - un membre du Conseil d'Administration devant être élu - que ce membre soit le Directeur du Centre National de la Recherche Scientifique, ès-qualité.

Proposition qui leva un lièvre : les statuts datant de 1932, le C.N.R.S. n'existant pas, l'article 3 des statuts qui énumère les membres ès-qualité du Conseil d'Administration ne pouvait évidemment comprendre le Directeur du C.N.R.S, ès-qualité ; sa présence dans le Conseil d'Administration était si importante pour la maison que, dans sa séance du 25 mars 1949, le Conseil décida d'entreprendre auprès du Conseil d'Etat une démarche pour faire insérer le Directeur du C.N.R.S. ès-qualité dans l'article 3 et, à la même occasion, demander la suppression des clauses faisant intervenir dans la désignation des représentants ès-qualité des divers établissements énumérés, le vote de leur Conseil d'Administration ou de leurs Comités de Perfectionnement." (Comité de Direction du 7 mai 1949).

Cette clause avait été appliquée en 1921, à la création de la première fondation de Rothschild. Les Conseils d'Administration ou les Comités de Perfectionnement des Grandes Ecoles ou des Facultés avaient nommé des représentants au Conseil d'Administration de la première fondation ; mais, à mesure que ces vacances se produisaient, les Grandes Ecoles ou les Facultés sollicitées par le Conseil d'Administration de nommer des représentants avaient rarement répondu. Aux représentants nommés avaient succédé des élus. L'article 3 des statuts modifiés devait préciser que les Administrateurs ès-qualité seraient élus par le Conseil d'Administration de la maison.

Mais l'article 16 des statuts spécifie les conditions qui doivent être remplies pour qu'une modification des statuts puisse être introduite au Conseil d'Etat : “Les présents statuts ne pourront être modifiés qu'après deux délibérations du Conseil d'Administration prises à deux mois d'intervalle à la majorité des deux tiers des membres en exercice. En outre, tant que le Fondateur ou son successeur feront partie du Conseil d'Administration, les présents statuts ne pourront être modifiés que sur sa proposition."

Il fallait donc, avant tout vote du Conseil d'Administration, avoir l'approbation du successeur du Baron Edmond de Rothschild. Nous avons dit que Mme Alexandrine de Rothschild qui avait été désignée par son père pour lui succéder, avait été élue au Conseil d'Administration (séance du 22 janvier 1935) après la mort du baron Edmond avant d’être membre de droit et Présidente d'Honneur (séance du 22 janvier 1926) après la mort de sa mère. Elle était venue assister aux séances du

(1) Mme Alexandrine de Rothschild... a informé la Commission Permanente... qu'elle ne devait plus compter sur son concours. D'autre part, M. Maurice de Rothschild, fils du Fondateur, a fait savoir à la Commission Permanente qu'il était disposé, devant l'impossibilité de sa sœur d'assurer les volontés de son père en s'intéressant à la vie et aux besoins de la Fondation, de le faire à sa place. (Conseil d'Administration du 17 mai 1952).
Nous pouvons rattacher à ce qui précède l’interview de Jacques Duclaux :
"Au moment où l'état des finances a commencé à être préoccupant, Pierre Girard a cherché un appui auprès de Maurice de Rothschild et eu avec lui diverses entrevues. Il a toujours été très bien reçu, mais il semble que Maurice de Rothschild avait des projets plus vastes et finalement il n'en est rien résulté, ce qui a été pour Pierre Girard une grande déconvenue".
Il est probable - sans que l'on puisse l'affirmer - que les entrevues Pierre Girard - Maurice de Rothschild ont suivi la communication du baron dont le procès-verbal de la séance du 17 mai 1952 fait état. Elles n'auraient pas eu lieu par suite de difficultés financières mais pour connaître les intentions du baron.

Il fallait donc, avant tout vote du Conseil d'Administration, avoir l'approbation du successeur du Baron Edmond de Rothschild. Nous avons dit que Mme Alexandrine de Rothschild qui avait été désignée par son père pour lui succéder, avait été élue au Conseil d'Administration (séance du 22 janvier 1935) après la mort du baron Edmond avant d'être membre de droit et Présidente d'Honneur (séance du 22 janvier 1926) après la mort de sa mère. Elle était venue assister aux séances du Conseil d'Administration des années 35, 36, 37 et 38, mais n'avait donné que rarement de ses nouvelles depuis (1).

Toute modification des statuts devait, avant toute démarche au Conseil d'Etat, avoir son approbation.

Le Conseil d'Administration profita des démarches entreprises auprès de Mme Alexandrine de Rothschild pour demander une modification du Règlement Intérieur devant être également approuvée par elle avant de l'être par le Ministère de l'Intérieur, après avis du Ministre de l'Education Nationale. Le Règlement Intérieur qui datait de la même époque que les statuts, ne pouvait tenir compte des décisions que le Conseil d'Administration avait prises dans sa séance du 24 janvier 16 ; il avait alors décidé - comme nous l'avons dit - que les Chefs de Service feraient partie comme membres élus du Conseil d'Administration et, suivant les possibilités, du Comité de Direction et même de la Commission Permanente. Le Conseil désirait que cette décision soit inscrite dans le Règlement Intérieur.

La réponse de Mme Alexandrine de Rothschild, parvenue par l'intermédiaire de son représentant à Paris, M. Bujard, fut négative. "M. Bujard, qui était le conseiller juridique du Baron Edmond, a rédigé, conformément à la volonté et aux indications très précises du baron, les Statuts et le Règlement Ministériel d'Organisation Intérieur en exécution de ces statuts. M. Bujard fait savoir que Mme de Rothschild ne désirait pas pour l'instant et d'une façon générale modifier ce qui avait été établi par son père. Qu'au surplus, si le Conseil désirait la présence du Directeur du C.N.R.S. parmi ses membres, il lui était toujours loisible de l'élire. En ce qui concerne la présence comme membres de droit des Chefs de Service dans le Comité de Direction, Mme de Rothschild considère que, sur les sept Chefs de Service, cinq figurent déjà dans Le Comité de Direction, deux en tant que membres de droit faisant partie de la Commission Permanente et trois en tant que membres élus (2) que cette proportion lui parait raisonnable et les deux Chefs de Service restant (3) pouvant d'ailleurs être élus au fur et à mesure des places disponibles." (Comité de Direction du 7 avril 1951).

(1) "... M. Lebeau et la Commission Permanente se proposent de demander au Conseil... que M. Maurice de Rothschild remplace Aimé Cotton (décédé) dans le Conseil d'Administration,
Les raisons de cette proposition sont que, d'une part, Mme de Rothschild qui représente comme Membre de droit le Fondateur dans le Conseil, n'est plus en situation, comme elle nous en a informés par écrit, de s'intéresser conformément aux volontés de son père, à l'activité et aux besoins de la Fondation. Elle vit à l'étranger et ne se déplace que rarement. D'autre part, son frère, M. Maurice de Rothschild, fils du Fondateur, nous a fait savoir qu'il était disposé, devant l'impossibilité de sa sœur d'assurer les volontés de son père, de le faire à sa place.
Bien entendu, Mme de Rothschild demeure membre de droit du Conseil mais les volontés du Fondateur ne seront maintenues que si M. Maurice de Rothschild se substituant à elle entre dans le Conseil en qualité de membre élu. L'article 3 des statuts donne au Conseil toute latitude pour cette élection. A l'unanimité des voix, la proposition est acceptée",
(Comité de Direction du 10 mai 1952).

(2) Jacques Duclaux et Pierre Girard, tous deux Chefs de Service et membres de la Commission Permanente, étaient membres de droit du Comité de Direction, Boris Ephrussi, Eugène Aubel et René Wurmser étaient membres élus.

(3) Th. Cahn, Chef du Service de Physiologie, n'a été élu au Comité de Direction qu'en 1953. Jacques Parrod, Chef du Service de Synthèse Organique, assista en qualité d'observateur aux Comités de Direction de 1945 à 1955. Nommé professeur en province, il ne fut jamais élu.

Le refus de Mme Alexandrine de Rothschild mit un barrage statutaire au désir du Conseil d'Administration d'élire le Directeur du C.N.R.S. ès qualité ; il ne fut pas élu (1).

Depuis les trois inaugurations de 1930, aucune réunion de savants étrangers n'avait eu lieu à l'Institut de Biologie. Il fallut attendre 1948 - 18 ans - pour qu'il y ait une cérémonie à la Bibliothèque. Et cette cérémonie fut à la mémoire de Jean Perrin. Jean Perrin était mort à New York le 17 avril 1942, Quand après la guerre la situation fut redevenue normale, ses cendres furent ramenées en France et inhumées au Panthéon. Après les cérémonies officielles, les enfants, les amis, les élèves de Jean Perrin et les travailleurs de la maison se réunirent à la Bibliothèque. Dans un silence que tant de souvenirs rendait émouvant, Pierre Girard et Paul Lebeau parlèrent de l'homme et de son œuvre (2).

A partir de 1950, la maison se mit à recevoir : en 1950, M. Heilbron, chimiste organicien anglais, membre de la Royal Society, M. Tiselius, Suèdois, Prix Nobel de Chimie en 1948 ; en 1952, M. Staudinger qui devait avoir le Prix Nobel de Chimie l'année suivante, en 1952, aussi M. Quellet, professeur à l'Université Laval de Québec, qui, lui, fit une conférence avant la réception, enfin, en 1957, en l'honneur de quatre savants russes venus à Paris à l'occasion du congrès de radio-isotopes, les professeurs Alimarin, Borestov, Victæ Spitzin, Alexandre Vinogradov.

Ces réceptions avaient lieu à la Bibliothèque et, pour la première fois depuis la Fondation, elles étaient accompagnées de buffet. Elles étaient toujours demandées par des travailleurs en relation avec les invités.

Mais la maison ne se borna pas à recevoir des savants de passage. Elle ouvrit ses portes aux participants de congrès qui intéressaient ses Services. C'est ainsi qu'en l'honneur du deuxième Congrès International de Chimie, les congressistes vinrent se réconforter en sortant des séances (qui avaient lieu dans les laboratoires voisins) pendant six jours, du 21 au 26 juillet 1952. L'année suivante, ce fut l'Association des Physiologistes de langue française, une seule réception, mais 200 personnes ; en 1954, les participants du Colloque sur la Photosynthèse, enfin, en 1957, en l'honneur du 16è Congrès International de Chimie pure et appliquée dont Linus Pauling, Prix Nobel de Chimie en 1954 et Staudinger - qui avait été déjà reçu en 1952 - étaient les invités de marque.

Les travailleurs de la maison n'étaient pas oubliés. Pierre Girard fut heureux de marquer, par une réception le 15 décembre 1951, la double attribution à M. Paul Ancel (3) qui travaillait dans le Service de Physiologie du Prix Singer-Polignac et du Prix Petit d'Ormoy décerné par l'Académie des Sciences. MM. Jolly et Delépine assistaient à la réception. M. Jolly dit l'admiration qu'il avait pour Paul Ancel. Edgar Lederer ayant eu un prix de l'American Chemical Society, Pierre Girard l'associa à la manifestation et M. Delépine le félicita pour ses travaux sur les parfums d'origine animale (Edgar Loderer n'était pas encore Chef de Service et faisait partie du Service de Biochimie).

(3) Mme Alexandrine de Rothschild mourut en mars 1965 - après son frère Maurice de Rothschild. Le baron Edmond de Rothschild, petits-fils du fondateur, qui avait été élu au Conseil d'Administration le 5 novembre 1957, puis Trésorier (4 mars 1958), devint membre de droit. Le Règlement Intérieur put alors être modifié avec son assentiment, (Règlement Intérieur de 1965). Les statuts étant toujours (à l'époque où ces lignes ont été écrites, juin 1958) ceux de 1932.

(1) Les discours furent réunis dans une plaquette : Hommage à Jean Perrin, Hermann, Paris, 1950.

(1) Paul Ancel (1873-1961) travailla dans le Service de Physiologie de 1943 à 1955 après avoir pris sa retraite à la Faculté de Médecine de Strasbourg où il occupait depuis 1919 la Chaire d'Embryologie. Correspondant l'Académie des Sciences depuis 1943, "il a fait œuvre de pionnier dans les deux domaines où il a exercé principalement ses activités de chercheur : l'endocrinologie sexuelle et l'embryologie expérimentale où il fit une œuvre admirable". (Notice nécrologique de Robert Courrier à l'Académie des Sciences, Comptes-Rendus, 1961, tome 252, p. 1697)

En 1956 eut lieu une réception en l'honneur de Mme Khouvine qui venait de recevoir le Prix de Charles-Léopold Mayer. Le 10 novembre 1957, une autre fut donnée en l'honneur de trois lauréats de la maison : Théophile Cahn qui venait de recevoir le Prix Charles-Louis de Saulces de Freycinet de l'Académie des Sciences pour son livre sur la régulation des processus métaboliques dans l'organisme, Mme Polonsky, du Service Lederer, le Prix Raymond Berr de la Société Chimique de France pour l'étude de la structure du calophyllalide, enfin Jean Asselineau du Service de Lederer également, la médaille d'argent du Centre National de la Recherche Scientifique et le Prix Nicloux de la Société de Chimie Biologique pour ses travaux sur les lipides du bacille tuberculeux.

En 1954, une cérémonie eut lieu pour le premier anniversaire de la mort de Jacques Wajzer, biologiste remarquable et d'une grande valeur humaine, qui travaillait chez Eugène Aubel et qui mourut de façon tragique (1).

Enfin les départs de techniciens, lorsqu'ils prenaient leur retraite, donnaient toujours lieu à des réunions intimes.

Doit-on avouer que, dans cette maison où tant de travaux importants s'effectuent, une réunion enfantine eut lieu ?

La raison en fut une lettre égarée.

Le C.N.R.S. avait l'habitude de faire un arbre de Noël pour tous les enfants des travailleurs qui dépendaient de lui. Une invitation collective pour les chercheurs de l'Institut de Biologie qui en faisaient partie n'arriva pas à son adresse en décembre 1956 et les mères de famille intéressées ne purent faire inscrire leurs enfants quai Anatole France. Désolées qu'ils soient privés d'un plaisir, elles allèrent demander à Pierre Girard que l'Arbre de Noël désiré ait lieu dans la maison, Pierre Girard accepta de bonne grâce.

Et ce fut un Arbre de Noël dans la plus pure des traditions, avec un cadeau pour chaque enfant et des gâteaux pour leur âge.

Mais il n'y en eut pas un second.

Les cérémonies que nous venons d'énumérer, même quand elles honoraient de grands savants, avaient un caractère intime, en ce sens qu'elles n'intéressaient que les milieux scientifiques proches par leurs travaux de ceux de la maison. La cérémonie qui devait célébrer le 25è anniversaire de la fondation de l'Institut de Biologie devait alerter le monde scientifique par son importance.

Elle eut lieu le 10 juillet 1953, soit avec un an de retard, la fonction de l'Institut de Biologie étant devenue officielle le 8 avril 1927. Ce jour là, le baron Edmond de Rothschild avait réuni le Conseil d'Administration de la première fondation pour lui annoncer la fondation de la seconde.

Le 10 juillet 1953, le Baron Maurice de Rothschild (2), fils du Fondateur et Membre élu du Conseil d'Administration depuis 1952, représentait sa sœur, Mme Alexandrine de Rothschild que son père avait désignée pour lui succéder. La cérémonie était présidée par Paul Lebeau, Président du Conseil d'Administration, avec autour de la table présidentielle le baron Maurice de Rothschild, M. Dupouy, Directeur du C.N.R.S., Châtelet, Doyen de la Faculté des Sciences, Fabre, Doyen de la Faculté de Pharmacie, de Gramont, Membre du Conseil, MM. André Mayer, Delépine, Pierre Girard, membres de la Commission Permanente.

Il avait offert le buffet (de chez Rebattet, l'une des premières maisons de Paris) mais il avait oublié le champagne ; le secrétariat ne s'en aperçut évidemment qu'au dernier moment. Il n'eut que le temps de rafler toutes les bouteilles de champagne des magasins d'alimentation voisins.

(1) Jacques Wajzer tenait une grande place spirituelle dans la maison. Atteint de sclérose en plaques, il fut écrasé par un camion en venant, dans une chaise roulante, travailler dans son laboratoire, le 9 avril 1953

(2) Le Baron Maurice de Rothschild - très ému d'entendre parler de son père - ne put rester jusqu'à la fin de la cérémonie.

Devant une assistance nombreuse, Paul Lebeau, Pierre Girard et André Mayer parlèrent de la création de l'Institut de Biologie et du Baron Edmond de Rothschild. Chacun fit le portrait du Baron suivant sa propre nature et sa propre expérience.

Paul Lebeau ouvrit la séance. Il avait fait partie de la 1° fondation depuis le 1er jour et parla surtout de cette fondation et des services qu 'elle avait rendus.

Pierre Girard insista sur les circonstances qui amenèrent le baron à s'intéresser à la biologie physico-chimique :

... "J'ai rencontré pour la 1ère fois le Baron Edmond de Rothschild, dans le courant de l'année 1925 au laboratoire de Jean Perrin, à son ancien laboratoire, sous les combles de la Sorbonne..."

Le baron demande au cours de cette visite à voir une suspension de Gomme-Gutte. Comme sa vue était très mauvaise il eut du mal à regarder au microscope.

“Soudain le baron s'exclama "qu'il voyait une sarabande d'Etoiles dans un ciel d'encre" et frappé de l'agitation qu'il observait et qui évoquait dans son esprit l'idée même de la vie, il nous demanda ex-abrupto si ce n'était pas ce mouvement-là qui conditionnait celle-ci... Celui-ci (le baron) m'en parla (de cette visite) bien souvent par la suite. “ C'est Perrin, me disait-il, avec sa Gomme-Gutte qui m'a fait comprendre ce que nous disait Bernard des conditions physiques de la vie ”. On a dit, et non sans raison, qu'à l'origine de l'intention du baron Edmond de Rothschild de fonder un Centre de Biologie Physico-Chimique, il y eut l'amitié qui le liait à Claude Bernard, la vive admiration qu'il vouait à ce Maître et à sa doctrine du déterminisme Physico-Chimique de la vie. Mais ma conviction reste qu'à l'origine de cette décision, prise d'ailleurs cinquante ans après la mort de l'illustre physiologiste, il y eut la visite que je viens de rapporter à ce pauvre laboratoire.

...

Il est intéressant de rappeler en quels termes, dans une lettre adressée à cette époque à Paul Appell, Edmond de Rothschild précisait sa pensée de Fondation “ J'ai beaucoup connu Claude Bernard, écrivait-il, il venait constamment dîner chez nous avec son ami Davesnes qui m'amenait souvent Pasteur... Depuis j'ai vécu une époque où les travaux de Biologie étaient en grands partie abandonnés, où tout le monde se jetait sur les études microbiennes. Il m'a paru qu'il était bon et pouvait être utile de reprendre ces travaux de biologie mais avec les connaissances modernes sur la physique et la chimie qui ont fait comprendre au monde savant qu'en réalité la vie est sinon engendrée, du moins se manifeste par des réactions physico-chimiques ”.

...

L'idée d'Edmond de Rothschild de fonder... un centre de Recherches de Chimie-Physique biologique sans l'appui d'un enseignement officiel, était loin d'être sans hardiesse.

Elle aurait pu très bien échouer. Si elle réussit brillamment c'est qu'elle vint à son heure, je veux dire au moment même où commençaient à se multiplier, à être acceptées et diffusées, les théories, les méthodes et les techniques de cette toute jeune science qu'était la Chimie Physique à la lumière et avec le concours desquelles il devenait possible de montrer que des processus biologiques jusqu'alors complètement obscurs commençaient de s'éclairer.

...

En 1934 le baron s'éteignait à 90 ans. Nous avions Jean Perrin et moi dans nos relations de travail presque quotidiennes, appris à l'admirer pour l'élévation et le noblesse de son esprit et à l'aimer pour sa foi restée jusqu’au bout ardente dans le Destin de l'Homme et pour sa grand bonté.

...

Et maintenant voici l'avenir devant nous. Devant cet avenir et donc devant cet inconnu qui va commencer à se dérouler, quels peuvent être nos souhaits ?

D'abord que cette maison que fonde Edmond de Rothschild vive, et que conformément à l'un de ses vœux les plus chers que Jean Perrin et moi avons recueilli de sa bouche, elle continue de

porter son nom. Qu'elle vive et qu'elle étende de plus en plus cette réputation d'esprit novateur et d'originale fécondité qui est la sienne dans le monde scientifique en France et au delà de nos frontières !

...

André Mayer intègre l'évolution de la pensée du Baron à l'évolution de la France :

"A l'occasion de cet anniversaire, mes collègues m'ont demandé d'évoquer la mémoire du Fondateur de cet Institut et les circonstances de sa création.

C'est Jean Perrin qui m'a présenté au baron Edmond de Rothschild, Je ne savais alors de lui que ce qui était connu de tous : qu'il continuait la tradition de ces grands banquiers du XIXe siècle dont nous commençons seulement à mesurer le rôle : Banquiers des Etats, sans doute, comme leurs prédécesseurs de la Renaissance, mais en vérité bien plus que cela ; au moment où le progrès technique prenait son grand essor, ils avaient eu à inventer, à mettre en œuvre les procédés de financement de ce que ce progrès permettait. Exploitations minières, manufactures, chemins de fer, ports, lignes de navigation, câbles, télégraphes, tout ce qui a dessiné les premiers traits du Monde Moderne, ils ont donné le moyen de le réaliser en créent l'Economie... A la fin de sa vie, j'eus avec le baron Edmond de Rothschild de longs et fréquents entretiens. J'essayais en l'interrogeant de recueillir les fruits de son étonnante expérience... Elle (la création de l'Institut de Biologie) montre à quel point le baron Edmond de Rothschild était capable de saisir le sens, les besoins de son temps. On peut dire que cette création est née... de la première guerre mondiale.

Peu d'hommes avaient prévu le caractère qu'aurait cette guerre. On l'avait préparée pour être localisée, courte et menée seulement par les armées. C'est ainsi que nous sommes partis au front... en fermant derrière nous la porte de nos laboratoires abandonnés. Un an après, on nous enjoignait de la rouvrir. On avait brusquement découvert que sans le travail des hommes de science... la guerre allait être bel et bien perdue. C'est qu'en effet cette guerre qui se prolongeait arrivait à un moment singulier de l'histoire. Pour la première fois, l'allure du progrès scientifique était devenue assez rapide pour que des armes nouvelles pussent être imaginées et réalisées au cours des hostilités mêmes.

Malgré les moyens dérisoires en personnel, en installations, en matériel, dont elle savait pouvoir disposer, ma génération a accepté la responsabilité de la défense scientifique du pays. Elle mené victorieusement la lutte et les éloges ne lui ont pas manqué. Mais nous, nous avions mesuré le danger que le pays avait couru et qui, pendant des années nous avait hanté nuit et jour ; c'est ainsi que les hommes de science qui sortaient de cette guerre ont été poussés à s'unir pour alerter le pays et le doter d'une organisation scientifique solide. Mais ce n'est pas seulement à la défense de la Nation contre ses ennemis que nous pensions. Nous avions certes appris que toute guerre serait désormais tout autant une guerre de savants qu'une guerre de soldats. Mais nous avions appris bien davantage... Ainsi ceux d'entre nous à qui leur mission permettait de considérer l'ensemble de cette guerre... et de suivre l'improvisation incroyable d'un Ministère de l'Armement National, d'un Service de Ravitaillement national, ont vu, sous leurs yeux pour la première fois, une nation moderne prendre en mains son économie tout entière, en faire l'inventaire, en refaire le plan et le mettre à son service. Alors a commencé à germer dans notre esprit l'idée que ce que l'on faisait pendant la guerre et pour la guerre, contre des hommes, on pourrait peut-être le tenter un jour pendant la paix pour combattre la maladie, la faim, l'épuisement, l'ignorance et le fanatisme ; qu'on pourrait délibérément employer le progrès technique à la promotion humaine. Pour cette tâche encore, une organisation de la recherche dans le domaine des sciences de la nature et dans celui des sciences sociales était indispensable.

En France, nous étions... encore assez nombreux pour nous attaquer au problème immédiat, celui de la reconstruction du pays. Nous n'étions alors ni assez nombreux, ni assez sûrs de nous-mêmes pour aborder le problème suivant : celui de sa rénovation. Mais nous pouvions le préparer.

Le baron Edmond de Rothschild avait, lui aussi, étudié ce que la guerre avait révélé. Comme ses prédécesseurs, il avait compris toute l'importance du progrès scientifique et technique. Quand il a su vers quoi tendaient nos efforts, il a décidé de nous venir en aide.

Je n'ai pas pris part à sa première fondation mais j'ai suivi les travaux qui en ont été la base. Je savais qu'il pensait à doter chez nous la Recherche Scientifique de moyens nouveaux... M. de Rothschild... pensait qu'on pourrait charger les institutions existantes de définir les problèmes pratiques les plus importants pour la Nation, de dégager les problèmes scientifiques dont la solution était indispensable pour qu'on pût aborder les difficultés techniques, de faire alors des plans de recherche ou tout au moins de délimiter des domaines de recherche et d'aider à la formation des hommes qui tenteraient de s'y engager. Il était disposé à subventionner une telle entreprise.

C'est dans cet esprit qu'il a créé sa première fondation... Mais il est apparu après dix ans que l'entreprise créée par M. de Rothschild... dépassait les forces d'un particulier. Bien plus, pour des raisons d'ordre politique au sens le plus haut, la charge d'une institution de ce genre incombait à la Nation elle-même. Il importait que La Nation reconnût que la Recherche est un service d'intérêt public et l'un des premiers d'entre eux, il fallait qu'elle montât ce service elle-même.

Quand il se fut assuré qu'un mouvement dans ce sens était en bonne voie, le baron de Rothschild revint à l'idée de créer un Institut spécialisé.

Il y a au moins trois cas où la création d'une institution de recherche est nécessaire... Le troisième cas est celui où il est nécessaire de faire vivre et travailler côte à côte des chercheurs de différentes disciplines pour traiter des problèmes qui sont aux frontières communes de ces disciplines. C'est ce qu'a voulu faire le baron Edmond de Rothschild en fondant cet Institut.

Il avait toujours été attiré vers problèmes de Biologie sur lesquels Claude Bernard avait appelé son attention. Il connaissait leur importance générale. Il savait aussi leur... importance pratique.

Les conversations qu'il eut alors avec les physiciens, les chimistes, les biologistes qu'il consultait le confirmèrent dans l'idée que le moment était venu où la biologie, à son tour, allait connaître un extraordinaire développement...

... C'est pour cela qu'il a créé cet Institut.

Certes il savait que la collaboration scientifique n'est pas facile à réaliser. Ceux qui, à la fin du siècle dernier... combattaient pour qu'on constituât, dans cette France qui ne connaissait que des Facultés, de véritables Universités, mettaient tous l'accent sur ce que leur création devait faciliter la collaboration des professeurs entre eux. La statistique montre que les travaux signés de deux noms de professeurs de Facultés différentes, ou même d'une seule Faculté, sont rares. Dans un Institut où la jeunesse domine en nombre, elle est plus facile... M. Edmond de Rothschild le savait.

D'autre part, il savait aussi que les hommes à qui il allait confier cette maison n'abandonneraient pas l'esprit de sa première fondation... Et en effet c'est dans cette salle, c'est là-haut, dans le laboratoire de Pierre Girard, que pendant des heures et des jours nous avons... débattu les problèmes de l'organisation de la Recherche. Je ne crois pas trahir la vérité en disant que la forme qu'elle prise en France a été imaginée ici, que c'est d'ici que sous l'impulsion de Jean Perrin a commencé le mouvement qui a abouti à la création des services publics de la Recherche.

Quand à cet Institut même, original par sa destination, par sa construction matérielle, par son esprit, on le considère maintenant je crois, partout où s'élaborent nos connaissances scientifiques, comme un des sièges notables de la Recherche biologique. C'est pourquoi nous pouvons célébrer son vingt-cinquième anniversaire non seulement en disant la reconnaissance que nous devons à son Fondateur, mais en constatant l'utilité de son œuvre et en affirmant notre confiance dans son avenir".

- Ces discours furent édités chez Hermann, en 1000 exemplaires, destinés à être distribués aux travailleurs, aux étrangers venant travailler ou visiter les laboratoires.

Les réunions hebdomadaires qui existaient avant le guerre avaient pour but de faciliter cette collaboration entre chercheurs de différentes disciplines qu'avait voulue le baron Edmond de Rothschild et dont parlait André Mayer dans son discours.

Depuis que ces réunions n'existaient plus, les chercheurs dont les laboratoires étaient pourtant voisins ne se connaissaient plus ou à peine, chacun travaillait en ignorant le laboratoire d'à côté, les collaborations étaient donc difficiles à engager. Paul Lebeau, Président du Conseil d'Administration, avait bien demandé (Conseil d'Administration du 19 mars 1949) que des exposés soient faits par des travailleurs devant l'ensemble des chercheurs de la maison, plusieurs avaient aussi demandé qu'on se réunisse, mais Pierre Girard répondait toujours que les travailleurs avaient trop de travail. C'est Jacques Wajzer dont nous avons déjà parlé qui proposa et obtint que des réunions aient lieu pour se connaître à l'occasion de thés dans la Bibliothèque.

Voici le texte de l'affiche annonçant le premier thé :

A la demande des travailleurs de l'Institut de Biologie et pour qu'ils puissent se connaître, des thés auront lieu tous les jeudis à 17h30 à la Bibliothèque.

Le premier thé aura lieu le jeudi 14 février 1952. Chaque jeudi, deux travailleurs, à tour de rôle, et par ordre alphabétique, recevront leurs camarades.

C'était trop d'ambition de vouloir qu'une réunion ait lieu tous les jeudis. Le premier thé eut bien lieu le 14 février 1952 avec deux chimistes qui servaient ; le second n'eut lieu que quinze jours après, le suivant trois semaines après le second, puis chaque mois et il n'y en eut plus qu'un après les grandes vacances. En 1953, il y eut quatre thés, quatre aussi en 1954, en 1955 deux et le second fut en l'honneur de Mme Khouvine qui venait d'avoir un prix de l'Académie des Sciences et du retour de Marianne Manago qui venait de passer deux ans et demi aux Etats-Unis ; en 1956, deux aussi ; en 1957, un seul thé à la demande de tous les travailleurs. Il y en eut deux en 1958, aucun en 1959 et 1960 ; un seul en 1961 et les deux derniers en 1963.

Ces réunions étaient souvent l'occasion de montrer de beaux films ou d'entendre des récits de voyage de chercheurs qui revenaient d'un pays lointain. Et, bien que tous sentissent le besoin de se connaître, ces réunions n'ayant pas de but précis leur semblaient une perte de temps.

Elles n'avaient pas l'aiguillon de l'intérêt, comme celles d'autrefois. Mais surtout la présence de Jean Perrin, de Georges Urbain, d'André Mayer, de Pierre Girard, donnait aux réunions des premières années une atmosphère extraordinaire et une obligation morale - les Tétrarques ne manquent jamais une séance - telle qu'aucun des chercheurs n'aurait voulu ni osé ne pas être au rendez-vous.

Et les travailleurs continuèrent - continuent - à ignorer presque leurs voisins.

Paul Lebeau, Président du Conseil d'Administration, donna sa démission de la présidence et de tous les organismes de direction de l'Institut de Biologie le 1er juin 1955.

Grand, fort, corpulent, le dos vertical comme s'il ne supportait pas un poids si lourd, parlant net, étranger à toutes nuances comme à toute compromission, autoritaire, capable de taper sur la table au Conseil d'Administration pour faire adopter un projet, mais toujours bienveillant quand on venait lui demander conseil ou son aide, il pensa qu'à 87 ans il avait bien droit à quelque repos (1).

Il s'intéressait profondément à la maison dont il avait suivi le développement depuis le premier jour.

(1) Né le 19 décembre 1868, il mourut le 18 novembre 1959. Georges Champetier a écrit pour l'Académie des Sciences une notice sur la vie et l'œuvre scientifique de Paul Lebeau, le 18 septembre 1955.

Professeur à la Faculté de Pharmacie, spécialisé dans la chimie minérale où ses travaux étaient considérables, il avait été nommé au Conseil d'Administration et au Comité de Direction de la première Fondation le 2 juillet 1921. Ce jour là, le baron Edmond de Rothschild réunit chez lui, 41 rue du Faubourg Saint-Honoré, des savants pour leur annoncer qu'il désirait encourager les sciences physico-chimiques. Secrétaire Général de la Fondation, il devint, après l'absorption de la première fondation par la seconde, Vice-Président du Conseil d'Administration (24 mars 1931) et membre de droit du Comité de Direction. Après la mort de Georges Urbain, il le remplaça à la Commission Permanente à partir du 30 mars 1939. Pendant l'occupation, alors que Jean Perrin était en zone libre, puis aux Etats-Unis, il remplit la fonctions de Président et fut élu à ce poste après la mort de Jean Perrin.

Ainsi depuis leur création, il ne cessa jamais de faire partie des fondations Rothschild et lui qui était un maître en Chimie minérale, devint par le force des choses, président d'un organisme où l'on étudiait les phénomènes vitaux.

Francis Perrin lui succéda à la présidence le 30 novembre 1955.

La Commission Permanente n'avait subi aucun changement depuis l'élection de Georges Urbain (le 24 octobre 1928) jusqu'à sa mort le 4 novembre 1938, soit dix ans presque jour pour jour. Paul Lebeau à la Commission Permanente siégeait aux côtés de Jean Perrin, André Mayer et Pierre Girard. L'Occupation qui dispersa les Chefs de Service en dispersa également les directeurs dont l'opinion politique ou l'origine étaient suspectes aux Allemands : Jean Perrin et André Mayer partirent d'abord en zone libre puis aux Etats-Unis. La Commission Permanente fut donc réduite, après l'Exode, à Paul Lebeau et Pierre Girard. Or l'article 7 des statuts stipule que la Commission Permanente doit se composer de 4 membres au moins et de 5 au plus, dont deux doivent être biologistes. Théoriquement, la Commission Permanente se composait toujours de 4 membres dont deux étaient dans l'impossibilité d'exercer leur fonction. La situation de la maison était fragile, elle dépendait des Autorités Occupantes et du gouvernement de Vichy. Paul Lebeau et Pierre Girard pensèrent qu'il était nécessaire de rendre la Commission Permanente plus représentative. Elle devait être renouvelée par tacite reconduction tous les cinq ans ; ce renouvellement devait avoir lieu en 1942. Or, elle ne pouvait pas être reconduite étant donné les circonstances. Le Conseil d'Administration du 18 décembre 1941 renouvela Jean Perrin mais pas André Mayer dont le nom et l'origine n'étaient pas admis dans un pays d'influence hitlérienne (1). La Commission Permanente se composait alors de 3 membres. Le Conseil d'Administration décida, conformément aux statuts, d'en élire deux autres : ce furent Justin Jolly, biologiste, et Marcel Delépine, chimiste organicien. La Commission Permanente se composa alors de 5 membres dont 4 pouvaient exercer leur fonction,

Après la mort de Jean Perrin en avril 1942, aucune élection n'eut lieu pour le remplacer à la Commission Permanente.

Après la libération, André Mayer revint des Etats-Unis. Sa non élection fut oubliée et personne n'en parla. Mais il donna sa démission étant alors appelé à d'autres fonctions. Et Jacques Duclaux fut élu à sa place le 28 janvier 1946. Justin Jolly mourut le 1er février 1953. André Mayer, plus libre, revint sur sa décision de 1946 et lui succéda. Après la démission de Paul Lebeau, Francis Perrin fut élu à sa place et, après la mort d'André Mayer en 1956 et la démission de Marcel Delépine pour raisons de santé en 1957, Jacques Tréfouël, Directeur de l'Institut Pasteur et René Wurmser furent élus le 6 novembre 1957.

Justin Molly et Marcel Delépine et après Jacques Tréfouël s'intéressèrent beaucoup à la maison mais ils n'avaient pas suivi son évolution comme Paul Lebeau depuis le premier jour ; ils n'y avaient pas vécu, comme les Tétrarques, et jusqu'en 1956 André Mayer et Pierre Girard furent les seuls survivants de la première Commission Permanente.

(1) Il est bien évident que ces motifs ne sont pas explicités dans les procès-verbaux des Conseils d'Administration qui auraient pu être saisis par les Allemands. Mais ils découlent nettement de leur contexte. Les procès-verbaux ne mentionnent pas André Mayer, comme s'il avait cessé d'exister.

André Mayer mourut le 27 mai 1956. Il avait été nommé au Conseil d'Administration (1), au Comité de Biologie (qui devint, après la fusion des deux fondations, le Comité de Direction) et à la Commission Permanente dès la création de l'Institut de Biologie, le 8 avril 1927.

C'est à la Commission Permanente qui réunissait aux côtés de Jean Perrin, André Job, André Mayer et Pierre Girard - et après la mort d'André Job, Georges Urbain, que les structures de la maison furent établies et où fut discuté ce que devait être le centre d'un organisme d'Etat de la Recherche Scientifique que Jean Perrin contribua à créer et qui devint le Centre National de la Recherche Scientifique.

Dans les discussions de la Commission Permanente qui, les premières années, se réunissait chaque semaine, chacun apportait les ressources de son esprit et de sa culture. André Mayer y contribuait grandement : son jugement sûr et précis, sa compréhension rapide, s'alliaient à un bon sens qui ne perdait jamais de vue l'essentiel.

Il revint quelques mois à Paris après l'Exode et partit aux Etats-Unis où il resta jusqu'à la Libération. A son retour, il donna sa démission de la Commission Permanente et du Comité de Direction mais resta au Conseil d'Administration. Sa démission des deux organismes de direction venait d'un souci de ne pouvoir assumer pleinement ses responsabilités : André Mayer, exact en tout, mena toujours de front ses recherches scientifiques “ et les entreprises favorables à la Paix et à le Liberté et ayant pour but le mieux être des hommes (2) ”. Il devint après la Libération Directeur du Comité Exécutif du F.A.0. qui l'obligeait à de fréquents séjours à Rome. Ce sont ses séjours à Rome qui l'empêchèrent de reprendre toutes ses fonctions après son retour des Etats-Unis.

Mais en 1952, quand il fut dégagé de ses responsabilités envers la F.A.O., il accepta d'entrer à nouveau au Comité de Direction et en 1953 il fut élu Vice-Président du Conseil d'Administration et à la Commission Permanente.

Dans la séance du Conseil d'Administration qui suivit sa mort, le 30 mai 1956, Pierre Girard parla de lui en ces termes :

“ Tous les amis d'André Mayer ont été profondément émus par la nouvelle de sa mort...

Avec Jean Perrin, Georges Urbain et moi-même, André Mayer a présidé à l'organisation et à la mise en marche de l'Institut de Biologie. Il avait été chargé par Jean Perrin de l'organisation des services proprement biologiques particulièrement des services de Biologie. Les bâtiments qui devaient abriter ces services, il en a dessiné les plans, veillant à leur exécution, décidant après une longue et minutieuse information du choix de l'appareillage. Ce fut une parfaite réussite que les biologistes étrangers qui visitent l'Institut de Biologie admirent toujours. Mais ce qui comptait beaucoup plus encore pour le succès de notre entreprise que l'organisation matérielle de ces services, c'était le choix des premiers collaborateurs et l'orientation qu'il convenait de donner aux recherches et on peut dire que ce choix et cette orientation dont André Mayer eut l'entière initiative ont été un facteur déterminent dans la position de premier plan qu'occupa notre maison dans la recherche biologique en France et en Europe.

Dans les débuts de la Fondation, nous nous réunissions très souvent dans le petit bureau laboratoire que j'occupe au troisième étage. Car tout était à étudier et à débattre dans une entreprise aussi nouvelle que la création d'un centre de recherches sans enseignement, réunissant sous le même toit des travailleurs ressortissant de disciplines scientifiques aussi différentes. Au cours de ces délibérations, la limpidité d'esprit d'André Mayer, son sens merveilleux de l'organisation s'imposèrent à nous tous.

(1) Le mot coopté serait plus exact. Le 8 avril 1927, le baron Edmond de Rothschild annonça au Conseil d'Administration de la première fondation la création de la seconde et la nomination d'André Mayer et Pierre Girard. Jean Perrin et André Job faisaient partie de la première fondation.

(2) André Mayer 1875-1956, Imprimerie Paillard, 1957, 61 pages. Aucun article n'est signé. Les auteurs ont voulu, en gardant l'anonymat se conformer à un comportement d'André Mayer qui n'a jamais rien fait pour se mettre en avant.

Plus tard, lorsque le succès de l'expérience que fut l'Institut de Biologie eut préparé la voie à celle, plus vaste, de la création du C.N.R.S., c'était tout autant, et même davantage, des questions concernent l'organisation de celui-ci que des questions concernant notre maison qu'il s'agissait dans ces réunions. Et je puis dire que dans cette création du C.N.R.S. d'une importance vitale que la France doit à Jean Perrin, les suggestions d'André Mayer que Jean Perrin écoutait toujours ont compté pour une part très importante ; la réputation de ces qualités éminentes, cette clarté, cette logique, cet esprit philosophique d'André Mayer dépassèrent bientôt le monde de la Recherche et de l'enseignement.

Ce n'est pas à moi qu'il appartient de rappeler le rôle très important qui fut le sien au cours de la guerre 1914/18 dans l'organisation de la défense contre les gaz, ni son influence dans les conseils du F.A.O. dont il a été élu, puis réélu président et où il continuait d'être le porte-parole de notre Ministère du l'Agriculture qui s'inspirait directement de ses conseils. Dans ces réunions internationales, bien peu d'hommes connaissaient comme lui la production agricole de la Terre entière et les besoins en nourriture de la colonie humaine qui la peuple.

...

De l'homme même, si attachant par sa vive intelligence, sa courtoisie, son désintéressement et cette sérénité qui le plaçait bien au-dessus du remous des passions humaines, je dirai seulement que tous ceux qui l'ont connu ne pouvaient pas ne pas le respecter, l'admirer et l'aimer. Il m'est impossible de ne pas associer au souvenir de mon ami celui de Madame André Mayer qui ne fut pas seulement pour lui une admirable compagne, mais une collaboratrice incomparable, sans laquelle il lui eût été impossible de faire face avec cette apparente aisance à la grande diversité de ses tâches.

Sa mort fut une épreuve qu'il n'a pas pu supporter ”.

Pierre Girard s'alita au début d'octobre 1958 ; une grippe. Mais deux ans auparavant il avait eu un infarctus du myocarde qu'il avait d'ailleurs nié ayant décidé malgré le diagnostic des médecins qu'il n'en avait pas eu. Cette grippe ne s'améliora pas. J'allais le voir tous les jours pour lui parler de la maison et lui demander ce qu'il fallait faire dans telle ou telle circonstance. Sa faiblesse augmentant, il ne fut bientôt plus capable de s'intéresser aux événements journaliers. Mais une angoisse naquit de sa faiblesse : pourrait-il jamais reprendre ses fonctions d'Administrateur ? Je le rassurais mais le lendemain, se sentant mieux, ce fut lui qui me rassura : il reprendrait ses forces et avec ses forces ses fonctions. Mais sa fatigue l'inquiétant à nouveau le doute revint plus harcelant : il ne pourrait jamais revenir à l'Institut. Je restais près de lui et j'étais à peine revenue à l'Institut qu'il me faisait téléphoner de revenir : j'accourais : il allait mieux, il était responsable de la maison, il ne l'abandonnerait pas ; on ne quitte pas une maison comme l'Institut de Biologie. Et ainsi pendant des heures et des jours jusqu'à ce que sa faiblesse fut assez grande pour qu'il ne pût exprimer son angoisse ou que cette angoisse n'existât plus.

Il mourut le 5 novembre 1958, 20 ans exactement après Georges Urbain. Il avait 79 ans.

Toute la maison comprit qu'une époque venait de finir.

Tous ceux qui l'ont vu pendant tant d'années traverser le vestibule pour aller prendre l'ascenseur et monter à son petit bureau-laboratoire du 3è étage ne pourront oublier son allure et sa distinction. Très vielle France dans ses manières et son langage (il se plaisait à raconter que son grand-père avait construit le port d'Alger et, qu'atteint du choléra, il s'était fait transporter pour voir encore son œuvre avant de mourir), très humain, il s'intéressait à tous, aux Chefs de Service qu'il allait voir dans leurs bureaux pour s'inquiéter de leurs problèmes, aux femmes de service auxquelles il disait en passant un mot amical et qui allaient lui demander conseil. Mais l'intérêt de la maison était son principal souci : c'est-à-dire son indépendance, sa fortune. Il avait toujours en vue l'équilibre du budget. Il semblait quand une dépense était nécessaire mais qui n'avait pas été prévisible, qu'il déliait les cordons de sa propre bourse. Mais il ne refusait jamais d'aider un travailleur qui avait des difficultés matérielles.

Nous avons vu au moment de la réquisition de l'Institut de Biologie par Alexis Carrel de quelle façon il avait résisté, non seulement à ceux qui voulaient nous déloger mais aussi aux travailleurs qui pensant que tout était perdu voulaient sauver une partie en sacrifiant l'autre alors qu'avec une vue plus lointaine et l'expérience du Nazisme, Pierre Girard pensait qu'en cédant une partie on était sûr de perdre l'autre. L'énergie qu'il avait alors montrée était un caractère profond de sa nature. Un autre cas, moins connu et plus personnel, vaut la peine d'être raconté.

Atteint en 1941 d'un décollement de la rétine et transporté à l'Hôpital Tenon, les médecins, après l'opération, lui prescrivirent une immobilité totale de 40 jours. Vers le 20è jour, il eut une congestion pulmonaire - les antibiotiques n'étaient pas encore introduits en France - les médecins voulurent qu'il se soulève pour qu'il puisse mieux respirer ; il refusa. Il était resté immobile pendant tant de jours, il attendrait le 40è pour changer de position. Les médecins et les supplications de sa famille furent sans effet. Quel intérêt avait-il d'essayer de sauver ses yeux s'il perdait la vie ? Aucun raisonnement ne réussit à le convaincre. Il ne bougea pas. Les médecins réussirent à guérir ses poumons et il sauva ses yeux.

Mais il fallait des circonstances exceptionnelles pour qu'il montrât son énergie. Les petits ennuis journaliers et mesquins le fatiguaient en le dérangeant dans ses recherches, il s'en débarrassait en quelques mots. Il a parlé ingénument de dérobade dans le "Portrait d'un Homme de Science" qu'il
fit paraître dans le numéro du 1er décembre 1937 du Mercure de France où il a fait volontairement ou non son propre portrait :

"Dans ce portrait de l'Homme de Science, nous tenterons de dire la qualité de sa sensibilité intellectuelle, son isolement parmi les humains et les raisons de cette solitude.

...

Il va de soi qu'il n'existe pas d'être qui serait seulement cet homme de science, dépouillé de tous sentiments. Enfant sensible, enthousiaste, adolescent plein de fougue, il fut visité par l'amour, la haine et toutes les passions humaines bien avant de naître à la science. Tous ces élans de l'âme il ne saurait les répudier... L'essentiel de la personnalité de l'homme de science c'est sa force d'imagination créatrice... Il est fréquent qu'à l'origine d'une acquisition fondamentale, on trouve une donnée de l'observation, un fait d'expérience heurtant un schéma formulé et adopté, une apparente négation, une contradiction dans l'ordre logique... C'est le besoin de rétablir l'harmonie d'un ensemble... qui guide l'esprit dans son effort... C'est cette cohérence, cette harmonie qui confère à la création sa beauté.

...

Ainsi, à l'origine de toute création scientifique, il y a un certain état de sensibilité... Les deux formes de démarche de l'esprit, l'intuition et l'analyse entrent en action tour à tour... Cet état de résonance avec le réel, c'est à proprement parler l'inspiration. Moment d'exception dans la vie d'un homme de science, si bien doué soit-il. Sensation de communion et de moindre isolement qui apaise l'esprit et le comble...

Ce chercheur que nous supposons dépouillé de tout sentiment et de toute passion autre que celle de la recherche est mêlé, qu'il le veuille ou non, à la vie sociale des autres hommes qui ont leurs croyances, leurs dogmes, leurs mœurs et leurs préjugés. L'objet même de son activité et de ses habitudes d'esprit forment nécessairement de lui parmi ceux-ci un solitaire...

L'isolement qu'entraîne cette froideur, cette réserve qu'impose ces habitudes d'esprit... l'homme de science en sait le prix. Nul plus que lui n'est conscient qu'il lui faut défendre son temps de travail et ses loisirs de réflexion. Pour y parvenir, il est capable... d'ingéniosité et même de roublardise. Pour une part importante, l'étrangeté apparente de son comportement procède de ce souci de dérobade...

Il est, il reste et c'est bien là le trait essentiel de sa physionomie intellectuelle, avant toute chose un artiste... Rien ne vaut les joies intenses et silencieuses de la représentation théorique... qui font tout comprendre... de ces relations simples ou complexes qui peu à peu se dégagent de l'ombre et dans le cadre desquelles un nombre immense de phénomènes en apparence fort dissemblables viennent comme d'eux-mêmes et docilement se ranger".

Le 9 décembre 1958, tous les travailleurs de la maison et quelques amis, en présence de Francis Perrin, Président du Conseil d'Administration, se réunirent dans la bibliothèque pour penser et parler de lui. Jacques Duclaux, Chef de Service du laboratoire des Colloïdes, de la génération des Tétrarques mais que l'âge ne semblait qu'effleurer parla ainsi :

"Pierre Girard est mort dans la matinée du 5 novembre et nous sommes réunis ici pour rendre hommage à sa mémoire. Nous sommes réunis parce que nous étions aussi sa famille et parce que jusqu'à sa dernière heure de lucidité c'est vers notre maison que se portait sa pensée. Il en était inséparable depuis plus de trente ans.

Son rôle dans la fondation de notre Institut fait de nous tous ses débiteurs. Il a son origine dans la confiance que lui témoignait le baron Edmond de Rothschild qui l'avait choisi pour réaliser ses généreuses intentions. Et si nous voulons comprendre ces intentions elles-mêmes, le but de la Fondation et son origine, il faut que nous remontions plus loin encore jusqu'à Claude Bernard...

Son œuvre scientifique porte la marque de son caractère. Il a donné en 1937 au Mercure de France une étude de l'Homme de Science dans laquelle plus d'un des caractères qu'il attribue à cet homme s'appliqueraient heureusement à lui-même. Il a toujours été un indépendant et le plus souvent un solitaire avec les avantages et les inconvénients qui s'attachent à l'isolement. Aucune préoccupation de carrière n'a dicté sa ligne de conduite. Ne cherchant pas à publier beaucoup, il était prêt à abandonner un sujet aussitôt qu'il ne lui assurait pas cette sorte d'excitation intellectuelle qui accompagne la découverte de faits nouveaux et ne s'inquiétait guère de voir cultiver par d'autres le champ qu'il avait défriché, alors qu'il se sentait offensé de n'être jamais cité. Car s'il n'a jamais copié personne, il a été plus d'une fois copié à l'étranger et quelquefois dans des conditions qui pourraient donner prise à la critique. Partout où il a passé, il a fait figure de novateur.

Il est toujours resté fidèle à la mission que le Fondateur de notre maison lui avait assignée : si ses travaux sont presque exclusivement de physico-chimie, la préoccupation biologique est toujours au fond et c'est la Société de Biologie qui accueillit en 1909 ses premiers travaux sur les membranes et la perméabilité. Beaucoup plus tard, il s'est orienté vers des mesures physiques dans le domaine des oscillations hertziennes et là aussi, après avoir bien défini le sujet par l'étude des composés chimiques, c'est dans le domaine des grosses molécules et des composés biologiques qu'il voulait entrer. Il n'aura pas eu le temps de le faire mais il aura eu la joie de savoir que son œuvre serait continuée dans les conditions qu'il avait lui-même souhaitées.

Son œuvre scientifique commencée il y a cinquante ans n'est donc pas terminée. Mais ce n'est pas cette œuvre que nous avons en vue aujourd'hui et que nous a rassemblés ici dans un sentiment de respect. Le Pierre Girard auquel nous pensons, c'est l'Administrateur qui a eu pendant trente ans la charge de la maison. C'est la silhouette familière que nous pouvions voir tous les jours traversant le vestibule pour monter à son bureau du troisième étage. Nous ne pouvons pas savoir combien de peines et de soucis l'ont tourmenté dans une maison comme la nôtre, allant des préoccupations les plus graves aux embarras les plus mesquins. Cette maison où nous vivons aujourd'hui une vie tranquille, il a fallu la défendre contre des convoitises et nous n'avons pas oublié l'alerte de 1942 et les jours d'anxiété où la maison, objet de deux réquisition successives, devait être remise en entier, laboratoires et matériel, pour servir des desseins ambitieux, appuyés par les autorités d'occupation. Si cette remise avait été effective sans doute cet Institut aurait-il disparu pour toujours. Pour le sauver Pierre Girard trouva à l'extérieur quelques appuis que nous n'oublierons pas. Mais il dut

prendre sur lui toute la responsabilité de refuser d'exécuter des ordres formels, à une époque où la moindre opposition aux autorités menait en un lieu d'où l'on ne revient pas.

La tourmente passée, ce furent des soucis financiers qui vinrent accabler l'Administrateur. Pour un organisme d'Etat un déficit financier ne présente pas un danger redoutable, car d'une manière ou d'une autre il est toujours comblé. Mais pour une institution privée comme la nôtre, le déficit financier signifie inévitablement, à plus ou moins bref délai, la perte de l'indépendance, perte à laquelle nous ne saurions consentir. Pierre Girard se considérait comme engagé à défendre cette indépendance dont il restait le seul gardien, et bien qu'il n'aimât guère se mettre en avant et moins encore à se présenter en quémandeur, il n'avait épargné ni son temps ni sa peine peur essayer de garantir l'avenir. Pour lui, il ne demandait rien et ne parlait jamais de sa situation. Ce serait faire une offense à sa mémoire que de montrer par des chiffres jusqu'à quel point allait son désintéressement.

Pierre Girard avait de son rôle d'Administrateur une conception très humaine. S'il s'intéressait, souvent bien plus qu'il ne le montrait, aux travaux de recherche faits sous l'autorité des Chefs de Service, il ne voulait en aucune manière y intervenir. Les Chefs étant choisis, toute liberté devait leur être laissée pour profiter au mieux, selon leurs propres plans, des ressources qui leur étaient fournies et pour choisir leur personnel à leur guise. Il savait fort bien que la destinée d'un administrateur est de canaliser vers lui-même tous les blâmes en laissant aux autres les éloges. Mais il a aussi un autre rôle à jouer. Les recherches scientifiques ne sont pas tout. Les travailleurs sont des hommes sensibles et tout autour d'eux le personnel administratif ou technique qui rend leur travail possible est formé aussi d'êtres humains ayant une âme sur laquelle il faut veiller discrètement. A ce genre de soucis, notre Administrateur était parfaitement accessible et sa porte était toujours ouverte à ceux qui étaient en peine. Bien des soucis lui ont été confiés, auxquels il s'est efforcé de porter remède sans que personne le sût même quelquefois le bénéficiaire. Mais si le détail restait dans l'ombre, tout le personnel se rendait bien compte que son administrateur le considérait comme sa propre famille et comprenait sa charge comme n'étant pas d'autorité mais d'affection. Et c'est surtout par cette porte toujours ouverte et ces contacts d'ami à ami que Pierre Girard a droit à notre gratitude".

Quelques jours après la mort de Pierre Girard, le 17 novembre, un Comité de Direction donna une délégation de pouvoirs à René Wurmser, Chef du Service de Biophysique, pour remplir les fonctions d'Administrateur en attendant une séance du Conseil d'Administration qui, seul, pouvait en décider. Le Conseil d'Administration se réunit le 4 décembre et confirma le choix du Comité de Direction : René Wurmser fut élu Administrateur. Le même Conseil décida que le personnel scientifique, technique, administratif serait à l'avenir atteint par une limite d'âge et décida d'adhérer à la Caisse de Prévoyance des organismes de Mutualité qui, en donnant une retraite à tous ceux qui dépendaient du budget de la maison, permettait que la cessation de fonctions puisse être effective sans dommage pour l'intéressé (1).

Une ère nouvelle commençait.

(1) La recherche d'un organisme de retraite durait depuis plusieurs années.
Notre maison ne faisant aucun bénéfice était dans un cas particulier, et n'était acceptée par aucun des organismes que nous sollicitions. Ces longues démarches irritaient le personnel qui ne voyait pas sans appréhension les années venir. Nous allions passer un contrat avec une compagnie d'assurances de retraite quand Jacques Duclaux rencontre le secrétaire de l'Institut Océanographique, M. Richet, qui, ayant à résoudre le même problème, y était parvenu d'une façon satisfaisante avec la Caisse de prévoyance des Organismes de Mutualité. C'est donc à Jacques Duclaux que la personnel doit d'avoir son avenir assuré d'une façon honnête. Pour le petit personnel, les retraites (en comptant la Sécurité Sociale) sont égales ou peuvent être supérieures aux traitements.

Thèses présentées depuis la Libération jusqu'en décembre 1958

1945 Jean GREGOIRE, Service de Biochimie, Thèse d'Etat.
"Constitution d'un acide ribonucléique d'origine animale."

Jacques TONNELAT, Service de Biophysique, Thèse d'Etat.
"Etude et construction d'un micro-colorimètre. Application au rendement de la Photosynthèse."

1945 Nicolas de CHEZELLES, Service de Biochimie, Thèse d'Etat.
"Contribution à l'étude de la fermentation butyrique."

Jean-Albert ROSENBERG, Service de Biochimie, Thèse d'Etat.
"Métabolisme glucidique et azoté de Cl-Saccharobutyricum. Rôle du bore et du m-inositol."

1947 Marianne GRUNBERG-MANAGO, Service de Biochimie, Thése d'Etat.
"Action de l'Oxygène sur les anaérobies stricts."

1949 Charlotte COHN, Service de Chimie Colloïdale, Thèse d'Etat.
"Adsorption de substances biologiques avec quelques hydrosols minéraux."

Jekisiel SZULMAJSTER, Service de Biochimie. Thèse d'Etat.
"Respiration et fermentation d'E. Coli."

1950 Jean ASSELINEAU, Service de Biochimie, Thèse d'Etat.
"Acides mycoliques et cires du bacille tuberculeux."

1951 Yana GREGOIRE, Service de Biochimie, Thèse d'Etat.
"Etude de la constitution des desoxyribonucléoprotéines de l'Epithélioma de Guérin."

René TIXIER, Service de Biochimie, Thèse d'Etat.
"Pigments tétrapyrroliques d'animaux marins."

Geneviève LESUR-AUBEL,Service de Biophysique, Thèse de Pharmacie.
"Contribution à l'étude de l'hémagglutination."

Léonide GOLDSTEIN, Service de Génétique, Thèse d'Etat.
"Action de facteurs transmissibles sur certaines modalités de la sensibilité héréditaire à l'anhydride carbonique chez la drosophile."

1951 Herbert MARCOVITCH, Service de Génétique, Thèse d'Etat,
"Contribution à l'étude des effets biologiques des acridines."

Gertrude POLONSKY, Service de Biochimie, Thèse d'Etat.
"Constitution chimique de l'acide asiatique, aglycone de l'asiaticoside."

Madeleine GANS, Service de Génétique, Thèse d'Etat.
"Contribution à l'étude génétique et physiologique du mutant zeste (Z) de drosophila mélanogasta."

1952 Jean NEKOROCHEFF, Service de Biochimie, Thèse d'Etat.
"Biochimie de la contraction musculaire, Réamination de l'acide inosique."

Piotr SLONIMSKI, Service de Génétique, Thèse d'Etat.
"Recherches sur la formation des enzymes respiratoires de la levure".

1953 Nicole ETLIN, Service de Biochimie, Thèse d'Etat.
"Contribution à l'étude de l'action des hypnotiques sur le métabolisme des hydrates de carbone dans le cerveau."

Huguette de ROBICHON-SZULMAJSTER, Service de Biochimie, Thèse d'ingénieur du Conservatoire des Arts et Métiers.
"Contribution à l'étude des ribonucléoprotéides de la levure et de leurs constituants."

Roger LALLIER, Service de Biochimie, Thèse d'Etat.
"Recherches sur le problème de la détermination embryonnaire chez les amphibiens et les échinodermes."

René AGID, Service de Physiologie, Thèse d'Etat.
"Recherches sur les régulations métaboliques. Effets de l'insuline sur les réactions des tissus du lapin au cholestérol au jeûne et aux saignées."

Madeleine MAWRIDES, Service de Biophysique, Thèse d'Etat.
"Etude quantitative de l'isohémagglutination des hématies du groupe A."

1954 Michel BARBIER, Service de Chimie des Substances Naturelles, Thèse d'Etat.
"Etude chimique et biochimique des lipides de M. Phlei et de M. Smegmatis."

José PUDDLES, Service de Chimie des Substances Naturellas, Thèse d'Université.
"Etude chimique des lipides du bacille diphtérique."

1954 Anatole ANDREJEW, Service de Biochimie, Thèse d'Université.
"Recherches sur le métabolisme intermédiaire des bacilles tuberculeux".

Richard VALENCIA, Service de Physiologie, Thèse de Médecine,
"Etude des cations minéraux (K, Na, Ca, Mg) sous l'influence de l'insuline et dans le diabète."

1955 Jeanine YON, Service de Biophysique, Thèse d'Etat.
"Action de quelques cations dans les réactions de protéolyse."

Cécile ASSELINEAU, Service de Chimie des Substances Naturelles, Thèse d'Université.
"Etude chimique de quelques lactones dérivées de sesquiterpènes."

Jean LAVOREL, Service de Biophysique, Thèse d'Etat.
"Photo-inhibition de la catalase du chloroplaste."

Françoise LABEYRIE, Service de Biophysique, Thèse d'ingénieur-docteur.
"Etude cinétique de la protéolyse trypsique des formes natives et dénaturées de la lactoglobuline."

Robert WOLFF, Service de Chimie des Substances Naturelles. Thèse d'ingénieur-docteur.
"Synthèse de quelques lactones voisines de l'ambréinolide."

Joseph HRACHOVEC, Service de Physiologie, Thèse d'Etat.
"Ralentissement progressif de la croissance de l'animal et différenciation chimique des tissus au cours de la vie."

1956 Jimmy SALAMA, Service de Synthèse organique, Thèse d'ingénieur-docteur.
"Contribution à l'étude des esters β-cétoniques aminés sur la chaîne principale."

Henri CHALOPIN, Service de Biophysique, Thèse d'Etat.
"Sur la dénaturation de quelques hémo-protéines."

Michel MORTREUIL, Service de Biochimie, Thèse d'Etat.
"Contribution à l'étude du métabolisme des acides nucléiques des tissus normaux et néoplasiques."

Hélène COLSON-GUASTALLA, Service de Biophysique, Thèse d'Etat.
"Contribution à l'étude énergétique de quelques transformations de l'hémoglobine et de la méthémoglobine humaines."

Philippe LUTERAAN, Service de Physiologie, Thèse d'Etat.
"De l'action du milieu sur la morphogenèse et le métabolisme de quelques champignons cultivables."

1957 Robert CHARBONNIERE, Service de Physique Physiologique, Thèse d'Université.
"Etude diélectrique et roentgenographique des modifications structurales liées au vieillissement du polytétrasulfure d'éthylène."

François MEYER; Service de Biochimie, Thèse d'‘Université,
“Contribution à l'étude du desmo-glycogène."

Paul PRIEUR, Service de Biochimie, Thèse d'ingénieur du Conservatoire des Arts et Métiers.
"Recherches sur le mécanisme d'oxydation de l'alcool éthylique par aceto-bacter Xylinum."

1958 Shou Sin SING, Service de Biophysique, Thèse d'Etat.
"Etude énergétique de la thermodénaturation de deux isohémaglutinines humaines."

Jean TAVLITZKI, Service de Génétique, Thèse d'Etat.
"Recherches génétiques et physiologiques sur le métabolisme de la cocarboxylase chez des souches de saccharomyces cerevisiae exigeant la thiamine."

Hélène DEMARTEAU-GINSBERG, Service de Chimie des Substances Naturelles, Thèse d'ingénieur-docteur.
"Chimie des lipides de bacilles tuberculeux de souches bovines."

Jacques BOURDAIS, Service de Chimie des Collofdes, Thèse d'Etat.
“Etude des polyélectrolytes en solution."

Edouard DEMOLE, Service de Chimie des Substances Naturelles, Thèse d'Université.
“Etude sur les constituants peu volatils de l'essence absolue de Jasmin."

Soit 45 Thèses si nous n'avons fait aucune erreur ou omission,

Pendant la même période, 15 prix et 2 médailles ont été décernés :

1947 Jean GREGOIRE : Prix Charles-Adam Girard (Chimie)
Académie des Sciences.

Emmanuel FAURE-FREMIET : Prix Serres
Académie des Sciences.

1948 Philippe LHERITIER : Prix Fondation Millet-Roussin
Académie des Sciences.

1949 Edgar LEDERER : Prix Laura Mounier de Saridakis
Académie des Sciences.

1951 Edgar LEDERER : Prix et Médaille d'Or Fritzsche
American Chemical Society.

Edgar LEDERER : Prix Gattefossé
Société Française de Cosmétologie.

1952 Edgar LEDERER et
Jean ASSELINEAU : Prix Franco-Italien Kronauer-Ronzani de Biochimie.

Léon KEPINOV : Prix Fanny Emden (Physiologie)
Académie des Sciences.

1954 Théophile CAHN et
Jacques HOUGET : Prix Montyon (Physiologie)
Académie des Sciences.

1955 Yvonne KHOUVINE : Prix du Fonds de laboratoire
Académie des Sciences.

Marianne GRUNBERG-MANAGO : Prix Charles-Léopold Mayer
Société de Chimie Biologique.

1956 Yvonne KHOUVINE : Prix Carles-Léopold Mayer
Société de Chimie Biologique.

1957 Judith POLONSKY : Prix Raymond Berr
Société Chimique de France.

Théophile CAHN : Prix Charles-Louis de Saulces de Freycinet
Académie des Sciences.

Jean ASSELINEAU : Médaille d'Argent du Centre National de la Recherche Scientifique.

Jean ASSELINEAU : Prix Nicloux
Société de Chimie Biologique.

Aucun prix n'a été décerné en 1958, terme de notre Etude.

Table des photocopies

1 - Reconnaissance d'utilité publique 4

2 - Création d'un Institut de Biologie Physico-Chimique
(Comptes-Rendus A.S. Séance du 2 Mai 1927) 7

3 - Décision de l'Université de Paris accordant un terrain à
l'Institut de Biologie 11

4 -Invitation à l'inauguration de l'Institut de Biologie 22

5 - Lettre de Jean Perrin annonçant des crédits 36

6 - Lettre d'André Mayer sur des appareils français 38
(après la lettre de Jean Perrin)

7 - Ordre de Réquisition d'un travailleur 50

8 - Ordre de Réquisition de l'Institut de Biologie 61

9 - 2è Ordre de Réquisition avec refus de Pierre Girard 65

10- Lettre d'Alfred Lacroix à Alexis Carrel 67

Prélude 5

André JOB - Fondation Edmond de Rothschild pour le Développement de la Recherche Scientifique - Création de l'Institut de Biologie - Jean Perrin - André Mayer - André Job - Pierre Girard - Mort d'André Job. Election de Georges Urbain - Structure Administrative de l'institut de Biologie - Terrain et construction - Personnel scientifique et Technique - Bibliothèque.

Chapitre premier - Octobre 1930, 2 septembre 1939 14

Description des Laboratoires - Composition du Personnel Scientifique - Les Tétrarques - Inaugurations - Absorption de la 1ère fondation par la seconde - Situation financière - Mort du baron Edmond de Rothschild - Communications hebdomadaires - le Drapeau - Rapports de Pierre Girard - La cantine - Solidarité des travailleurs - Aides aux savants Etrangers - Louis Rapkine - Mort de Georges Urbain - Thèses et prix de 1930 à 1939.

Chapitre II - Septembre 1939 à septembre 1944 48

Déclaration de Guerre - Mobilisation des travailleurs - L'Exode - Retour d'Exode - l'Occupation - Difficultés de vivre. Engeland - Contingentements - Ravitaillement- Mort de Jean Perrin - Election de Paul Lebeau - Réquisitions de l'Institut de Biologie - Thèses et prix pendant l'Occupation.

Chapitre III - Septembre 1944 à Décembre 1958 71

Retour des Chefs de Service - Composition des Services - Fonctions Administratives des Chefs de service - Grands Travaux - Questions financières - Election d'un membre du Conseil d'Administration ès qualité - Cérémonie à la mémoire de Jean Perrin - Réceptions -25è anniversaire de la création de l'Institut de Biologie - Essai pour reconstituer l'atmosphère des premières années - Démission de Paul Lebeau - La Commission Permanente - Mort d'André Meyer - Mort de Pierre Girard - Thèses et prix de 1945 à décembre 1958.

Ne figurent pas car non trouvées :

Lettre de l’Administrateur à l'auteur - Réponse de l'auteur

Remerciements de l'auteur